

NICOMAUQUE FLAVIEN SENIOR ET LA *VIE D'APOLLONIOS*
DE TYANE: ESSAI DE RÉOLUTION DU TÉMOIGNAGE
DE SIDOINE APOLLINAIRE

JEAN-FABRICE NARDELLI
Independent scholar
jnardellis36@numericable.fr

RESUME

La traduction et le commentaire proposés de Sidoine, *Lettres* 8.3.1 début par Alan Cameron approchent à grands pas du statut d'orthodoxie, en partie grâce à leur adoption chez Van Hoof et Van Nuffelen. Pour autant, un nouvel examen de l'original enrichi de ce qui manque chez tous les trois, à savoir un commerce prolongé avec Sidoine, offre d'ample motifs de désaccord. D'autre part, leur exégèse ne défend guère le verbiage débridé dont on accable l'évêque. Il y a donc motif de soupçonner le texte d'être gâté. Pour la première fois, un effort vigoureux est produit pour en clarifier à la fois les idées et la phraséologie conformément à l'usus sidonien.

MOTS CLES

Sidoine Apollinaire; Nicomache Flavien Senior; *Vita Apollonii Tyanaei*; traduction littéraire du grec; copie et modification de textes anciens.

SUMMARY

Alan Cameron's translation and interpretation of Sidonius, *Ep.* 8.3.1 inc. are fast approaching the status of orthodoxy, partly through their endorsement by Van Hoof and Van Nuffelen. Yet not only does fresh scrutiny of the Latin combined with what those three scholars emphatically lacked, viz. familiarity with Sidonius, provide ample food for discontent; the intemperate verbiage the bishop is saddled with remains scarcely accounted for by their exegesis. It should therefore be assigned to scribal corruption. For the first time, energetic steps are taken to clear up both thought and wording in conformity with Sidonius' manner.

KEYWORDS

Sidonius Apollinaris; Nicomachus Flavianus Senior; *Vita Apollonii Tyanaei*; literary translation from the Greek; copying and modifying of ancient texts.

Fecha de recepción: 13/09/2021

Fecha de aceptación y versión definitiva: 24/04/2022

Au fil d'un ouvrage important, L. van Hoof et P. van Nuffelen prétendent désembourber, de façon *knapp und klar*, le débat autour de leur *Testimonium* 3 à Nicomaque Flavien Senior = Sidoine Apollinaire, *Lettres* 8.3.1:

Apollonii Pythagorici uitam, non ut Nicomachus senior e Philostrati
sed ut Tascius Victorianus e Nicomachi schedio exscripsit, quia ius-
seras, misi; quam, dum parere festino, celeriter eiecit in tumultua-
rium exemplar turbida et praeceps et opica translatio¹.

Dans un bref commentaire dont la rédaction camoufle la dépendance totale envers l'enquête récente la plus accréditée² et en s'embarrassant du minimum de lexicographie, ils passent en revue les trois interprétations soutenables de cette phrase absconse (l'évêque adresse à Léon³ soit son apographe de la copie faite par les soins de Victorianus d'une édition grecque de la *Vita* de Philostrate confectionnée par Nicomaque⁴; soit la version latinisée de ses propres mains

¹ *The Fragmentary Latin Histories of Late Antiquity (AD 300-620). Edition, Translation and Commentary*, Cambridge 2020, 50-3 en 50; la suite immédiate du passage latin sera citée et soupesée en temps utile (*infra*, n. 30).

² A. Cameron, *The Last Pagans of Rome*, Oxford 2011 (livre habile mais des plus tendancieux: F. Paschoud, "On a Recent Book by Alan Cameron: The Last Pagans of Rome", *Antiquité Tardive* 20, 2012, 359-88; S. Ratti, *Polémiques entre païens et chrétiens*, Paris 2012, 179-87, 273-4; on en lira des preuves *infra*, nn. 14, 23, 55, 56, 80, 86, 100 fin, 106), 548-54. Le scolaire (*Forschungsbericht* + discussion) I. Prchlík, "Sidonius or Flavianus: By Whom Was Philostratus' *Vita Apollonii* Translated into Latin?", *Acta Universitatis Carolinae Philologica* 22, 2008, 199-210, lui est à divers égards supérieur malgré des faiblesses et quelque naïveté (*infra*, nn. 8, 20, 28, 42, 93).

³ Léon de Narbonne, juriste et *consiliarius* sous Euric puis Alaric II, dont Sidoine, qui lui consacre son *carmen* (ci-après abrégé en c.) 23, 446-54, vante le panachage de la culture légale avec les belles-lettres; il semble avoir été une figure intellectuelle majeure de son temps. Cf. D. Amherdt, *Sidoine Apollinaire, le quatrième livre de la correspondance. Introduction et commentaire*, Berne 2001, 451; D. Liebs, *Römische Jurisprudenz in Gallien (2. bis 8. Jahrhundert)*, Berlin 2002, 53-7; G. Maier, *Amtsträger und Herrscher in der Romania Gothica. Vergleichende Untersuchungen zu den Institutionen der ostgermanischen Völkerwanderungsreich*, Stuttgart 2005, 126; R. Goulet, "Léon de Narbonne", *Dictionnaire des philosophes antiques*, IV, Paris 2005, 87-8. On ne sait presque rien sur le grammairien Victorianus: Goulet, *Dictionnaire des philosophes antiques*, VII, Paris 2018, 152. Selon Sidoine, le double intérêt de la *Vita* est de faire connaître les contrées orientales avec leurs sages et d'exalter en Apollonios un modèle, certes païen, de toutes vertus (T. Hopfner, "Apollonios von Tyana und Philostratos", *Seminarium Kondakovianum* 4, 1931, 149-54, cf. 159-62 [Christ de Tyane]; R. MacMullen, *Enemies of the Roman Order. Treason, Unrest, and Alienation in the Empire*, Cambridge, Mass., 1966, 112-15; P. Courcelle, *Connais-toi toi-même, de Socrate à saint Bernard*, Paris 1975, 64-7; M. Forrat in E. des Places *et ead.*, *Eusèbe. Contre Hiéroclès*, Paris 1989, 30-55; C.P. Jones, "Apollonius of Tyana in Late Antiquity", dans S.F. Johnson, ed., *Greek Literature in Late Antiquity. Dynamism, Didacticism, Classicism*, Aldershot 2006, 60-1; Cameron, *The Last Pagans*, 554-5; J.-M. Mandosio, "Les vies légendaires d'Apollonius de Tyane, mage et philosophe", *Micrologus. Natura, scienze e società medievali* 21, 2013, 129-30 – *silent* Van Hoof & Van Nuffelen).

⁴ Thèse de W.B. Anderson, *Sidonius, II Letters, Books III-IX*, Cambridge, Mass., 1965, 404-5 n. 5. Cf. P. Bruggisser, "Libanios, Symmaque et son père Avianus. Culture littéraire dans les cercles païens tardifs", *Ancient Society* 21, 1990, 24 n. 41 (se réfère à la note de l'édition Loyer [*infra*, n. 5] mais tient pour une simple copie du texte grec de la *Vita*); G. Zecchini, "L'autore dell'*Historia Augusta*: nuove prospettive di una vecchia teoria", dans ses *Ricerche di storiografia latina tardoantica*,

de l'édition nicomachéenne de la *Vita* grecque telle qu'éditée et abrégée par Victorianus⁵; soit l'itération de la copie réalisée par Victorianus d'une traduction latine due à Nicomaque⁶), pour mieux gloser et statuer:

the life of Apollonius the Pythagorean I have sent you, because you ordered me to do so, not as Nicomachus the Elder transcribed it from the manuscript of Philostratus but as Tascius Victorianus did from that of Nicomachus. Whilst I hastened to obey, a disordered and hasty and barbaric transcription quickly ended up in a confused copy (*Fragmentary Latin Histories*, 50-1)

in sum, the passage can only be interpreted in one sense: Sidonius sent Leo a transcription of the Greek *Life of Apollonius*, based on the manuscript as corrected first by Nicomachus Flavianus and subsequently by Victorianus (*ibid.*, 53)⁷.

On leur accordera sans aucune difficulté que l'exégèse tourne autour du verbe *exscribere*, du tour *non ut... sed ut* et de l'adjectif *opicus*⁸. Pour tout le reste, leur commentaire est dispensable, y compris sa démolition de la thèse de Pricoco-

Rome 1993, 44-5; J.-P. Callu, *Culture profane et critique des sources de l'Antiquité tardive*, Rome 2006, 364 n. 22; Cameron, *The Last Pagans*, 554 (cité *infra*, n. 7); Van Hoof & Van Nuffelen, *The Fragmentary Latin Histories*, 53 (voir la citation en fin du présent paragraphe).

⁵ Thèse de S. Pricoco, "Studi su Sidonio Apollinare. I Sidonio Apollinare traduttore della *Vita di Apollonio di Tiana*", *Nuovo Didaskaleion* 15, 1965, 71-98, remaniée par A. Loyer, "Études sur Sidoine Apollinaire", *Revue des Études Latines* 46, 1968, 83-7, puis *Sidoine Apollinaire*, III *Lettres (Livres VI-IX)*, Paris 1970, 197 n. 5, ll. 9 sqq. Cf. Dubuisson, "Les *Opici*", [n. 44], 528; P. Mascoli, "Sulle opere perdute di Sidonio Apollinare", *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia* (Bari) 47, 2004, 191; Amherdt, *Sidoine Apollinaire*, 307, 451.

⁶ Thèse de Mommsen (Van Hoof & Van Nuffelen, *The Fragmentary Latin Histories*, 52 n. 88). Traube la modifie en ce que Nicomaque aurait juste entamé l'entreprise de traduction, laquelle aurait été achevée et 'éditée' par Victorianus; cf. J. Zetzel, "The Subscriptions in the Manuscripts of Livy and Fronto and the Meaning of *emendatio*", *CPh* 75, 1980, 48 n. 3; O. Pecere, "La tradizione dei testi latini tra IV e V secolo attraverso i libri sottoscritti", dans A. Giardina, ed., *Società romana e impero tardoantico*, IV *Tradizione dei classici, trasformazioni della cultura*, Roma-Bari 1986, 60-1, 232-3 nn. 228-30; C.W. Hedrick, *History and Silence. Purge and Rehabilitation of Memory in Late Antiquity*, Austin 2000, 180. Ce point nous restera indifférent.

⁷ Cf. Cameron, *The Last Pagans*, 544: "there is no reason to believe that Flavian edited, translated, or even copied a Greek text of the *VA*. But he owned a copy, which Victorianus copied and subscribed, probably for a Gallic friend, which would explain how it eventually came into Sidonius's hands. Sidonius made his own copy of this text. On this evidence, there never was a Latin translation of the *Life of Apollonius*".

⁸ Pace Pricoco, endossé par Mascoli, "Sulle opere perdute", 191, il ne suffit pas, vu *exscribere*, que *translatio* désigne presque toujours une traduction chez Sidoine; malgré Prchlík, "Sidonius or Flavianus", 203-4, le mot ne peut guère signifier ici que 'copie' (*infra*, n. 14 fin). Versons au dossier le fait que Paulin et Fortunat disent *translatio* de leurs réécritures, pourtant toutes personnelles, de Sulpice Sévère parce que prime pour eux la fidélité à sa *Vita Martini*: S. Labarre, *Le manteau partagé. Deux métamorphoses poétiques de la Vie de saint Martin chez Paulin de Périgueux (Ve s.) et Venance Fortunat (VIe s.)*, Paris 1998, 77-8, 85, 120-1. Voir aussi *infra*, n. 49 fin.

Loyen⁹, attendu que J. Schwartz avait déjà dit l'essentiel sur ce point en l'espace d'une phrase:

on voit mal Nicomaque transcrivant un texte grec et Victorien faisant un abrégé de ce même texte grec tandis que Sidoine, à la phrase suivante, qualifie son propre travail de *translatio*, dont le sens normal, chez lui, est celui de 'copier, transcrire'¹⁰.

Sidoine cultive une forme si individuelle qu'on peut soupçonner la méthode standard en *Textkritik* (mise au point diachronique et synchronique d'une norme lexicale ou syntaxique permettant d'exciper le degré de conformation ou au contraire d'écart du texte étudié, soit pour valider l'une soit pour réduire l'autre dans la langue de l'auteur rapportée à son époque), telle qu'en use Cameron, d'avoir peu de prise sur *Ep.* 8.3.1 et l'indispensable pondération critique de son témoignage. Par méconnaissance similaire de l'idiolecte sidonien, Van Hoof et Van Nuffelen endossent ce critérium décontextualisé, en couvrant du patronage du Jacoby des *FGrHist* leur répugnance envers toute reconstruction a priori des œuvres perdues (*Fragmentary Latin Histories*, 4-5). Il y a là un authentique minimalisme duquel résultent un dogmatisme confinant parfois à l'intimidation et une flagrante étroitesse de vues. L'objectif de la présente étude sera donc double: évaluer cette pratique sur pièces et, constatant sa faillite, offrir une lecture mieux fondée en fait comme en droit.

Le premier nœud exégétique à considérer tient dans le verbe *exscribere*. Van Hoof & Van Nuffelen proclament qu'il doit signifier ici, comme ailleurs chez

⁹ "Sidonius translated the *Life of Apollonius* into Latin, on the grounds that *translatio* must mean translation. This interpretation leads to an incongruence in the interpretation of the passage. The first sentence states that Sidonius sent the life written by Philostratus to Leo at his command (*quia iusseras*) and that he did this in the same way as Victorianus *exscribit* from the copy of Flavianus. As noted, in its normal meaning *exscribere* means 'to copy': thus the first sentence implies that Leo demanded a Greek version of the text. If we take *translatio* to mean 'translation', the second sentence would then mean that Sidonius translated the work. Yet the second sentence also states explicitly that Sidonius obeyed the command of Leo (*dum parere festino*), and this would imply that Leo had demanded a translation. Thus we end up with a contradiction between the interpretation of the first and that of the second sentence. We cannot solve the problem by taking *exscribere* to mean 'to translate', for then we jump out of the frying pan and into the fire. Indeed, the *non ut ... sed ut* clause would then mean that Sidonius' version was done not in imitation of Flavianus translating Philostratus but of Victorianus translating Flavianus' version – turning Victorianus absurdly into a translator from Latin into Greek. And if Sidonius knew of a Latin translation, why would he have made a new one and not tried to find the one that already existed? This leaves us with a simple solution: we know that *translatio* need not mean 'translation', especially in this context where a text was copied and thus transferred into a new codex. Given Leo's learning, there is no reason to suppose he would not have been able to read Greek" (51-2).

¹⁰ "À propos du vocabulaire religieux de l'*Histoire Auguste*", dans *Bonner Historia-Augusta-Colloquium 1975/1976*, Bonn 1978, 192. Quoique brève et parcellaire, l'étude, 191-3, est un modèle de clarté et de sobriété; celle, synthétique et très dense, de La Penna *infra*, n. 16, l'est moins ("insomma, direi che l'interpretazione del Pricoco lascia ancora qualche margine d'incertezza").

Sidoine, ‘reproduire, transcrire, recopier¹¹’ au motif, *pace* Prchlík, que l’*exscribere* de 2.9.5 *quamquam sic esset ad uerbum sententiamque translatus ut nec Apuleius Phaedonem sic Platonis neque Tullius Ctesiphontem sic Demosthenis in usum regulamque Romani sermonis exscripserint* y signifie ‘transcrire’ et non ‘traduire’. C’est incontestablement exact¹²: “the extensive construction *exscribere in usum regulamque Romani sermonis* (‘to copy for use in and according to the rules of the Roman language’) implies that *exscribere* is here used to vary *transfere* and that its meaning would be unclear if it were not further specified” (52 n. 90), après Cameron, *The Last Pagans*, 548 “as for *exscripserint*, though it describes the activity of Apuleius and Cicero as translators, in context the word actually means something closer to ‘represent’ than ‘translate’”. Or il s’en faut de beaucoup que ces attendus épuisent la question. Déjà, Cameron allègue 9.16.2 où *exscribere* est coordonné à *translator* et le détail concret du durcissement de l’encre garantit qu’il s’agit de la transcription des lettres destinées à former le livre IX de la correspondance sidonienne: *nam peragratis forte dioecesibus cum domum ueni, si quod schedium temere iacens chartulis putribus ac ueternosis continebatur, raptim coactimque translator festinus exscripsi, tempore hiberno nil retardatus, quin actutum iussa completem, licet antiquarium moraretur insiccabilis gelu pagina et calamo durior gutta, quam iudicasses imprimantibus digitis non fluere sed frangi*. Ces lignes de l’ultime épître de la collection sont pourtant fort problématiques: Sidoine y pose bizarrement comme son propre copiste et l’ingénuité de tout ce pittoresque soulève des doutes¹³. Cameron, qui découpe le texte très court, l’isole de la pièce de vers qui suit dont le couplet 40-8 suggère de manière assez impérieuse que des considérations stylistiques et compositionnelles animaient Sidoine dans le *foreshadowing* de sa mort (Hanaghan, *Reading Sidonius’ Epistles*,

¹¹ Le français actuel désigne par cet idiotisme la reproduction manuscrite d’un écrit quelconque: D. O’Brien, “Comment écrivait Plotin? Étude sur *Vie de Plotin* 8.1.4”, dans *Porphyre. La Vie de Plotin*, I *Travaux préliminaires et index grec complet*, Paris 1982, 367.

¹² À la différence de Pricoco, “Studi”, 77-8, qui entend juste (*infra*), Loyen, “Études”, 85, écrit après avoir résumé l’article: “la démonstration est convaincante. Il convient pourtant de remarquer – ne fût-ce que pour souligner les difficultés du problème – que Sidoine emploie aussi le mot *exscribere* dans le sens de traduire, justement dans le passage (*epist.* 8.9.5) où *translatus* est utilisé avec la même acception”. Pour Pricoco, “Studi”, 78-81, 88-96, *exscribere* vaut ici ‘transcrire’ le grec et *translatio* ‘traduction’ latine (sur le lexique traductologique latin; S. McElduff, *Roman Theories of Translation. Surpassing the Source*, New York 2013, 189-96).

¹³ Considérations respectives de M. Vessey, “Sidonius Apollinaris Writes Himself Out: Aut(hol)ograph and Architext in Late Roman Codex Society”, dans U. Heil, ed., *Das Christentum im frühen Europa. Diskurse–endenzen–Entscheidungen*, Berlin 2019, 120-1, et de M. Hanaghan, *Reading Sidonius’ Epistles*, Cambridge 2019, 172. De *raptim... exscripsi*, ce dernier écrit “this affected disregard for his epistolary project sits awkwardly with the clear principles of arrangement that may be found throughout the collection”. Le passage et ce qui suit (*sic quoque... natalibus maritare*) relèvent plutôt du *topos* de la vieillesse de l’année que du souci de véracité, cf. *ibid.*, 81-2 “these comments highlight Sidonius’ mortality. Winter time is symbolic of death; it is nearly the end of the year which stands metaphorically for his lifetime. The cold has not slowed him down, but even still his secretary must contend with ink freezing and the nib breaking. Sidonius is in a hurry to finish in time”. *Silent* Van Hoof & Van Nuffelen.

182-4), davantage que l'espèce de véracité matérielle littérale qu'il dépiste. Le reliquat de l'argumentation cameronnienne se monte à peu de chose¹⁴. Bien que l'usage linguistique du V^e siècle tel que nous le fait connaître un correspondant de notre évêque corrobore les vues de Cameron¹⁵, "inoltre è curioso che nei due pezzi, già citati, in cui Sidonio usa *insieme* i verbi *exscribere* e *transferre*, indica con ambedue la stessa operazione, trascrizione o traduzione"¹⁶. Cette ambiguïté fondamentale frappe de vanité tout oukase fondé sur des *loci similes* littéraires: la présomption que Sidoine 8.3.1 reflèterait sans écart tant le latin de son époque que sa propre grille d'emploi d'*exscribere* suppose tranchée une question qu'il fallait au contraire laisser ouverte. C'est que le sémantisme de ce verbe n'est pas aussi figé ici que le clament Cameron et consorts. Comme y insiste M. Mülke discutant notre texte¹⁷, *exscribere* couvre plutôt un assez large spectre – 'changer / modifier / réécrire / adapter' par le truchement de l'office scribal. Reproduisons sa péroraison:

Sidonius scheint einen Punkt besonders betonen zu wollen, nämlich die Tatsache, daß der Text der *Vita Apollonii*, den er seinem Adressaten Leo zu schicken beabsichtigt, auf keinen Fall mehr dem Ausgangstext Philostrats entspricht. Mit jedem einzelnen der beschriebenen Schritte seiner Überlieferungsgeschichte habe er sich verändert, und es ist aufschlußreich, daß die Verantwortung für diese Schritte ausdrücklich einzelnen, namentlich benannten Per-

¹⁴ *Last Pagans*, 548, tranche '*exscribo* means 'transcribe' or 'represent', citant le *TLL* (ajouter Pline le Jeune 4.28.1 *exscribendas pingendasque delegem*; L. Gamberale, *La traduzione in Gellio*, Roma 1969, 103-4; N. Horsfall, "Two Problems of Late Imperial Literary History", *Liverpool Classical Papers* 3, 1993, 321; M. de Vaan, *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*, Leiden-Boston 2008, 547; C. Wilton, *The Arts of Imitation in Latin Prose. Pliny's Epistles/Quintilian in Brief*, Cambridge 2019, 376), puis écrit "the context is in fact remarkably rich in colorful epithets (all negative) that suggest transcription. Sidonius describes how in his haste his 'wild, precipitate and crude *translatio* has hurriedly flung the *Life of Apollonius* into a rushed copy.' A few sentences later we have a fresh set of apologies for 'this inelegant, half-raw, and (as it were) newly-vinted book'" (549). – Si le traitement du verbe par Cameron est très supérieur aux remarques des Belges (51 n. 85, 52 n. 90), il reste que les trois épithètes qualifiant *translatio* n'éventent pas la nature de l'opération textuelle en question comme il le dit et que les deux *loci* sidoniens sont peu probants en dehors d'exclure la valeur 'traduction' pour *translatio*; *exscribere* pour Sidoine est le fait du *translator*, le 'passeur', 'truchement' (en 9.16.2, Loyer le rend 'copiste'; Anderson, *Sidonius*, II, 597-9, esquive).

¹⁵ Agroecius, *Ars de orthographia*, ed. M. Pugliarello, Milano 1978, 61 n° 38 = Keil, *Gram. Lat.*, VII, 117 ll. 7-10 (*silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen): *scribere est multa simul scribere, exscribere quod alibi scriptum sit transferre; transcribere, cum ius nostrum in alium transit, inscribere accusationis {est}; adscribere adsignationis; describere dictionis uel ordinationis*.

¹⁶ A. La Penna, "Gli svaghi letterari della nobiltà gallica nella tarda antichità. Il caso di Sidonio Apollinare", *Maia* 47, 1995, 12 n. 12 (insistance de l'auteur; les deux mots sont en polarité chez Sidoine, *qualecumque est*). *Silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen.

¹⁷ *Der Autor und sein Text. Die Verfälschung des Originals im Urteil antiker Autoren*, Berlin-New York 2008, 236-43. *Silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen; cela commence à faire vraiment beaucoup de lacunes bibliographiques chez eux.

sonen zugeschrieben wird, nämlich Nicomachus und Victorianus. Die Tradition der *Vita* wird also ganz bewußt als Kette ihrer Editionen, ihrer Rezensionen begriffen. Das Verb *exscribere* meint hier nicht wie transcribere das einfache, originalgetreue „Abschreiben“ der Vorlage, sondern in eigentlicher Bedeutung das verändernde, modifizierende ‚Herausschreiben‘ – sonst wäre die Nennung der verschiedenen Schritte überflüssig. Daraus, daß Sidonius die einzelnen Bearbeitungen, welche sich in der Textgestaltung offenbar signifikant unterschieden, noch Jahrzehnte später den verantwortlichen Rezensenten genau zuschreiben konnte, läßt sich überdies erschließen, daß Nicomachus und Victorianus ihre Ausgaben, wahrscheinlich in einer Praefatio, als eigenständige Rezensionen kennzeichneten und dabei neben dem Namen des ursprünglichen Autors auch ihren eigenen nannte (242-3)¹⁸.

Pecere avait anticipé cette lecture (“La tradizione”, 233 n. 230 *ad finem*):

io credo, in realtà, che in *epist.*, 8, 3, 1 e 9, 16, 2 siamo di fronte ad un uso pregnante di *exscribere*; il confront con *epist.*, 2, 9, 5 – ove il verbo è usato a proposito di traduzioni latine di opere greche diventate celebri per la capacità degli interpreti (essi stessi *auctores* illustri come Cicerone e Apuleio) di intendere e rendere in perfetto Latino (*in usum regulamque sermonis Romani exscripserint*) il senso dell’originale – prova che in Sidonio il verbo assume quasi il significato di ‘riscrivere’ (traducendo); l’accento cade, infatti, sulla *notio reddendi*, più che sull’operazione concreta del copiare, che nel IV-V secolo era ancora una mansione tipica dei *librarii*.

L’ambiguïté d’emploi à laquelle a été sensible La Penna apparaît de la sorte consubstantielle au verbe. D’une transcription par opposition à un abrégement, comme le croit Pricoco (“que Victorianus a publié une seconde édition en grec,

¹⁸ Un autre fait plaide en ce sens. Annoncer *exscribere in tumultuarium exemplar*, ‘produire une copie hâtive / désordonnée’, ou plutôt, à date tardive, ‘improvisée’ (Ammien, *passim*, e.g., 26.6.18 *tumultuariis susclamationibus plebis imperator appellatus incondite petit curiam raptim*; 2 *Galliens*, 14.6 *sperans cottidie grauem et intolerabilem tumultuarii imperatoris aduentum*, avec Ratti dans O. Desbordes et id., *Histoire Auguste*, 5. 2 *Vies des deux Valériens et des deux Galliens*, Paris 2000, 164; Sidoine, *Ep.* 2.10.4, *huius igitur aedis extimis rogatu praefati antistitis tumultuarium carmen inscripsi trochaeis triplicibus adhuc mihi iamque tibi per familiaribus* [‘offhand’, Anderson]), peut-être par emprunt (*infra*, n. 40 et M.H. Williams, *The Monk and the Book. Jerome and the Making of Christian Scholarship*, Chicago-London 2006, 205 n. 7), était tout autre chose que dire *tabulas in foro summa hominum frequentia exscrib(ere)*, *adhibentur in scribendo ex conuentu uiri primarii* tel Cicéron en *Verrines* 2.189 (E.A. Meyer, *Legitimacy and Law in the Roman World. Tabulae in Roman Belief and Practice*, Cambridge 2004, 136-7; S. Gurd, “Verres and the Scene of Rewriting”, *Phoenix* 64, 2010, 84-6). Sidoine infléchit nettement la taxinomie d’Agroecius en nous parlant en 8.3.1 d’une écriture urgente, fébrile, presque compulsive; cela n’a rien à voir avec la reproduction passive et mécanique du travail d’autrui à l’instar d’un *notarius* copiant son modèle pour en donner l’image la plus fidèle possible.

mais dans un esprit différent de son prédécesseur, probablement en condensant, en résumant l'œuvre quelque peu touffue de Philostrate, ce qui expliquerait l'opposition *non ut... sed ut...*; et que Sidoine enfin aurait, avec beaucoup de peine, traduit en latin le texte abrégé de Victorianus”, Loyen, “Études”, 85), à une copie modifiant ou aménageant l'original grec, en passant par une profonde révision, l'écart est parlant; le non contraignant *exscribere* ne pouvait manquer d'agréer au styliste ondoyant et subtil Sidoine quand il s'est agi d'esquisser pour Léon le profil de son *donum*. Au surplus, contre Cameron, qui raisonne comme si la fidélité scripturaire se situait à la racine du verbe, il n'a jamais été dans les habitudes gréco-romaines en fait de librairie (commerciale ou à usage personnel) de s'assujettir au *verbatim* lorsqu'on mettait des textes en circulation¹⁹.

Simplification et rapidité d'attendus chez Van Hoof & Van Nuffelen, qui coupent court à tout débat, ou richesse lexicographique chez Cameron, le résultat est le même: tous trois s'abandonnent à un schématisme assez abusif pour les besoins de la cause. L'autorité incarnée par leur présentation des faits tient de la sorte largement de l'illusion.

Le tour *non ut Nicomachus senior e Philostrati sed ut Tascius Victorianus e Nicomachi schedio exscripsit* est le second des nœuds exégétiques à dénouer. Un point irritant peut être évacué d'entrée de jeu, car il n'admet pas de solution: l'agencement de la phrase, avec le positionnement médian de cette proposition, nous interdit de déterminer si c'est Léon qui a ordonné que Sidoine travaillât d'après Tascius et non d'après Nicomaque ou si la responsabilité en incombe à l'évêque. Au plan syntaxique, Van Hoof & Van Nuffelen se font encore la lune, voire les dupes, de Cameron dans la mesure où, entraînés par le mouvement de la phrase, ils font porter *schedio exscripsit* sur les membres antithétiques que Sidoine s'est plu à articuler ensemble. C'est Cameron qui s'en explique le mieux:

the opposition *non ut... sed ut* implies an antithesis, but not a straightforward one (e.g., between original and translation): “not as Nicomachus <copied from the manuscript> of Philostratus but as Tascius Victorianus copied from the manuscript of Nicomachus.” The apparent sharpness of the antithesis is at once blurred by the

¹⁹ Le mauvais exemple remonte aussi haut que les éditions de l'*Iliade* κατὰ πόλεις et celles attribuées à de grandes figures, κατ' ἀνδρα (M.L. West, *Studies in the Text and Transmission of the Iliad*, München-Leipzig 2001, 50-73), remplies de vers amorphes et de variantes, pour certaines d'origine orale. Ce degré de variabilité dans les leçons et le *numerus uersuum* culmine avec les papyrus antérieurs à la stabilisation issue de l'œuvre d'Aristarque (W. Lameere, *Aperçus de paléographie homérique*, Paris-Bruxelles/Anvers-Rotterdam 1960, surtout 27-35; S.R. West, *The Ptolemaic Papyri of Homer*, Köln-Opladen 1967, 11-18). “The so-called ‘wild papyri’ (i.e., Homeric papyri with many additional lines absent from the later manuscript tradition) disappear around 150 BCE, and at the same time a relatively uniform text emerges, which is similar to the one preserved in medieval manuscripts in terms of number and sequence of lines as well as, to a lesser degree, of readings”, résume F. Schironi, *The Best of the Grammarians. Aristarchus on the Iliad*, Ann Arbor 2018, 42-3.

fact that Nicomachus appears in both halves; and Sidonius uses the same word *exscripsit* for the activity and the same word *schedium* for the books of both Nicomachus and Victorianus. The Mommsen interpretation requires that *exscripsit* should mean both *translate* and *transcribe* simultaneously, and Loyen/Pricoco that it should mean *transcribe* the first time and *abbreviate* the second. Yet the carefully wrought balance of the sentence surely requires that it should mean *exactly the same* both times: whatever Nicomachus did to Philostratus, Victorianus did to Nicomachus (551-2; insistence de l'original).

C'est octroyer toute son importance à une articulation capitale dont Prchlík²⁰ se débarrasse par la doxographie. Or le latin tolère une approche différente. Sidoine ne construit pas forcément les deux termes de la disjonction avec la même syntaxe, ainsi *Lettres* 2.6.2 *haec tibi non ut ignorantibus, sed ut iudicio meo satisfacerem, scripsi*. Rapportons *schedio exscripsit* au seul membre de phrase qui en dépend directement, *sed ut Tascius Victorianus e Nicomachi*; le premier terme *non ut Nicomachus senior e Philostrati* reste seul et ne reçoit aucune clarification de l'incipit *Apollonii Pythagorici uitam*. Ce défaut de qualification, qui rend opaque la mention si elliptique de Nicomaque appariée avec celle de Philostrate, s'entend pour peu que l'auteur de la lettre présuppose connu de son savant destinataire ce au juste que le sénateur avait accompli pour la biographie romancée du sophiste grec. Seul un ignare insigne pouvait ignorer, à l'époque de Sidoine, que cet auteur était hellénophone; par suite, la précision *e Philostrati* (qu'il est tentant de corriger en *e Philostrato*) laisse sous-entendre quelque chose comme *libro Graeco*. Tout ce qu'il convenait de préciser devenait alors la nature du travail de Victorianus, laquelle par ricochet conditionnait les contours de la tâche à laquelle s'est attelé Sidoine pour contenter la demande de Léon. Notre auteur précise donc le rapport entre les deux Romains, et non le labeur effectué par Nicomaque sur la *Vie d'Apollonios de Tyane* par Philostrate. Il lui fallait contraster l'entreprise nicomachéenne directement à partir de la *Vita* avec le travail second réalisé par Victorianus d'après un autographe²¹, ou l'*apographum auctoris*, de Nicomaque;

²⁰ "Sidonius or Flavianus", 202, 203, 204, 205; au vrai, l'article ne discute jamais le latin ni ne cite aucun texte ancien *Marte suo*.

²¹ La nature de *schedium* < *σχέδιον*, souvent confondu avec *scheda* / *scida* et qui vaut de 'feuillelet volant' ou 'esquisse' à 'improvisation', 'matière traitée sans préparation', 'off the cuff creation' (J.W.D. Ingersoll, "Roman Satire: Its Early Name?", *CPh* 7, 1912, 59-63; A. Stefanelli, *Die Volkssprache im Werk des Petron im Hinblick auf die romanischen Sprachen*, Vienne 1962, 17-18; J. André, "Glanures de lexicologie latine", *AGI* 49, 1964, 71-2; J. Fontaine, *Sulpice Sévère, Vie de Saint Martin*, II *Commentaire*, Paris 1968, 367; B. Löfstedt, "Notizen zu Agnellus' Kommentar von Galens *De sectis*", *Annales Societatis Litterarum Humaniorum Regiae Upsaliensis* 1985, 134-5), est hors d'atteinte; *silent* Van Hoof & Van Nuffelen. Mais cf. Hedrick, *History and Silence*, 179-80 "the word *schedium* may be used to refer to a piece of writing in a modest or deprecating way: as "notes" or "jottings." More important, though, the word is used by Sidonius to refer to the odd bits of writing from which he compiled the ninth book of his letters: "When I came home, working as a copyist I

voilà pourquoi le sénateur apparaît deux fois, comme ayant exploité Philostrate (cité après le titre de son œuvre, par synecdoque, impliquant l'original grec), puis comme source du grammairien. Ainsi s'envole également la difficulté opposée par Pricoco, Cameron, les Belges à l'interprétation de Mommsen: si *exscribere* doit avoir le même sens et non deux successivement dès lors qu'il est en facteur commun dans la disjonction²², la question ne se pose plus aussitôt que la valeur circonscrite par la philologie – entre le sens balisé par Mülke et la glose de Pecere – se rapporte au seul membre de phrase auquel appartient organiquement le verbe²³. Nous voilà en position de traduire, au moins provisoirement, la phrase, en glosant un peu pour mieux fixer les idées:

comme vous l'avez commandé, j'ai baillé la Vie d'Apollonios le
Pythagoricien, non point de la façon de²⁴ Nicomaque l'Ancien sur

immediately and hurriedly wrote out all of my jottings which lay about in disorder on crumbling and worn out papers" (...) (Sid. Ep. 9.16.2)", et Cameron, 552 "properly something produced extempore, *schedium* is sometimes assimilated to *scheda*, which from ca. 400 is often found in the sense "draft," notably of a writer's rough draft awaiting final revision, as in a famous dispute between Jerome and Rufinus. (...) In any case, Sidonius is clearly trying to distinguish two copies that might be confused, and no one would ever confuse the unpublished draft and published version of the same work. Sidonius uses *schedium* twice elsewhere, of a scrap of paper and a published book, respectively, and we must surely take it here in the quite general sense 'book'". Pecere, "La tradizione", 232 n. 230, relève pour ce même Ep. 9.16.2 ce qui vaut pour 8.3.1: "anche in questa lettera l'autore usa *schedium* per svalutare ciò che ha scritto, in un contesto in cui prevale un tono di modestia tanto insistito quanto convenzionale". Enregistrons donc l'(auto-?) abaissement reflété par ce choix lexical désignant un écrit en-deçà d'un livre poli et l'éché tout en retenant sans doute des relents de l'idée d'improvisation.

²² "It requires us to take *exscribere* to mean 'to translate' when applied to Nicomachus and 'to copy' when applied to Victorianus. Given that the verb is only used once in the sentence, this would be an incongruous interpretation of the passage" (52); cf. Pricoco, "Studi", 81 "ma il contesto, a nostro avviso, non conforta il duplice valore dato dal Mommen al verbo in questione etc"; contre Hedrick, 180 "*exscribo*, then, is used in two senses in Sidonius' letter concerning the Life of Apollonios. That is the point of the contrast of the two clauses: "not in the manner that Flavian wrote it out... but in the manner that Victorianus did" (*non ut... sed ut*)".

²³ La version déclarée 'careful' que Cameron, *Last Pagans*, 547, emprunte 'with a couple of supplements' à Anderson constitue une trahison de ce dernier: elle enferme entre crochets droits la première itération du double rendu de *schedio exscripsit*, insère des virgules entre les trois épithètes anglaises qualifiant la glose 'transcription' de *translatio*, et transforme de manière qui ne peut être fortuite vu la peine prise à retravailler la citation, le 'barbarian' original en 'barbarous'. Cameron *wants to have his cake and eat it too*: il entend à la fois s'approprier le succès d'une traduction classique et la modifier dans le sens qui arrange sa démonstration.

²⁴ *Vt* au sens de *sicut*, idiotisme fréquent chez Sidoine et très banal. Cf. *Lettres* 4.3.7, *iam si ad sacrosanctos Patres pro comparatione ueniat, instruit ut Hieronymus, destruit ut Lactantius, adstruit ut Augustinus, attollitur ut Hilarius, summittitur ut Joannes, ut Basilius corripit, ut Gregorius consolatur, ut Orosius affluit, ut Rufinus stringitur, ut Eusebius narrat, ut Euchერიus sollicitat, ut Paulinus prouocat, ut Ambrosius perseuerat*. Le latin offrirait une légère et précieuse anacoluthie, que ponctuer légèrement après *Philostrati* (ou *Philostrato*) pour éviter que *schedio exscripsit* ne paraisse en facteur commun à *non ut... sed ut* permet de préserver; je tâche d'en communiquer une idée avec des archaïsmes (noter 'façon de' = 'travail d'artisan pour avoir fait quelque ouvrage', Richelet, et 'selon que' = 'en proportion que', Littré).

{l'œuvre grecque de} Philostrate, mais selon que Tascius Victorianus tailla à sa mesure l'écrit de Nicomaque (: *en latin*)²⁵.

Une question préjudicielle se lève: en admettant une meilleure fiabilité philologique du côté de la lexicographie (*exscribere, schedium*) et de la syntaxe (*non ut... sed ut*) pour les considérations qui précèdent, ne sont-elles pas plus sophistiquées que les attendus des chercheurs anglophones, partant, ne nécessitent-elles pas davantage de suspension d'incrédulité? Non, car l'objection se retourne complètement. Le minimalisme philologique en évidence chez Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen participe pleinement du courant déconstructionniste dans la mesure où l'abstention de toute hypothèse de lecture a priori au profit d'une compréhension positiviste des textes grecs ou latins à portée historiographique qui est la leur²⁶, débouche sur des conclusions doctrinales dont l'ampleur se proportionne à leur affranchissement des obstacles. "Nor is it likely that Sidonius' Greek was good enough to take on so ambitious a task as translating so long and difficult a work" assènent ainsi les *Last Pagans*, 349, en invoquant Loyen et Courcelle²⁷. Il fallait cependant en savoir déjà beaucoup pour se risquer à

²⁵ Le sens d'ensemble est: "la *Vie*, non point *celle par* (ou *de*) Nicomaque l'Ancien d'après Philostrate, mais *celle-là même* que Tascius Victorianus dérivait à partir de l'exemplaire de Nicomaque". Même si son commanditaire Léon ne pouvait guère ignorer ces précisions bibliologiques, les raisons d'une allusion à ce point cryptique ne sauraient être éludées quelle que soit la glose que l'on en propose (*silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen).

²⁶ En l'espèce des analyses ayant pour unique pierre de touche la phraséologie de notre documentation scripturaire, par la mise en valeur exclusive de la *Wortphilologie*; l'identification et la validation des *loci similes* littéraires; et la recherche du plus faible coefficient d'investissement personnel possible en fait de théories ou de modèles ostensiblement non intrinsèques à la cause. Or cf. *infra*, n. 80.

²⁷ Sur Sidoine helléniste, on oscille entre le nihilisme ("le meilleur argument à produire, semble-t-il, dans cette discussion est l'ignorance quasi totale de la littérature grecque que Sidoine trahit dans ses œuvres; nulle part on n'a pu relever d'imitation directe. Aussi n'est-il pas aventureux de conclure que Sidoine, comme d'ailleurs la plupart des lettrés de son temps, a perdu à peu près tout contact avec la littérature grecque, même traduite en latin, à partir du moment où il a quitté les études secondaires", A. Loyen, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'empire*, Paris 1943, 28, à nuancer avec Courcelle, *REA* 45, 1943, 309; "Sidoine lui-même, qui a transcrit la vie d'Apollonius de Tyane, qui a comparé, avec son fils, les *Épitrépontes* de Ménandre et l'*Hécyre* de Térence, ne sait pas beaucoup plus de grec que ce qu'il en a appris à l'école, et s'il lui arrive de donner de longues énumérations d'auteurs grecs, il ne faudrait pas croire qu'il eût jamais lu une ligne de tous ceux qu'il signale de la sorte" G. Bardy, "L'Église et l'enseignement en Occident au Ve siècle", dans *Mélanges offerts au R.P.F. Cavallera*, Toulouse 1948, 200) et l'hypothèse d'une compétence limitée, marqueur social bien plutôt que réel bilinguisme – lequel était trait suffisamment enviable au plan socio-culturel dans son milieu pour qu'il participe de la rhétorique contemporaine de la *laudatio*: T. Denecker, *Ideas on Language in Early Latin Christianity. From Tertullian to Isidore of Seville*, Leiden-Boston 2017, 187-9, surtout 188 pour Sidoine (thèse de I. Gualandri, *Furtiva lectio. Studi su Sidonio Apollinare*, Milano 1979, 145-63 ["premettiamo tuttavia che essi, a nostro avviso, non sono necessariamente l'indizio di una conoscenza vasta e approfondita della lingua greca", 145]; F.-M. Kaufmann, *Studien zu Sidonius Apollinaris*, dissertation Leipzig 1995, 45-6; S. Santelia, *Per amare Eucheria. Anth. Lat. 386 Shackleton Bailey*, Bari 2005, 53-5; P. Boulhol, *La connaissance de la langue grecque dans la France médiévale VIe-XVe s.*, Aix-en-Provence 2008, 16-17; et S.

autographier l'apographe de Victorianus! Car nous savons par l'expérience que la reproduction à la main de tout texte grec d'une certaine longueur constitue une tâche presque aussi redoutable techniquement que celle de la version (A. Severyns, *Texte et apparat. Histoire critique d'une tradition imprimée*, Bruxelles 1962, 20-4); les 296 pages Teubner (Boter 2022; 343 chez Kayser) du grec tiré à quatre épingles de Philostrate parlent d'elles-mêmes. Le jugement léonin de Cameron tient en réalité non pas tant à une péréquation entre les notions d'hellénisme qu'avait Sidoine²⁸ et les vraisemblances scripturaires afférentes à la reproduction de la *Vita* qu'à la présence en 8.3.1 d'un adjectif vecteur de la science du grec; dans l'esprit de Cameron, *opicus* appliqué à la *translatio* sidonienne exclut sans contestation possible que l'évêque nous entretienne ici d'une œuvre latine:

quam (= *Apollonii Pythagorici uitam? exemplar a Tascio Victoriano confectum?*), dum parere festino, celeriter eiecit in tumultuarium exemplar turbida et praecepta et opica translatio.

Foscarini, "Una pista lessicale nella prosa di Sidonio Apollinare: i grecismi", dans S. Condorelli et M. Onorato, eds., *Verborum violis multicoloribus. Studi in onore di Giovanni Cupaiuoli*, Napoli 2019, 345-61, qui ratifie la conclusion de Gualandri, *Furtiva lectio*, 162-3, sur les hellénismes chez Sidoine comme reflet de la place tenue par la terminologie grecque dans les discours grammaticaux latins plutôt que d'une situation de bilinguisme). Pricoco, "Studi", 86-96, Amherdt, *Sidoine Apollinaire*, 307-11, S. Condorelli, *Il poeta doctus nel V secolo d.C. Aspetti della poetica di Sidonio Apollinare*, Milano 2008, 222-3, eux, croient en la capacité sidonienne à pouvoir traduire depuis le grec, nonobstant Courcelle, *Les lettres grecques en Occident de Macrobie à Cassiodore*, Paris 1948² (1944), 235-44, qui postule un tropisme grec plutôt philosophique que littéraire depuis sa jeunesse lyonnaise et sa participation au cénacle des *Complatonici* présidé par Mamertus (241: "Sidoine n'a pas l'esprit d'un philosophe ; il peut nous aider cependant à découvrir combien la philosophie de son temps était encore imprégnée d'hellénisme"); de même P. Riché, *Éducation et culture dans l'Occident barbare, VI-VIII siècles*, Paris 1962, 44, 83-4, Kaufmann, *Studien zu Sidonius Apollinaris*, 45-6 n. 32, Boulhol, *La connaissance*, 12-19, C. Brittain, "No Place for Platonist Soul in Fifth-Century Gaul? The Case of Mamertus Claudianus", dans R.W. Mathisen, D. Shanzer, eds., *Society and Culture in Late Antique Gaul*, London-New York 2001, 243-5. Attention à la tendance d'auteurs récents qui dépendent entièrement de ces autorités pour le grec de Sidoine à trahir leur source: ainsi Denecker, 12 et n. 16 (Loyen); W. Berschin, *Griechisch-lateinisches Mittelalter. Von Hieronymus zu Nikolaus von Kues*, Bern-München 1980, 131 (Courcelle) ; c'est pour conjurer ces tripotages qu'on a tenu à présenter un point d'étape relativement à jour.

²⁸ Prchlik, "Sidonius or Flavianus", 205-6, préfère soupeser la science du grec en vigueur dans le milieu des Nicomachi-Symmachi. Mülke, lui, postule une substantielle compétence d'helléniste de Sidoine, *Der Autor und sein Text*, 119-20: "zum einen verfügten selbst die Gelehrten im Vergleich zur klassischen Epoche über erheblich geringere Griechischkenntnisse und waren daher auf eine möglichst genaue Wiedergabe der Originaltexte angewiesen, um einen fremdsprachigen Autor in dessen Eigenart genau kennenlernen zu können. Was Augustinus in kritischem Ton gegen Hieronymus, der das alte Testament gemäß der *Hebraica veritas* neuübersetzt hatte, über die mangelhaften Hebräischkenntnisse seiner Epoche schrieb (*epist.* 71, 4/6 [CSEL 34, 2, S. 252/55]), sollte schon bald in ähnlicher Weise auch auf die Griechischkenntnisse vieler Zeitgenossen zutreffen. Zwar gab es noch immer berühmte Ausnahmen, wie Marius Victorinus, Hieronymus, Ambrosius, Rufinus, den Platonübersetzer und -kommentator Chalcidius, den Macrobiuskreis oder *Sidonius Apollinaris*, doch schon Augustinus las bedeutende Texte des griechischen Ostens in Übersetzung" (je souligne).

On ne peut fortifier la thèse de la copie grecque en supposant le sous traitement de cette tâche à un *amanuensis* au motif qu'un grand notable tel Sidoine ne saurait pas plus avoir joué *propria manu* les scribes que Symmaque pour sa recension des livres I à IX de Tite-Live, laquelle semble avoir été l'œuvre de notre Tascius Victorianus vu la souscription livienne *Victorianus v.c. emendabam domnis Symmachis*²⁹. La date de *Ep.* 8.3 milite contre cette assistance³⁰, et Vessey insiste sur l'«égo codicographique» de Sidoine et consorts (“Sidonius Writes Himself Out”, 128-36, surtout 132 sqq.); ainsi, “where Henri Irénée Marrou once glumly diagnosed the terminal decline of classical *paideia* into a “culture dominated by scribes”, we may now need to recognize a distinctively (late) Roman-imperial mentality and sociality of the codex” (134). Notre évêque en personne a donc élaboré sur les instances de Léon une resucée de la *Vita Apollonii* philostratique. L'empressement ou la rapidité (*celeriter*) qui fut sien et le cadre carcéral avec sa misère matérielle et son lot d'avaries dans lequel il fonctionna défendent-ils suffisamment le piètre aloi du résultat sur lequel Sidoine, si entiché d'hyperbole et d'inflation verbale, *tumor*, insiste en *turbida et praeceps et opica translatio*? Rien n'est moins évident. D'une, la même bouffissure se lit en 7.4.2 *melleas, sanctas et floridas blanditias*, 8.3.2 *nil unquam litigiosius, bibacius, uomacius erit*, et 1.1.4 *uolumina numerosiora percopiosis scaturientia sermocinationibus multiplicabuntur*. De deux, Sidoine professe l'humilité obtenue par auto-dénigrement de ses productions car il s'agit d'une forme chrétienne de l'*urbanitas* (J. van Waarden [n. 41], 32: “*urbanitas* sets little store by the sender's own talent”;

²⁹ Sur le fond, J. Bayet, dans *id.* et G. Baillet, *Tite-Live, Histoire romaine, I Livre 1*, Paris 1940, XCII-C; Pecere, “La tradizione”, 61-5, 233-6 nn. 234-61; S.P. Oakley, *A Commentary on Livy Books VI-X, I Introduction and Book VI*, Oxford 1997, 165-7. Pour Victorianus, Bayet, XCIII-XCIV, et J.H. Gaisser, *The Fortunes of Apuleius and the Golden Ass. A Study in Transmission and Reception*, Princeton-Oxford 2008, 48 n. 34.

³⁰ Sidoine passa ces années 475-7 dans les geôles d'Euric à Livia sur la frontière espagnole, cf. 8.3.1 suite: *neque mihi rem credito diuturnius elaboratam uitio uertas; nam dum me tenuit inclusum mora moenium Liuianorum, cuius incommodi finem post opem Christi tibi debeo, non ualebat curis animus aeger saltim saltuatim tradenda percurrere, nunc per nocturna suspiria, nunc per diurna officia districtus* et C.E. Stevens, *Sidonius Apollinaris and his Age*, Oxford 1933, 162-3, J. Hillner, *Prison, Punishment and Penance in Late Antiquity*, Cambridge 2015, 119-50. Ses plus fins biographes W.B. Anderson, *Sidonius, I Poems-Letters, books I-II*, Cambridge, Mass., 1936, XLIX, puis J. Harries, *Sidonius Apollinaris and the Fall of Rome, AD 407-485*, Oxford 1994, 238-9, supposent qu'il revint alors aux amours littéraires qui avaient cimenté son amitié avec ses pairs et s'affaira sur la *Vita*, cf. déjà T. Hodgkin ‘partly by an act of friendship and partly by way of ransom’ (*Italy and Her Invaders 376-476*, Oxford 1880, II, 309 n. 1). Là-contre, 8.3.2 *cum primum reduci aliquid otii fuit* peut suggérer qu'il attendit sa levée d'écrou, et le *business as usual*, pour réviser sa copie; mais c'est tromper Léon sur la dureté du séjour. *Cum... fit* doit désigner l'envoi du livre et de la lettre à la première occasion possible: *pace* Anderson (‘spare moment’) et Loyer (‘quelque loisir’), *otium* vaut ici ‘sécurité’, ‘liberté de tout trouble’, cf. Cicéron, *Att.* 2.3.4.3-4 *reditus in gratiam cum inimicis, pax cum multitudine, senectutis otium*; Hor. *carm.* 2.16.5-8 *otium bello furiosa Thrace, / otium Medi pharetra decori, / Grosophe, non gemmis neque purpura ue- / nale neque auro*; et Sidoine, *Ep.* 2.13.4 *cumque mole curarum pristinae quietis tenere dimensum prohiberetur, ueteris actutum regulae legibus renuntiauit atque perspexit pariter ire non posse negotium principis et otium senatoris*.

voir Amherdt, *Sidoine Apollinaire*, 45 n. 162) et de l'un des trois canons de la courtoisie épistolaire, laquelle incarne le point focal du savoir-vivre aristocratique entre pairs et amis proches³¹. “A man was expected to be charitable, modest and quick to denigrate his own skill. Things were quite different when one dealt with those who were outside the inner circle, or with rivals”³², cf. dans l'édition de Loyen (n. 31), II, p. IX “le dénigrement de soi-même est devenu chez Sidoine un tic”. Après avoir cité quelques exemples probants, il continue:

mais cette modestie feinte n'a qu'un but, c'est de provoquer chez l'interlocuteur la *caritas*, qui s'emploie alors avec générosité. Dans cette société polie et raffinée, on manie en effet l'hyperbole avec extravagance. Mais un sénateur bien élevé ne peut, sans protester, savourer l'encens de ces dithyrambes; ici se déclenche la *uerecundia* [ou *pudor*], qui conteste la vérité des compliments et les met sur le compte de l'amitié. Tout cela ressemble à un scénario bien réglé (IX-X, avec mon addition).

Bien qu'il prêche la sobriété en 4.17.3 *si uos imperitiam fugere par est, me quoque decet uitare iactantiam*, Sidoine se complait à retracer pour Léon le souvenir de ce par quoi il a passé (8.3.1-2) avant de revenir, par une élégante disposition annulaire, au rabaissement du fruit de ses veilles (8.3.2) *sane, cum primum reduci aliquid otii fuit, inpolitum hunc semicrudumque et, ut aiunt, tamquam musteum librum plus desiderii tui quam officii mei memor obtuli*. Sans pondérer pareille insistance par les normes de la mondanité épistolaire en vigueur dans la Gaule de la fin du V^e siècle, les tenants des thèses de Pricoco et Mommsen ont été tous frappés par cette extrême modestie; mais seul Goulet (sans références, supplées par nous) en tiré des conclusions originales:

³¹ *Ep.* 4.17.1, adressée à un personnage inconnu mais qui doit avoir été de haut rang vu la déférence à lui témoignée (cf. Amherdt, *Sidoine Apollinaire*, 117, B. Näf, *Senatorisches Standesbewusstsein in spätrömischer Zeit*, Fribourg 1995, 143, 172): *eminentius amicus tuus, domine maior, obtulit mihi, quas ipse dictasti, litteras litteratas, et gratiae trifariam reidentis cultu refertas. Quarum utique uirtutum caritas prima est, quae te coegit in nobis, uel peregrinis, uel iam latere cupientibus, humilia dignari; tum uerecundia, cuius instinctu dum immerito trepidas, merito praedicaris; tertia urbanitas, qua te ineptire facetissime allegas, et Quirinalis impletus fonte facundiae, potor Mosellae Tiberim ructas? sic barbarorum familiaris, quod tamen nescius barbarismorum; par ducibus antiquis lingua, manueque; sed quorum dextera solebat non minus stylum tractare quam gladium*, avec Amherdt, *Sidoine Apollinaire*, 383-7. Cf. Loyen, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux*, 98-9; *id.*, *Sidoine Apollinaire, II Lettres (Livres I-V)*, Paris 1970, IX-X; et B.J. Schröder, *Bildung und Briefe im 6. Jahrhundert. Studien zum Mailänder Diakon Magnus Felix Ennodius*, Berlin 2007, 226-7. Pour la modestie et l'affectation d'inaptitude des chrétiens, E.R. Curtius, *European Literature and the Latin Middle Ages*, London 1953, 83-85, 411-13 et M. Alberi, “The Patristic and Anglo-Latin Origins of Alcuin's Concept of Urbanity”, *Journal of Medieval Latin* 3, 1993, 95-105.

³² G. Harrison, *The Verse Panegyrics of Sidonius Apollinaris. Poetry and Society in Late Antique Gaul*, Stanford 1983, 81, cf. 165-8, et Schröder, *Bildung und Briefe* 226-9, sur le pedigree (pas entièrement chrétien) de ces idées. *Silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen.

ces qualificatifs littéraires ne sauraient convenir à une simple copie de manuscrit³³. Il est frappant de constater que Sidoine, dans la suite de la lettre, considère Apollonios comme un modèle philosophique tout à fait acceptable pour un lecteur chrétien; si Léon voyage avec le citoyen de Tyane, “tantôt vers le Caucase et l’Indus, tantôt chez les gymnosophistes³⁴ d’Éthiopie ou les brahmanes de l’Inde”, il découvrira un homme semblable à lui sur un très grand nombre de points, “soit dit avec toute la déférence due à la foi catholique” (trad. Loyen). On peut donc imaginer que Sidoine a volontairement produit une version plus neutre que celle de Nicomaque ou de Tascius Victorianus, atténuant la part de miracles et de magie³⁵ dans la biographie d’Apollonios au profit d’une image plus pythagoricienne, offrant ainsi un portrait philosophique d’Apollonios dépouillé de tout trait susceptible de heurter les chrétiens. Il laisse plus loin entendre que la vie d’Apollonios se prête à un parallèle avec celle de Léon, son commanditaire³⁶. Il est donc possible qu’il ait adapté

³³ Déjà Loyen, “Études”, 85 “on comprendrait mal qu’un tel luxe d’adjectifs péjoratifs s’appliquât à une simple transcription. Ils sont beaucoup plus admissibles s’il s’agit d’une traduction laborieusement exécutée”. Cameron, *Last Pagans*, 549, n’a rien à objecter hormis le descripteur caustique ‘rather surprisingly argued’, avant de tenter un contre-feu sur le plan qui lui sied le mieux (celui de la *Wortphilologie*: *infra*, n. 80).

³⁴ Voir J.R. Morgan, “The Emesan Connection: Philostratus and Heliodorus”, dans K. Demoen, D. Praet, eds., *Theios Sophistes. Essays on Flavius Philostratus’ Vita Apollonii*, Leiden-Boston 2009, 273 n. 39: “a few later Latin writers, such as Sidonius (*Epist.* 8.3.4) and Jerome (*Epist.* 53.1, 107.8, *Ezech.* 4.13.7) refer to Ethiopian gymnosophists without comment and differentiate them from the Indian “Bragmanes”. Sidonius translated the *VA* into Latin (*Epist.* 8.3.1), and so these references probably emanate from Philostratus (though it is remarkable that the Latin authors refer to *gymnosophistae*, a word pointedly avoided by Philostratus)”.

³⁵ *Vita* 1.2: ἀδελάφᾳ γὰρ τοῦτοις (les Pythagoriciens) ἐπιτηδεύσαντα Ἀπολλώνιον καὶ θεϊότερον ἢ ὁ Πυθαγόρας τῆι φιλοσοφίᾳ [Boter : σοφία Kayser] προσελθόντα τυραννίδων τε ὑπεράραντα καὶ γενόμενον κατὰ χρόνους οὐτ’ ἀρχαίους οὐτ’ αὖ νέους οὐπω οἱ ἄνθρωποι γινώσκουσιν ἀπὸ τῆς ἀληθινῆς σοφίας, ἦν φιλοσόφως τε καὶ ὑγιῶς ἐπήσκησεν, ἀλλ’ ὁ μὲν τό, ὁ δὲ τὸ ἐπαινεῖ τοῦ ἀνδρός, οἱ δὲ, ἐπειδὴ μάγοις Βαβυλωνίων καὶ Ἰνδῶν Βραχμᾶσι καὶ τοῖς ἐν Αἰγύπτῳ Γυμνοῖς συνεγένετο, μάγον ἡγοῦνται αὐτὸν καὶ διαβάλλουσιν ὡς βιαιῶς σοφόν, κακῶς γινώσκοντες· Ἐμπεδοκλῆς τε γὰρ καὶ Πυθαγόρας αὐτὸς καὶ Δημόκριτος ὁμιλήσαντες μάγοις καὶ πολλὰ δαιμόνια εἰπόντες οὐπω ὑπήχθησαν τῆς τέχνης [corr. Jackson, Boter : τῆι τέχνῃ mss., Kayser], Πλάτων τε βαδίσας ἐς Αἴγυπτον καὶ πολλὰ τῶν ἐκεῖ προφητῶν τε καὶ ἱερέων ἐγκαταμίξας τοῖς ἑαυτοῦ λόγοις καὶ καθάπερ ζωγράφος ἐσκιαγραφημένοις ἐπιβαλὼν χρώματα οὐπω μαγεύειν ἔδοξε καίτοι πλεῖστα ἀνθρώπων φθονηθεὶς ἐπὶ σοφίᾳ, avec A. Reimer, *Miracle and Magic. A Study in the Act of the Apostles and the Life of Apollonius of Tyana*, London-New York 2002, 18-19. Sur le fond, cf. E. Koskeniemi: “Apollonios of Tyana: A Typical θεῖος ἀνὴρ?”, *JBL* 117, 1998, 455-67 (position minimale chez G. Petzke, *Die Traditionen über Apollonius von Tyana und das Neue Testament*, Leiden 1970, 191-2) et “The Function of the Miracle Stories in Philostratus, *Vita Apollonii Tyanensis*”, dans M. Labahn, L.J. Lietaert Peerbolte, eds., *Wonders Never Cease. The Purpose of Narrating Miracle Stories in the New Testament and its Religious Environment*, London-New York 2006, 70-83.

³⁶ Contextualisation possible dans la lecture historico-politique d’O. Overwien, “Kampf um Gallien: Die Briefe des Sidonius Apollinaris zwischen Literatur und Politik”, *Hermes* 137, 2009, 99-100. *Contra*, cf. Gualandri, *Furtiva lectio*, 161 “concludiamo con un altro passo in cui *il grecismo è evidentemente inteso a contribuire alla creazione di un’atmosfera esotica*. Ricordando le peregrinazioni di Apollonio di Tiana nei paesi orientali, Sidonio ama descriverlo d’aspetto incolto e

la vie d'Apollonios dans un sens idéologique susceptible de plaire à son bienfaiteur, qui venait d'ailleurs de le faire sortir de prison³⁷.

Ce n'est pas parce qu'il s'agit d'un empilement tout pur de spéculations qu'elles sont *ipso facto* disqualifiées³⁸. Aucun de ceux qui ont étudié la réception tardoromaine de la *Vie d'Apollonios* n'a jamais offert, sinon une lecture globale de la lettre³⁹, tout au moins une explication du morceau-clé qui affronte aussi les indices combinés par Goulet. Ceci m'amène au troisième nœud exégétique du passage. Est-on certain de bien entendre l'évocation du fruit des peines de Sidoine? Il dit: "cependant que je me hâtais d'obéir, vite une / la [= celle de *Victorianus*? tout le processus scribal?] reproduction (*translatio*) désordonnée (*turbida*), abrupte (*praeceps*) et *opica* se déchargea† (*ieicit* ; *exiuit* Shanzer [*infra*, n. 62, 81], 79 n. 139) en un apographe (*exemplar*) improvisé (*tumultuarium*)". Cela fait beaucoup, même par *urbanitas*, que ce luxe de verbes de hâte et d'épithètes dépréciatives visant le livre produit par Sidoine à partir de son vénérable modèle⁴⁰; en particulier

trascurato di fronte etc" (je souligne).

³⁷ Goulet, "Léon de Narbonne", dans *Dictionnaire des philosophes antiques*, IV, 89, cf. 685-6; *silent* Cameron et Van Hoof & Van Nuffelen. Preuve est faite que pour la bibliographie antérieure aux *Last Pagans*, les deux Belges se reposent entièrement sur Cameron.

³⁸ S. Prince, *Antisthenes of Athens. Texts, Translations, and Commentary*, Ann Arbor 2015, 7-8: "there is a tendency in classical scholarship, as in other modes of thought and argument, to accept the most efficient possible explanation for a given phenomenon. One result in the history of interpreting Antisthenes is that he is written out of (almost) every story that can be told coherently without him. The lack of evidence for a given claim is regularly confused with the falsity of the claim itself. (...) The truth value of a historical hypothesis is not affected by the quantity of evidence now surviving in its favor (or opposed) or by the existence of a successful modern argument in its favor. (...) The loss of evidence or inadequacy of proof cannot change the events (...). Our accounts must be driven by the evidence, not every conjectural thesis is true, and we cannot assume we know something that is only plausible. But one reason to draw conclusions from obscure evidence, rather than trying to fit obscure evidence into the received story (or, all too often, ignoring such evidence), is that we might be able to enrich and improve the received story. The boundaries of this book do not allow for extensive inquiry into many such questions, but conjectural hypotheses must be entertained openly, not thrown out too fast, if we are going to make progress (...). Sometimes we will not have an answer, but a question can stay on the table".

³⁹ Les études ciblées (Prchlik, Van Hoof & Van Nuffelen) comme les enquêtes encyclopédiques (Pricoco, Pecere, Cameron) discutent les deux mêmes segments car Sidoine est prolixe sur tout sauf ce qu'on aimerait savoir – l'intérêt de Léon pour la *Vie* de Philostrate; la matérialité des quatre *Vitae* différentes dont il est question (l'original grec; le livre qu'en tira Nicomaque; le livre second de *Victorianus*; l'avatar envoyé par Sidoine à Léon); et la chaîne d'influences qui a conflué dans le travail sidonien. Sans entrer dans un détail excessif, sauf nécessité, ni poursuivre trop de chemins de traverse, je tente ici d'exploiter au maximum la lettre sans la traiter comme un simple lambeau de doxographie que l'on passerait à la moulinette philologique, en rattachant le fond et la forme à l'*usus scribendi* de Sidoine comme à son outillage mental.

⁴⁰ *Tumultuarium exemplar* calque-t-il le, ou fait-il écho au, mémorable *opus tumultuarium* de Jérôme préfaçant sa *Chronique* (*itaque mi Vincenti carissime et tu Galliene pars animae meae, obsecro, ut quidquid hoc tumultuarii operis est, amicorum, non iudicum animo relegatis, praesertim eum et notario, ut scitis, uelocissime dictauerim et difficultatem rei etiam diuinorum uoluminum instrumenta testentur* [prol., p. 2], avec Williams, *The Monk and the Book*, 203-9)? Outre que

vu la possible doublon expressif *turbidus* ~ *tumultuarius*, si ce dernier ne signifie pas ici ‘improvisé’ (ce serait alors deux quasi-synonymes). Cameron l’a perçu, qui glisse ici un sophisme: dans sa paraphrase explicative, l’objet des soins de Sidoine est laissé en latin (“his ‘wild, precipitate and crude *translatio* has hurriedly flung the *Life of Apollonius* into a rushed copy”, 549 haut). Par rapport à l’énumération ternaire des qualificatifs des *blanditia* / *blandimenta* en 7.4.2, les épithètes employées ici sont curieusement appariées: il existe aussi peu de différence sémantique entre *turbida* et *praeceps* (*infra*, n. 45) que l’écart entre ces deux qualificatifs et *opica* apparaît considérable; dans *melleas*, *sanctas* et *floridas*, au contraire, le premier terme exprime la nature de ces paroles de douceur, le second évoque la qualité du personnage qui les prononce (un évêque), et le troisième connote le style dans lequel elles ont été tournées; il y a *gradatio* dans les idées, et l’expression est vigoureuse et cohérente⁴¹. Il faut, par conséquent, trouver à *opica* une exégèse qui soit de nature à rehausser la triade d’adjectifs où il occupe la place finale.

Tout le monde s’est rallié à celle d’Anderson. Pourtant, malgré la glose de Cameron, citant Courtney, “*Opicus*, properly an ancient inhabitant of Italy, implies ‘barbarous, rustic, uncivilized... with particular reference to lack of knowledge of Greek’” (550), et la meilleure explication historique disponible, “*opicus* was originally an ethnic, an early form of *Oscus*, the Oscans, for reasons variously explained, being poorly esteemed. It was subsequently used by Greeks (and Romans) to disparage Romans who did not understand Greek; finally, since Greeks were viewed as the repositories of culture tout court, coming to mean ‘ignorant, philistine’, its sense here” (Watson et Watson, *Juvenal, Satire 6*, 222), il existe au vrai non pas une explication cohérente d’*Opica* (qu’on le capitalise [Loyen] ou non [Anderson]), mais deux, ou plutôt il y a deux homonymes⁴².

Jérôme pourrait n’avoir pas été tout à fait sincère ici (Ratti, *Antiquus error. Les ultimes feux de la résistance païenne*, Turnhout 2009, 99-100), la question est mal posée, car on lit ailleurs la formule: e.g. Ammien 25.6.4 *quod tumultuaria opera terrae mandatum est*, et J. den Boeft, J.W. Drijvers, D. den Hengst, H.C. Teitler, *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXV*, Leiden-Boston 2005, 204. Enfin, ni *Chron.* prol. ni la *Lettre* hiéronymienne 112.20 n’imposent tant soit peu, *pace* Loyen (“Études”, 86), l’idée que *tumultuarius* s’appliquerait mieux à la traduction vers le latin plutôt qu’à la copie d’œuvres grecques. *Silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen.

⁴¹ Analyse de J.A. van Waarden, *Writing to Survive. A Commentary on Sidonius Apollinaris, Letters, Book 7, I The Episcopal Letters 1-11*, Louvain 2010, 226; comparer Amherdt, *Sidoine Apollinaire*, 372.

⁴² L. et P. Watson, *Juvenal, Satire 6*, Cambridge 2014, ad 455-6; Cameron, *Last Pagans*, 550-1, cf. *infra*, nn. 55-6. Le scepticisme de Prchlik, “Sidonius or Flavianus”, 205, est (premier degré mais) fondé: “first Anderson’s claim that *opicus* means ‘barbarian’ as opposed to Greek. The *Oxford Latin Dictionary*, however, not only does not confirm this claim, but even the only other language that the entry mentions is Latin. Anderson, however, could be right, but by no means can we take this as a proof”. De plus, Sidoine pratique-t-il bien tous ces auteurs? S’il aime à mentionner Fronton (Amerdt, *Sidoine Apollinaire*, 25 et nn. 70-1) ou Aulu-Gelle (*ibid.*, 51, 57), Caton ne revient guère chez lui (147-8) et il semble qu’il ignore tout bonnement Scaurus. Je crois du reste que le noble Sidoine n’aurait jamais écrit *opicus* à propos de lui-même ou du produit de sa plume: *infra*, n. 53 deuxième

L'adjectif se défend alternativement soit comme accusation d'inaptitude au grec, ce qui en fait l'expression fort raffinée de la conscience qu'aurait eu Sidoine d'être un Barbare, ou un Béotien, qui s'essaie bien mal à cette langue, soit comme injure véhiculant les idées de 'grossièreté, sottise, rudesse, provincialisme' par rapport à la norme romaine⁴³, ce qui qualifie dans le meilleur des cas le livre de Sidoine de production arriérée, gauche ou patoisante⁴⁴. Disons-le, les citations et références collectées par Ernout, Courtney, Sider non moins que le medley de textes paraphrasés de Cameron, appliquent sans exception *opicus* à un être animé, personne ou créature vivante, et cela de façon immédiatement déductible dans le contexte local, qui prépare ou explicite cette épithète (témoin Juvénal [texte de Willis]: 3.206-7 *iamque uetus Graecos seruabat cista libello / diuina opici rodebant carmina mures* ~ 6.452-6 *odi / hanc ego quae repetit uoluitque Palaemonis artem / seruata semper lege et ratione loquendi / ignotosque mihi tenet antiquaria uersus / haec curanda uiris? opicae castiget amicae / uerba: soloecismum liceat fecisse marito*). C'est aussi le cas, dans une large mesure, pour son très proche parent *oscus* (Barbera & Russo, 96-7, cf. *Samnus*). Or il en

partie. Ce genre de vues distingue le connaisseur du lecteur occasionnel de Sidoine.

⁴³ Pline l'Ancien 19.14 (*Graeci*) *nos quoque dictitant barbaros et spurcius nos quam alios opicos* [-con mss., qui déforment tous fortement la graphie] *appellatione foedant* avec la note d'A. Ernout, *Histoire naturelle*, XIX, Paris 1962, 74 "Ὀπικοί, 'Opiques', autre forme du nom des Osques (cf. Festus 204, 28 L) employée par les Romains eux-mêmes au sens de 'grossier, ignorant', cf. Juvénal 3, 207: Gell. 13.9.4; v. Pline 18.247", et surtout E. Courtney, *A Commentary on the Satires of Juvenal*, London 1980, 182-3 (dont Cameron abrège la notice): "Ὀπικοί was an old name for the inhabitants of Southern Italy, in Italic *Opsci* or *Osci* (Festus 189, E. T. Salmon *Samnum* [1967] 28). Thence it can mean 'barbarous, rustic, uncivilised'; Cato ap. Pliny *NH* 29.14 (...) (so perhaps Philodemus *AP* 5.132.7 = Gow-Page *GP* 3234; but Gow and Page deny this sense); with particular reference to lack of knowledge of Greek, Tiro ap. Gell. 13.9.4 and then Gellius himself (11.16.7) and Fronto; cf. Otto <s.v.> *opicus*, with Nachträge 113. This is a humorous 'golden line' (on 4.28-31); the juxtaposition of *diuina opici* (cf. 7.28) is particularly pointed, as if the mice would have had more respect for the *diuina carmina* if they had known Greek". Cf. D. Sider, *The Epigrams of Philodemus. Introduction, Text, and Commentary*, New York-Oxford 1997, 108 s.v. Ὀπική, § 1.

⁴⁴ En partie d'après J. Mayor, *Thirteen Satires of Juvenal with a Commentary*, London 1872, 204, Sider, 108 § 2, réunit un dossier percutant sur le dédain des Grecs et des Romains envers le *latin* dialectal parlé en Campanie, cf. E. Dench, *From Barbarians to New Men. Greek, Roman, and Modern Perceptions of Peoples of the Central Apennines*, Oxford 1995, 77-8. Les raisons en semblent phonétiques (l'osque a plus de sibilantes que le grec et le latin [Sider, § 3] et il y a sa prononciation du *h*, dont les Romains formés à la grecque se passaient [T. Birt, *Der Hiatus bei Plautus und die lateinische Aspiration*, Marbourg 1901, 128-9]), mais l'application d'*opicus* tour à tour au latin patoisant et au piètre grec reste inexplicable même quand M. Dubuisson, "Les *Opici*: Osques, Occidentaux ou barbares?", *Latomus* 42, 1983, 540-3, identifie dans ce mot le propre nom des Osques. Autant y voir deux homonymes, l'un appellatif et ethnique, l'autre injurieux ('malpropre', 'rustre'; 'ignorant', 'arriéré'), avec P. Fabbri, "Perché Catone ritenesse ingiurioso l'appellativo di opici", *Bolletino di Filologia Classica* 30, 1924, 105-6, et L. Deroy, "Le problème d'ὄπι et d'ἐπί en grec ancien", *Živa Antika* 1976, 271-2, malgré Dubuisson, "Les *Opici*", 532 et 538-9, après Courtney et avant, e.g., Swain [n. 54], M. Barbera et F. Russo, "Da Ὀπικός a *Oscus*: osmosi semantica ed evoluzione lessicale", *SSL* 42, 2004, 100, Cameron, les Watson, ou N.M. Kay, *Ausonius Epigrams. Text with Introduction and Commentary*, London 2001, 243.

va tout autrement dans la personnification rhétorique de la *translatio* à laquelle se livre notre description de 8.3.1 *celeriter eiecit in tumultuarium exemplar turbida et praeceps et opica translatio*. L'adjectif *opicus* y apparaît comme une surprise totale et succède, sans apporter d'enrichissement sémantique ni marquer de gradation perceptible au sein de la triade, à deux autres épithètes psychologisantes dont le champ lexical cumulant l'abstrait et le concret se comprend tout de suite, lui, prédiqué d'un ouvrage personnifié⁴⁵. Or un livre peut très difficilement être ainsi déclaré, de but en blanc, 'ignare en fait de grec', 'philistin' ou 'arriéré', ni charrier les connotations sociolinguistiques dégradantes d'infériorité sociale ou ethnique que porte l'usage peut-être distinct d'*opicus* désignant des personnes ou des êtres vivants. Annotant la lettre de Fronton à Marc-Aurèle, p. 21. 12-15 Van den Hout⁴⁶ *epistulam matri tuae scripsi, quae mea inpudentia est, Graece, eamque epistulae ad te scriptae implicui. tu prior lege et, si quis inerit barbarismus, tu, qui a Graecis litteris recentior es, corrige atque ita matri redde. nolo enim me mater tua ut Opicum contemnat*, A. Richlin écrit en effet:

this word originally meant "Oscan"⁴⁷ and is a complicated ethnic slur. The Oscans spoke their own language and lived in southern

⁴⁵ *Turbidus*, fréquent avec verbe de mouvement (H. Pinkster, *Latin Syntax and Semantics*, London 1990, 155, cf. *turbidē*), s'applique aux éléments naturels comme à la chevelure ('agité', 'sauvage', 'tempêteux'), à des liquides, à la lumière ou à l'air ambiant ('obscur', 'trouble': L.M. Fratantuono, R.A. Smith, *Virgil, Aeneid 5*, Leiden-Boston 2015, 626), à la psyché humaine ('troublé', 'difficile', 'impatient', 'rebelle', 'déséquilibré': F.R.D. Goodyear, *The Annals of Tacitus. 1. 1-54*, Cambridge 1972, 271; R.G.M. Nisbet, M. Hubbard, *A Commentary on Horace. Odes Book II*, Oxford 1978, 319-20; J. Dingel, *Kommentar zum 9. Buch der Aeneis Vergils*, Heidelberg 1997, 59; H.J.W. Wisjman, *Valerius Flaccus, Argonautica, Book VI. A Commentary*, Leiden-Boston-Köln 2000, 125-6). *Praecepta* exprime (P. Murgatroyd, *Commentary on Book Four of Valerius Flaccus' Argonautica*, Leiden-Boston 2009, 148) le mouvement, avec souvent idées d'impétuosité ou de rage (R. Tarrant, *Virgil, Aeneid Book XII*, Cambridge 2012, 88 ad 10), pour l'onde ou les eaux courantes (TLL 10.417.6-28), les corps célestes ('coucher') ou le terrain comme pour des personnes ('abrupt', 'audacieux', 'impatient', e.g. Lucain de César, M. Matthews, *Caesar and the Storm. A Commentary on Lucan, De Bello Civili, Book 5, Lines 476-721*, Oxford 2008, 270 ad 694), cf. *praecepta ad* (penchant auto-destructeur: den Boeft, Drijvers, den Hengst et Teitler, *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXIX*, Leiden-Boston 2013, 75 haut) et *praecepta ruere* (TLL 10.413.34-414.61).

⁴⁶ Traduction commentée dans O. Elder, A. Mullen, *The Language of Roman Letters. Bilingual Epistolography from Cicero to Fronton*, Cambridge 2019, 213-15. Idem pour la 31.2-6 citée *infra*: E. Stärk, "Deliramenta Masuriana. Ein Brief Marc Aurels aus Neapel" [1991], dans ses *Kleine Schriften zur römischen Literatur*, Tübingen 2005, 231-2.

⁴⁷ Sur ce peuple, O. Skutsch, *The Annals of Q. Ennius. Edited with Introduction and Commentary*, Oxford 1985, 469-70; T.J. Cornell, *The Beginnings of Rome. Italy and Rome from the Bronze Age to the Punic Wars (c. 1000-264 B.C.)*, London 1995, 36-9; J. Clackson, 'Oscans in Sicily', dans O. Tribulato, ed., *Language and Linguistic Contact in Ancient Sicily*, Cambridge 2012, 132-6; S. Bourdin, *Les peuples de l'Italie préromaine. Identités, territoires et relations interethniques en Italie centrale et septentrionale (VIIIe-Ier s. av. J.-C.)*, Roma 2012, 73-4, 667-9; F. Russo, "The Oscans in Greek and Roman Tradition: Some Notes", *AHB* 27, 2013, 75-82; et F. Mermati, "The Campanians", dans G.D. Bradley, G. Farney, eds., *The Peoples of Ancient Italy*, Boston-Berlin 2018, 386-9.

Italy, where their Greek-speaking neighbors sneered at them for not being able to speak Greek; so Gk. *Opikos* = “barbarous” (...). The word then came to mean “ignorant of Latin,” i.e., “illiterate.” Its use here is, then, somewhat ironic (not that Fronto really means he is ignorant of Greek in any case) and is picked up by Marcus in letter 25. *Opicus* will later be used by Sidonius Apollinaris, in similarly ironic circumstances, to describe his own writing (...). *Opicus* always has class / ethnic overtones; in English, *boor*, *churl*, *slave*, and possibly *nitwit* have similar etymologies, although the class and ethnic atrocities from which they stem have been forgotten. Haines translates “goth”⁴⁸.

Même chez un styliste alambiqué et artificiel comme Sidoine, je ne vois pas comment sa *translatio* de la *Vita*, ni le substantif avec lequel elle fait peu ou prou doublon dans notre phrase de 8.3.1, *exemplar*⁴⁹ (car une valeur ‘conformation textuelle’ est sans exemple, cf. *TLL* 5.1320.36-1325.56), pourraient recevoir cette qualification. Par rapport aux épithètes qui précèdent *opica*, cela a de quoi susciter l’hypothèse de la présomption de faute: “il peut y avoir disparate dans le fond, quand l’auteur rapproche sans motif des éléments trop dissemblables”, dit Havet, *Manuel de critique verbale* [n. 70], 57 § 218. Il ne suffit pas d’invoquer, pour se garder contre cette hypothèse, une affirmation comme celle d’E. Wolff “Sidonius does not hesitate to blend the most disparate elements (such as poetic words and prose words) in the same passage, or from accumulating unusual words (such as Greek terms)” (*infra*, n. 92, en 415), car ce savant spécifie tout aussitôt que notre

⁴⁸ *Marcus Aurelius in Love. The Letters of Marcus and Fronto edited, translated, and with an Introduction and Commentary*, Chicago-London 2006, 89; pour le dossier textuel, cf. M. Feo, “Il nome di Opizzino”, dans F. Forner, C.M. Monti, P.G. Schmidt, eds., *Margarita amicorum. Studi di cultura europea per Agostino Sottili*, Milano 2005, 259-63.

⁴⁹ Le refus classique de répéter le ou les mêmes termes (*infra*, n. 96) a soutenu le penchant sidonien à la *copia uerborum*. Au demeurant, quand ils parlent de livres, les Anciens ne se gênent pas pour passer sans crier gare d’une désignation matérielle (l’ouvrage dans sa réalité concrète, celui que l’on a devant les yeux) au sens spirituel de l’œuvre littéraire elle-même. Ainsi Aréthas annonce à l’évêque Démétrios qu’il a fait transcrire les *Ad se ipsum* de Marc-Aurèle en les évoquant par deux épithètes: l’une, laudative, qui s’applique au texte littéraire (‘utilissime’) tandis que la seconde, descriptive, vaut tant pour l’œuvre que pour son support codicologique (‘ancien’) – Μάρκου τοῦ αὐτοκράτορος τὸ μεγαλοφελέστατον βιβλίον παλαιὸν μὲν καὶ πρὸ τοῦ ἔχων, οὐ μὴν ὅτι καὶ παντάσῃ διερρηκὸς καὶ τοῦ χρησίμου ἑαυτοῦ τοῖς βουλομένοις βασκίηναντος, ὁμως ἐπεὶ νῦν ἐξεγένετο μοι ἐκεῖθεν ἀντιγράψαι καὶ νεαρὸν αὐθις τοῖς μεθ’ ἡμᾶς παραπέμψαι (*Ep.* 44, inc.: L.G. Westerink, *Arethae archiepiscopi Caesariensis scripta minora*, Leipzig 1968, I, 305), ce dont P. Hadot, *Marc-Aurèle, Écrits pour lui-même, I Introduction générale – Livre I*, Paris 1998, XX, rend comme suit le début “je possède, et d’ailleurs depuis un certain temps, le livre entre tous utile de l’empereur Marc, exemplaire vraiment ancien”; voir F. Ronconi, *La traslitterazione dei testi greci. Una ricerca tra paleografia e filologia*, Spoleto 2003, 20-3, surtout 21. On soupçonnera Sidoine d’avoir songé tour à tour au processus de transformation scripturaire (*translatio*) que la *Vie d’Apollonios de Tyane*, quelle au juste qu’en ait été ici la langue, a connu entre ses mains, puis au produit fini que constitue le livre dans lequel il l’a finalement couchée (*exemplar*), sans vouloir établir de démarcation nette entre les deux mots, par coquetterie.

évêque ne tolère aucun gibberish produit par sa *collocatio uerborum* (“within the individual sentence, great attention is given to the organisation of words and the balance of word groups (cola). The sentence must be lucid, abundant (with numerous adjectives), harmonious, and ornate”); cf. Gualandri, *Furtiva lectio*, 80-81: ‘L’aspirazione di Sidonio ad una lexis ornata ed elaborata’, van Waarden, *Writing to Survive*, 55-59 *passim*). Plus précisément, grâce à l’adjonction de synonymes soigneusement sélectionnés, son style recherche volontiers les bicola ou, comme dans le cas présent, les tricola (Van Waarden, 58, 209-210, 257, 266, 451) ; cela ne se produit avec *opicus* prédié d’un livre signifiant ‘ignare en fait de grec’, ‘philistin’ ou ‘arriéré’, qu’au prix de détours conceptuels que j’hésite à mettre au compte de cet habile manieur de mots et d’idées. D’autre part, pour des Hellènes dès Thucydide, 6.2.4⁵⁰, mais surtout à partir du IV^e siècle (Dench, *From Barbarians to New Men*, 51-3), Ὀπικός désignait soit les/certains peuples de culture italique en général, soit des peuples de Campanie, dans leur foncière altérité indigène, généralement de manière fort peu flatteuse (témoin l’avertissement du pseudo-Platon de la *Lettre* 8.354 e, contre l’élimination de toute présence hellénique en Sicile au profit des *Opici* ou des Phéniciens⁵¹), mais pas toujours (Strabon 5, p. 242⁵²). En revanche, pour des Romains de la République ou de l’Empire, son calque sémantique latin visait (ce ou ces peuples dans) un rapport de bas aloi à la haute culture, le contexte de la phrase latine où se lit *opicus* fournissant toujours la clarification indispensable. Ainsi en va-t-il du passage déjà cité de Fronton ou encore de sa p. 31.5-7 *nam hunc audio apud Graecos disertissimum natum esse, igitur paene me Opicum animantem ad Graecam scripturam perpulerunt homines, ut Caecilius ait, incolumi scientia*. Il suit que Cameron n’a pas

⁵⁰ Σικελιοὶ δ’ ἐξ Ἰταλίας (ἐνταῦθα γὰρ ὄικουν) διέβησαν ἐς Σικελίαν, φεύγοντες Ὀπικούς, ὡς μὲν εἰκὸς καὶ λέγεται. S. Hornblower, *A Commentary on Thucydides*, III Books 5.25-8.109, Oxford 2008, 271, étant sans valeur, voir L. Pearson, *The Greek Historians of the West. Timaeus and his Predecessors*, Atlanta 1987, 14-15; Dubuisson, “Les *Opici*”, 532-3 et la n. 46 pour le flottement Ὀπικούς ~ Ὀπικας; T.J. Cornell, “Deconstructing the Samnite Wars: An Essay in Historiography”, dans H. Jones, ed., *Samnium. Settlement and Cultural Change*, Providence 2004, 129-30.

⁵¹ Ἡξεὶ δέ, ἄνπερ τῶν εἰκότων γίγνηται τι καὶ ἀπευκτῶν, σχεδὸν εἰς ἐρημίαν τῆς Ἑλληνικῆς φωνῆς Σικελία πᾶσα, Φοινικῶν ἢ Ὀπικῶν μεταβαλοῦσα εἰς τινα δυναστείαν καὶ κράτος. Ces propos alarmistes mériteraient la circonspection quand bien même la *Lettre* serait authentique, ce qu’elle n’est pas. Voir Dubuisson, “Les *Opici*”, 53; P. Pocetti, “Language Relations in Sicily: Evidence for the Speech of the Σικανοί, the Σικελιοί, and Others”, dans Tribulato, ed., *Language and Linguistic Contact*, 60; et Clackson, “Oscans in Sicily”, 134-7.

⁵² Ὑπὲρ δὲ τούτων τῶν ἡγόνων ἡ Καμπανία πᾶσα ἴδρυται, πεδίον εὐδαιμονέστατον τῶν ἀπάντων· περικεῖνται δ’ αὐτῶι γεωλοφία τε εὐκαρποὶ καὶ ὄρη τὰ τε τῶν Σαυιτιῶν καὶ τὰ τῶν Ὀσκῶν. Αντίοχος μὲν οὖν φησι τὴν χώραν ταύτην Ὀπικούς οικῆσαι, τούτους δὲ καὶ Αὔσονας καλεῖσθαι. Πολύβιος δ’ ἐμφαίνει δύο ἔθνη νομίζων ταῦτα· Ὀπικούς γάρ φησι καὶ Αὔσονας οικεῖν τὴν χώραν ταύτην περὶ τὸν κρατῆρα. ἄλλοι δὲ λέγουσιν οἰκούντων Ὀπικῶν πρότερον καὶ Αὔσωνων Σιδικίνους κατασχεῖν ὕστερον, Ὀσκῶν τὸ ἔθνος, τούτους δ’ ὑπὸ Κυμαίων, ἐκείνους δ’ ὑπὸ Τυρρηνῶν ἐκπεσεῖν (διὰ γὰρ τὴν ἀρετὴν περιμάχητον γενέσθαι τὸ πεδίον), dans le texte de S.L. Radt, *Strabons Geographika*, II *Buch V-VIII (Text und Übersetzung)*, Göttingen 2003, 96, 98. Voir sur le fond Dubuisson, “Les *Opici*”, 533, 542, et S.L. Radt, *Strabons Geographika*, VI *Buch V-VIII (Kommentar)*, Göttingen 2007, 106-7.

soupçonné le fait capital que la méconnaissance ou l'ignorance linguistique véhiculée par *opicus* pris en ses valeurs évoluées s'adresse a priori autant au latin lui-même⁵³ qu'au grec⁵⁴, voire davantage. Au total donc, pour que l'éruditissime compilateur⁵⁵ ait raison, après, e.g., Pricoco (“Studi”, 91, qui spéculé: “*Opicus*, più volte attestato di ‘rozzo, indotto’, è qui usato, probabilmente, per suggestione di un celebre passo giovenaliano, nel quale *Opica* è detta una donna dal parlare grossolano, non raffinato [= 6.455-6]”), il faut que l'adjectif convienne comme épithète stylistique ou codicologique; qu'il soit compatible avec la personnalité de Sidoine ; et qu'il charrie des résonances minimales d'inaptitude au grec ou

⁵³ “It is worth recalling that the adjective *Opicus* means not only ‘Oscan’, but also ‘Ignorant (esp. of Latin), uncultured, barbarian’ (*OLD*, s.u., 2). The two attitudes, of contempt for Oscan by Latin speakers, and admiration for Latin by Oscans, go hand-in-hand, for if Italian élites from Oscan areas were aware of Roman disparagement of their language that will have increased the pressure on them to switch to Latin. If the attempt to find decisive evidence for phonetic influence (particularly in the long term) of Oscan on Latin has been unsuccessful, this last example suggests that such interference must have occurred, but in the Latin of first-language speakers of Oscan rather than in that of monolingual Latin speakers” (J.N. Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge 2004, 122, cf. Barbera & Russo, “Da Ὀπικός a *Oscus*”, 89-96). Ici *opicus* = *rusticus* (E.S. Ramage, *Urbanitas. Ancient Sophistication and Refinement*, Norman 1973, 47-9, 172-3 nn. 32-6); cf. Titinius, 103 Daviault *qui Obsce et Volsce fabulantur, nam Latine nesciunt* et Ramage, 172-3 n. 34, G.A. Sheets, “The Dialect Gloss, Hellenistic Poetics and Livius Andronicus”, *AJPh* 102, 1981, 78. Face aux envahisseurs, le patricien cultivé Sidoine ressentait avec acuité le fossé culturel de la *rusticitas* (Kaufmann, *Studien zu Sidonius Apollinaris*, 254-9; Amherdt, *Sidoine Apollinaire* 214-18; *id.*, “*Rusticus politicus*: esprit de caste? L'agriculture et la politique chez Sidoine Apollinaire. Réalité et lieux communs”, *Hermes* 132, 2004, 376-8; S. Mratschek, “Sidonius' Social World”, dans G. Kelly, Van Waarden, eds., *Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020, 233); lui qui récuse l'inculture des Barbares (Condorelli, *Il poeta doctus nel V secolo d.C.*, 125 n. 167), qui participe de leur *feritas* (Y.A. Dauge, *Le barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Bruxelles 1986, 438-9, 459), et préfère l'action à la vie retirée aux champs (Kaufmann, 273), je l'imagine difficilement évoquer à Léon son livre en tant qu'*opicus* et se placer ainsi en flagrante infériorité par rapport à son ami et à la culture classique en tant que telle, même par humilité de mondain chrétien.

⁵⁴ Dubuisson, “Les *Opici*”, 526-9; S. Swain, “Bilingualism and Biculturalism in Antonine Rome. Apuleius, Fronto, and Gellius”, dans L. Holford-Strevens, A. Vardi, eds., *The Worlds of Aulus Gellius*, Oxford 2004, 38-9; J.E. Degn, “Africain Romanisé ou Romain Africanisé? L'identité culturelle de Marcus Cornelius Fronto”, *C&M* 61, 2010, 238-40. “Tout *uir doctus*, par définition bilingue, peut-être qualifié de *Graecus* par ceux qui ne possèdent pas cette culture, les *indocti, rustici, inculti, opici*” F. Biville, “Cicéron ‘Le Grec’. Onomastique polémique et ambiguïtés identitaires”, dans F. Poli, G. Vottéro, eds., *De Cyrène à Catherine, 3000 ans de Libyennes. Études grecques et latines offertes à Catherine Dobias-Lalou*, Nancy 2005, 258.

⁵⁵ Lui qui abrège la glose à *opicus* de Courtney et mentionne Sider semble en fait plutôt tenir ses matériaux de Dubuisson, “Les *Opici*”, 525-30, et surtout Swain (voir note suivante, début), à l'un ou l'autre desquels il doit être redevable de la mention de Scaurus, absente chez Courtney et dans toutes les autres autorités secondaires citées dans cette section (il ne mentionne pas le *TLL* à propos d'*opicus* où elle se lit). Il est incontestable que Cameron a vérifié certains textes fournis par ces sources, lui qui double les références à Fronto que lui offrait Swain dans la pagination de Van den Hout (Teubner) de leurs équivalents dans la Loeb de Haynes, beaucoup plus répandue et *user-friendly*, mais il n'a pas dû aller plus loin; en particulier ne s'est-il livré à aucune réflexion approfondie de nature lexicographique.

à la culture dans son contexte d'emploi. Or 8.3.1 n'est pas le moins du monde éclairant comme contexte, à la différence des deux extraits de Fronton⁵⁶ ou de la tirade de Juvénal; l'épithète rabaisserait Sidoine, en rompant ce que Grey appelle avec bonheur son 'apparatus of self-representation' en tant qu'aristocrate⁵⁷; et pour *opicus* prédié d'un livre, on ne dispose que d'Ausone: *Epistulae* 13.98-9, *nil quaero, nisi quod libris tenetur / et quod non opicae tegunt papyri*, et *Professores* 22.3-4 *exasas tineis Opicasque evoluere chartas / maior quam promptis cura tibi in studiis*. Le sémantisme n'y est pas garanti du tout; les cinq savants qui ont soupesé ces passages sous l'angle lexical (les commentaires anciens n'aident pas) dégagent des conclusions inconciliables⁵⁸ entre lesquelles on manque de critères

⁵⁶ Il existe un troisième emploi frontonien d'*opicus*, escamoté par Cameron parce que référencé comme de lecture très incertaine chez Swain, "Bilingualism", 38 n. 130: p. 39. 16-20 van den Hout *uerum et ipse suades inprimis fidei parendum: et si armis uel palaestra ludas, ne has quidem ludicras exercitationes sine contentione confici posse, fac arbitr<eris> et inedia disertis uel tui plus adeosupta. et ratis . . . s facundior lucta . . arna laudauit beatus Opicum tuum*. Quoique mutilé, le texte laisse entendre que l'adjectif signifie l'opposé d'"éloquent, disert", ce que Fronton paraît s'appliquer plaisamment à lui-même (M.P.J. van den Hout, *A Commentary on the Letters of M. Cornelius Fronto*, Leiden-Boston-Köln 1999, 107), recoupant l'emploi humoristique d'*opicus* chez Aulu-Gelle sur lequel insiste Swain, "Bilingualism", 39 ("this humour is not without significance. In the grammarian Scaurus there is contempt for someone who cannot follow his explanation of aspirated words in Greek. In Fronto there is tension, in Marcus self-irony. Gellius' attitude is relaxed towards his companions. But the ignorant man was plainly annoying: he is one of the 'profane crowd' to whom Gellius applies the words of Aristophanes at the end of his Preface. Not to understand Greek was not to belong"). On n'acceptera pas volontiers d'insérer cela dans l'incipit bio-bibliographique de 8. 3, car la tonalité et les thèmes de cette missive sont sérieux (Overwien, "Kampf um Gallien", 98-100); une notation pédantesque de type plaisant ou badin tel *opicus* entendu comme Swain constituerait une incongruité choquante.

⁵⁷ C. Grey, *Constructing Communities in the Late Roman Countryside*, Cambridge 2011, 9-10: "this preoccupation with personal status and issues of self-representation is evident elsewhere in the sources emanating from aristocratic authors. The letter collections of men such as Symmachus and Sidonius Apollinaris, for example, betray signs of a careful process of image construction, comparable to those identified in the collection of Pliny the Younger, which served as something of a model for later writers. These collections contain a small number of letters written for or at the request of tenants, rural laborers, and farm managers, and we may conclude, with caution, that such letters constitute a subtle shift in the nature of the apparatus of self-representation employed by these aristocratic writers. However, just as in the case of Libanius, the focus of these letters is not the bearers or petitioners themselves, but rather the performance by the author of the behavior befitting a patron, and the confirmation of his ongoing relationships of reciprocal exchange with the recipients of those letters. It is not surprising that these texts betray their authors' preoccupation with questions of power, status, and reputation, for such concerns were central to the world and world-view of the aristocracies of the late Roman world". Pour Sidoine, cf. 67-8, 132-3; Hanaghan, *Reading Sidonius' Epistles*, 52-7.

⁵⁸ Dubuisson, "Les *Opici*", 530 et n. 32 (textes): "dans deux passages d'Ausone, enfin, *opicus* revêt un sens quelque peu différent: les *opicae papyri* et les *opicae chartae* y sont des documents rares, difficiles à trouver, voire mystérieux. L'origine de cet emploi n'est pas claire"; R.P. Green, *The Works of Ausonius. Edited with Introduction and Commentary*, Oxford 1991, 412: "elsewhere in Ausonius the epithet describes texts (*Prof.* 22.3, *Ep.* 13.99) and means 'obscure' or 'obsolete'; in view of *Epigr.* 86.2 a meaning like 'bookish' would not be inappropriate here. But the meaning 'ignorant' (of more everyday matters) or 'boorish' should also be understood, and perhaps there is an

solides pour asseoir la moindre prise de décision, sauf pour exclure une option. En effet, la valeur très particularisée d'‘illisible’ reconstruite par Russo dépend, dans le cas de l'*Epistula*, du parallèle entre *opicae papyri* v. 99 et *libris tenetur* 98; or le *libris* des manuscrits est beaucoup moins attractif que la conjecture de Dezeimeris *labris*, brillante et paléographiquement aisée (même échange de mots qu'en *Griphe*, 77), retenue par Peiper, Green, Combeaud puisque “Ausonius wants news from the tip of Theon’s tongue and not the fruit of long research” (Green, *The Works of Ausonius*, 632)⁵⁹. Le seul témoignage ferme en faveur d'*opicus* = ‘illisible’ s’étant évanoui, le dossier de Russo se réduit au passage des *Professeurs*, lequel supporte non moins bien le rendu par ‘volumes difficiles / obscurs / abscons’, et une hypothèse des plus aventurée de ce savant à partir de la glose festienne d'*Opicus* (“The Oscans”, 79) – autant dire, pas grand-chose. Le fait qu’Ausone prédique *opicus* d’une personne, et cela dans le cadre d’un badinage pornographique sur l’imagerie scripturaire du corps (*Épigrammes*, 86.2-3 *opicus magister (sic eum docet Phyllis) / muliebre membrum quadriangulum cernit*)⁶⁰, complique encore plus la tâche de l’exégète. Il ne suffit pas en effet

allusion to the Osci (Fest 204.30-2 L.), who, with the Campanians, were branded as *obsceci* and *ore immundi* (Porph. on Horace S. 1.5.62; Adams <Lat. Sex. Voc.>, 100; cf. *Epigr.* 75.5 n.); La Penna, “Gli svaghi letterari”, 12 n. 12: “(...) l’agg. *Opicas* si riferisca, oltre che alla rozzezza e all’oscurità dello stile, anche a quella della scrittura”; Russo, “The Oscans”, 78-9: “in the following two cases, *opicae papyri* and *opicae chartae* are mentioned to indicate precisely documents which, for different reasons, are illegible: in the first case (*Ep.* 4 [sic] *nil quaero (...) tegunt papyri*), since *tego* means ‘to hide’, we can presume that the expression *opicae papyri* refers to something hidden, and hence illegible; in the second case (*Comm. Prof. Burdig.*, 23, v. 1-4 (suit la citation), once again the author refers to something illegible”. Pour le cinquième commentateur (Bajoni), voir *infra*, n. 60.

⁵⁹ La *lectio tradita* est défendue dans ces deux passages par L. Mondin, “In margine alla nuova edizione di Ausonio”, *Prometheus* 20, 1994, 164-5. De même Feo, “Il nome di Opizzino”, 260: “la grossolatina può essere anche materiale o riferita a cose materiali. Ancore Ausonio, *Comm. Burd.* 22.3 (p. 52 P.) *exasas tineus opicasque euoluere chartas* e *Epist.* 12.98-9 (p. 257 P.) (...): *opicae* sono *chartae* e *papyri* ‘di cattiva qualità’. Per Sidonio Apollinare (*Epist.*, 3.1 [sic]) è *opica* una tradizione *turbida et praeceps*”. Mais voir R.P.H. Green, “The Correspondence of Ausonius”, *AC* 49, 1980, 196: “the poem ends with a plea to Theon to write something, nothing *recherché*, just what is on the tip of his tongue; if he does so, he will have a holiday (another echo of Horace here, *Ep.* i. 10, 49) from writing and no more accusations of plagiarism, the reference here being presumably to gifts of writing sent to Ausonius which were rehashes of Ausonius’ own work, or written by another, such as Clementinus of line 10”.

⁶⁰ J.N. Adams, “An Epigram of Ausonius (87, p. 344 Peiper)”, *Latomus* 42, 1983, 101-9; G. Brulotte, *Cœuvres de chair. Figures du discours érotique*, Paris-Sainte Foy 1998, 216-17; Kay, *Ausonius Epigrams*, 244-5. M.G. Bajoni, *Les grammairiens lascifs. La grammaire à la fin de l’Empire romain*, Paris 2008, 87-92, souligne le caractère ethniquement péjoratif des objets et des individus auxquels Ausone applique *opicus* (“Eunus est un maître ‘osque’ à cause de son vice, tandis que les feuillets auxquels se consacre Victorious sont ‘osques’ parce qu’ils sont écrits dans un langage très ancien et pour cela incompréhensible. C’est un hasard qui peut bien amuser un philologue”, 92), mais simplifie en aplatissant par trop les détails, cf. sur l’ethnique *Syriscus* d’Eunus son ignorance d’Adams, “An Epigram”, 98-9, et de Dubuisson, “Les *Opici*” (528: “l’*opicus magister* d’Ausone est sans doute un vieillard lubrique et ignorant; il est surtout quelqu’un qu’on accuse de ne pas distinguer les lettres grecques les unes des autres etc”).

que le sens premier de l'épithète, 'osque', charrie occasionnellement des relents remontant haut d'inconduite sexuelle, par moquerie et sens de leur supériorité des Romains du Latium envers ce peuple italique⁶¹, pour établir un nexus satisfaisant entre ces emplois ausoniens. Contre les assertions vraiment optimistes de Bajoni, 87 "*opicus* (grossier, inculte), utilisé pour décrire les textes obscurs (*opicas chartas*) est assez rare et pour cela très intéressant. (...) On le retrouve avec ce sens chez Sidoine Apollinaire qui qualifie de *turbida et praeceps et opica* une traduction confuse, précipitée et grossière", il me semble, au total, qu'Ausone emploie par trop librement cette épithète, et cela dans des passages où les contours exacts de son sémantisme se laissent malaisément cerner (un éventail excessif de gloses est défendable sur chacun d'eux), pour qu'on appuie sur elle seule, avec un degré de confiance suffisant, l'application sidonienne d'*opicus* à sa copie *turbida et praeceps* de la *Vie d'Apollonios de Tyane*. Ce trop maigre et incertain dossier de parallèles me fait inférer que l'assertion brutale de Swain "the same usage occurs three centuries later in Sidonius Apollinaris, *Ep.* 8.3.1 (his 'barbarian transcription' of Philostratus' *Apollonius*)" ("Bilingualism and Biculturalism", 38 n. 130) ou la paraphrase explicative beaucoup plus détaillée de Pricoco "quando invece sia mancato questo lavoro di rifinizione, lo scritto è *opus impolitum, non expolitum, tumultuarium, imperfetto e rozzo, rusticanum*" ("Studi", 94), reposent en fait essentiellement sur des sables mouvants⁶². Ainsi s'envole la raison-massue de Cameron ratifiée naguère par Condorelli "an especially strong argument is the adjective *opica*, which should be understood as referring to errors in the Greek" (*Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, 606).

Puisque la traduction Anderson rationalisée par la glose de Courtney-Cameron "barbarous, rustic, uncivilized... with particular reference to lack of knowledge of

⁶¹ Adams, "An Epigram", 100 (pagination erronée chez Dubuisson, "Les *Opici*", 528 n. 22), cite Porphyryon à Horace, *Satires* 1.5.54, et Festus, p. 204. 31, pour le goût prétendu des Osques envers la sexualité orale supposé étymologiser *obscenus* (sur quoi P. Cordier, *Nudités romaines. Un problème d'histoire et d'anthropologie*, Paris 2005, 257-8). On ajoutera, d'après le très bon W. Krenkel, "Tonguing" [1981], dans *Naturalia non turpia. Sex and Gender in Ancient Greece and Rome. Schriften zur antiken Kultur- und Sexualwissenschaft*, Hildesheim 2006, 268, un second extrait de Festus ne citant pas nommément les Osques mais qui semble s'y rapporter clairement, au vu de la tournure *eius gentis consuetudine* (p. 218. 14 *adicit etiam quod supra inconcessae libidinis obscena dicantur, ab eius gentis consuetudine inducta*), et surtout le fragment 4 Morel Courtney de Bibaculus *Osce senex Catinaeque puer, Cumana meretrix*, cf. Krenkel "'an old man and the boy in Catina and the Cuman prostitute – they all do it Oscan style', i.e. they lick and suck" (*contra* E. Courtney, *The Fragmentary Latin Poets*, Oxford 1993, 194 "it remains wholly obscure in what context this motley group would have been addressed"; H.D. Jocelyn, *Hermathena* 159, 1995, 62 § 2, 71 bas, avait raison).

⁶² Cela d'autant plus qu'on peut postuler, avec D. Shanzer, que "*Opicus* (as regularly used in Latin of those who are ignorant of Greek) makes no sense unless Sidonius intends a barbarous translation. There would be no reason for someone like Sidonius, who clearly knew some Greek, merely to be transcribing Greek and (exaggeratedly) calling his efforts 'Oscan'" ("The *Cosmographia* Attributed to Aethicus Ister as *Philosophen-* or *Reiseroman*", dans G.R. Wieland, C. Ruff, R.G. Arthur, eds., *Signis Sophiae Arcator. Essays in Honour of Michael W. Herren on his 65th Birthday*, Turnhout 2006, 81; *silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen).

Greek” convient mal à *opica translatio* en un contexte à la fois peu approprié et non éclairant, on est invité à soupçonner ici une faute davantage qu’une allusion raffinée. Plusieurs manuscrits ont *opaca*, innovation superficielle et non véritable variante (Mohr, Anderson, Loyen la taisent donc; aucun terme aussi basique ne saurait avoir été modifié en quelque chose de recherché sans suggestion contextuelle de lettres ou de mot apte à tromper l’œil ou l’esprit des scribes), qui est condamnée par le sémantisme quand même l’épithète se lit, à propos de l’ours hirsute Arctos en même temps que de la constellation éponyme, chez un poète aussi soigneux qu’Horace (*Odes* 2.15.14-16 *nulla decempedis / metata priuatis opacam / porticus excipiebat Arcton*, expliqué par Nisbet-Hubbard *ad loc.*, 250). La *diuinatio* apparaît donc de mise. La conjecture paléographique ambitieuse *Aethiopica*, autorisée par *Lettres* 2.2.7 *per scopulos Aethiopicos*⁶³, reposerait sur un mécanisme de corruption relativement aisé (un coup d’œil à l’édition Lütjohann, 127, montre combien le *h* est instable dans nos manuscrits, avec les épels *pitagorici / phitagorici*, *nichomachus / nichomachus*, *pilostrati*; (*a*)*et-* aura ensuite été avalé derrière *et*, en raison de l’échange graphique perpétuel entre *ae* et *e*, puis le *i* résiduel, devenu incompréhensible, sera tombé), mais son sémantisme requiert qu’on le précise avec grand soin. ‘Nègre’ peut se dire ‘Éthiopien’, car ce peuple passe pour parangon de peau basanée aux yeux des Grecs et des Romains⁶⁴; les

⁶³ Sidoine affectionne *Aethiops* substantif et adjectif (P.G. Christiansen, J.E. Holland, *Concordantia in Sidonii Apollinaris carmina*, Hildesheim-Zürich-New York 1993, 5, avec J. André, “Nominatifs latins en *-us* formés sur un génitif grec en *-ος*”, *Bulletin de la Société de Linguistique* 52, 1956, 259), ce qui incite à accepter *Aethiops* au temps faible du premier pied de l’hexamètre en c. XI 18 plutôt que la conjecture *Aethiōpus* (un unique exemple de cet adjectif, chez Venance Fortunat, c. 5.2.9 *Mattheus Aethiopus*).

⁶⁴ E.M. Olechowska, *Claudii Claudiani De Bello Gildonico. Texte établi, traduit et commenté*, Leiden 1978, 165; N. Méthy, “Juvénal et l’Afrique”, *Revue des Études Anciennes* 95, 1993, 476 n. 21; L.A. Sussmann, *The Declamations of Calpurnius Flaccus. Text, Translation and Commentary*, Leiden-New York-Köln 1994, 96-7 (essentiel); P. Habermahl, *Petronius, Satyrice 79-141. Ein philologisch-literarischer Kommentar*, I *Sat. 79-110*, Berlin-New York 2006, 364-5; et G. Vannini, *Petronii Arbitri Satyricon 100-115. Edizione critica e commento*, Berlin-New York 2010, 139. Il arrive à *Aethiops* de servir d’insulte: R.G.M. Nisbet, N. Rudd, *A Commentary on Horace, Odes, Book Three*, Oxford 2004, 104-5 (= ‘Égyptien’, pour flétrir Cléopâtre). Chez les auteurs chrétiens, il est souvent péjoratif, noirceur et qualité de pécheur y confluent: Paulin de Nole, 28.249-50 (*draco*) *qui uorat Aethiopum populos non sole perustos, / sed utiis nigros et crimine nocticolores*; P. Lardet, *L’Apologie de Jérôme contre Rufin. Un commentaire*, Leiden-New York-Köln 1993, 319 ll. 7-28, dont voici le dossier consolidé: *ad extremum, quod ille Chusi amicus Daud filius Arachi scriptus est, hic uero filius Iemeni. Sciendum itaque Chusi interpretari Aethiopem, et totum psalmum contra Saul esse conscriptum: Qui persequebatur eum, et in foueam quam foderat, ipse incidit. Quem Aethiopem uocat propter sanguinarios et tetros et crudeles mores (In Psalmos 7.1) ~ Chale lingua hebraea interpretatur Aethiops, hoc est niger et tenebrosus qui talem habet animam quale et corpus, de quo dicit Hieremias: ‘Si mutabit Aethiops pellem suam, et pardus uarietatem suam’. Ergo hic Chusi nigrum et aethiopem inimicum suum Saulem significant. Et dicit hoc: Quomodo Aethiops pellem mutare non potest, ita et iste mores suos mutare non potest. Bis uenit in manus meas, potui eum occidere. Cuius potui sanguinem fundere, uolui eum superare beneficio; sed malitia eius uinci non potest (Tract. in Psalmos 7.1) ~ tetri et amantes tenebras, et ab omni luce alieni, qui draconis carne uescuntur, de quo scriptum est: ‘Dedisti eum escam populis Aethiopum’ (In Habacuc 2.3.7). Ces*

préjugés ethnologiques de Sidoine⁶⁵ lui font même écrire *misit et hoc munus tepidas qui nudus Erythras, / concolor Aethiopi uel crinem pinguis amomo, / fluxus odoratis uexat uenatibus Indus* (c. 11.105-7)⁶⁶. C'est insuffisant pour exciper sans excessif effort d'imagination des connotations qui rendraient l'adjectif tiré de cet ethnonyme applicable à *translatio* qua un objet ou un processus scripturaire. Les textes de Jérôme défendent un sens 'sauvage, primitif' qui semble compléter l'étonnant Ausone, *Technopaegnion*, 7.10-12 *longa dies operosa uiro, sed temperies / qua caret Aethiopum plaga, peruigil, irrequies / semper ubi aeterna uertigine clara manet lux*, dont l'explication exacte se refuse aux exégètes⁶⁷, mais qui pose une valence 'éthiopien = jamais en repos, tourmenté'. *Aethiopicus* ainsi entendu recevrait une certaine mesure de soutien de la paire d'épithètes *turbida* et *praeceps* prises dans leurs valeurs psychologiques, car celles-ci valent *peruigil, irrequies*, 'au bout de la nuit et incessant', d'Ausone, pour désigner une chose ou une activité dont la poursuite coûta à son auteur, lui valut tourments sans trêve. Unifiant le sémantisme, je gloserais *turbida et praeceps et Aethiopica translatio* par 'livre obscur et impatient et <sauvage et tourmenté comme> Éthiopien', dans l'idée que (opinion reçue) l'entreprise de transcription grecque ou (thèse de Mommsen) que la version latine copiée par Sidoine était 'éthiopienne' pour l'âpreté insatisfaite et exotiquement non classique du produit fini. Cela n'est pas plus abscons ni contourné que de dire *opica la translatio* en question; au contraire, cette épithète ethnographique sonore et parlante ferait un bon climax pour la triade de qualificatifs. Cependant peut-être vaut-il mieux une émendation moins inféodée au *ductus litterarum*. *Operosa*, 'obtenue par acharnement' > 'laborieuse', qualifierait bien un livre produit dans la douleur, surtout si on lui confère ici la nuance 'exigeante', 'difficile' (*TLL* 9.698.78-80), mais achoppe sur le caractère inexplicable, donc out arbitraire, de la faute qu'il suppose; il n'a aucune plausibilité optique ni cause mentale. Une piste a priori intéressante sur les deux versants du sémantisme et de la connotation péjorative

passages, cités très au long pour des fins de clarté, nous serviront tantôt.

⁶⁵ Sur la délicate question des perceptions romaines de la pigmentation de la peau, on partira de A. Richlin, *Arguments with Silence. Writing the History of Roman Women*, Ann Arbor 2014, 339 n. 25; puis voir P. Schneider, *L'Éthiopie et l'Inde. Interférences et confusions aux extrémités du monde antique (VIIIe siècle avant J.-C.-VIe siècle après J.-C.)*, Roma 2004, 93-5, qu'elle ne connaît pas. Politiquement incorrect, Schneider y remarque sans ambages, 90, que "les Modernes ignorent si, à l'origine, le terme Éthiopien désignait déjà l'homme noir. (...) Les Anciens manifestent en ce domaine une certaine souplesse" tout en spécifiant un peu plus loin qu' "il n'y a pas lieu de discuter ici l'équivalence Αἰθιοῦν-Νῆγρε/Noir".

⁶⁶ L'indiscrimination générale des textes gréco-romains entre Inde/Indiens et Éthiopie/Éthiopiens est mise hors de doute par Schneider, *L'Éthiopie et l'Inde*, 221-361. L'exhaustivité de son catalogue est trompeuse: d'Ausone, qu'il cite à propos du phénix (193, 194) ou mentionne en passant (256, 399, 420), il reproduit bien le morceau des *Technopaegnion* dont je vais parler, mais enterré dans une note de la p. 461 et sans le moindre élément d'appréciation.

⁶⁷ Green, *The Works of Ausonius*, 587-8; C. Di Giovine, *Decimus Magnus Ausonius Technopaegnion. Introduzione, testo critico e commento*, Bologna 1996, 132-3.

qu'il doit détenir dans la phrase de Sidoine serait le rare *torpida*⁶⁸, dont la glose 'engourdie, alanguie, prise de paralysie, impuissante' balise les significations, ainsi Ausone qui l'applique au poisson sorti du fleuve par de petits pêcheurs et que guette l'asphyxie, *torpida supremos patitur iam cauda tremores* (*Moselle*, 264). *Torpida* ferait cliquetis verbal et allitération avec *turbida*, cf. c. 16.10 *tuum clamaret turba triumphum* ~ Martial 6.48.1 *quod tam grande sophos clamat tibi turba togata*; et Sidoine a la passion des refrains verbaux, e.g., *Lettres* 4.20.4 *nam cum spectarem quae tibi pulchra sunt non te uidere, ipsam eo tempore desiderii tui impatientiam desiderauit*. Un *torpida* en *Lettres* 8.3.1 rectifierait *turbida* = 'troublée', 'difficile' en lui ajoutant l'idée de lenteur dont on a une expression frappante chez son parent Avit de Vienne, *Poèmes*, 6.286-7, *aut quid dona iuuant hominem, si mente soluta / torpida conlatum disperdant otia munus?*, avec une triade d'épithètes comme notre passage sidonien. Le *praeceps* de la *Lettre* 8.3.1, en ce qu'il peut connoter le mouvement ou l'avancée, serait précisé et limité par *torpida*; on obtiendrait l'une de ces tournures paradoxales affectionnées par notre évêque, cf. Avit, *Histoire spirituelle*, 5.480-1, *torpidus exactor siluit nulloque tumultu / feruida consuetos repetunt suspendia census* (non sans l'édition *Sources chrétiennes* de N. Hecquet-Noti, Paris 2005, 202-3 n. 3), et qui serait ici bienvenue car Sidoine s'excuse peu après d'avoir été moins prompt à honorer la commande de Léon qu'il n'aurait aimé (8.3.1 fin: *non ualebat curis animus aeger saltim saltuatim tradenda percurrere*). Mais le transfert de signification reste vraiment trop violent et le processus de corruption se justifie mal, même une fois *torpida* réduit à *orpida* devant *et*. Par chance, une autre épithète est à disposition: *opinabilis*, qui, écrit en cursive des V^e-VI^e siècles où certains tracés de *b* et *c* se ressemblent fort⁶⁹ et moyennant les abréviations en vigueur⁷⁰, se prêtait à n'être pas reconnu; une fois gâté, le plus proche mot latin fut rétabli⁷¹. Le sens basique

⁶⁸ Relevé exhaustif de ses emplois: S. Oakley, *A Commentary on Livy Books VI-X, II Books VII and VIII*, Oxford 1998, 346-7. Sur le verbe *torpere*: D.M. Paschall, "The Vocabulary of Mental Aberration in Roman Comedy and Petronius", *Language* 15, 1939, 47 et nn. 62-3, et C. Wick, *M. Annaeus Lucanus Bellum civile. Liber IX, Kommentar*, München 2004, 128 § 347; sur *torpere* appliqué à la nature et au climat, M. Seewald, *Studien zum 9. Buch von Lucans Bellum Civile, mit einem Kommentar zu den Versen 1-733*, Berlin-New York 2008, 250-1.

⁶⁹ Plusieurs manuscrits et papyrus documentaires relevant de la cursive latine en son état final présentent des tracés très grêles et courbes de *b* et *c* entre lesquels il y a possibilité d'hésitation: E. Maunde Thomson, *An Introduction to Greek and Latin Palaeography*, Oxford 1912, 327-31 et les planches 111-13, en particulier 113 (Ravenne, 572 AD).

⁷⁰ En l'occurrence, avec la seconde des hastes de *bl* sans *i* intermédiaire barrée d'un trait oblique (Maunde Thomson, *An Introduction*, 88 § 4, énumère *apli* = *apostoli*, *mlto* = *multo*, *libe* = *libere*, *proct* = *procul*; comparer L. Havet, *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins*, Paris 1911, 182 § 772 et 380 § 1518) et la finale suspendue *per compendium* au moyen d'une longue oblique descendante accolée à la dernière des lettres inscrites (Maunde Thomson, *An Introduction*, 89 § 1), charge étant alors laissée au lecteur de rétablir mentalement la terminaison manquante. Avec un *b* ressemblant beaucoup à un *c*, cette restauration de la finale n'allait plus du tout de soi.

⁷¹ Partant d'un *opinab* ressemblant fort à l'inintelligible *opinacl*, l'arrangement de ce dernier en *opica* suppose un anagrammatisme *-nac* > *-can* avec chute des inanes *n* et *l*. Ce processus

en est ‘de l’ordre de l’opinion’⁷² ou ‘de la perception sensorielle’⁷³, cf., au plus proche de Sidoine, Cassiodore, *Institutiones* 2.2.17⁷⁴: *nunc ad logicam, quae et dialectica dicitur, sequenti ordine ueniamus. quam quidam disciplinam quidam artem appellare maluerunt, dicentes, quando apodicticis, id est ueris disputationibus aliquid disserit, disciplina debeat nuncupari; quando autem quid uerisimile atque opinabile tractat, nomen artis accipiat*. Qu’on l’entende en 8.3.1 en tant que ‘idiosyncrasique, tout plein de personnalité’, anglais ‘opinionated’⁷⁵, ou, en noir, comme ‘conjectural’, ‘chimérique, imaginaire, fantaisiste’ (Forcellini),

paléographique est économique dans le cas d’un mot aussi bref et n’a contre lui que l’introduction d’un lexème rare, dès lors a priori insolite comme produit d’une réfaction scribale, mais non impossible, témoin (*olea*) *Termutia* déformant *termitea* en *Saturnales* 3.20.6, d’après R.A. Kaster, *Studies on the Text of Macrobius’ Saturnalia*, Oxford 2010, 48-9, quoique la *παράδοσις* ne soit pas aussi indéfendable qu’il le dit (André, *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris 1956, 226); du reste, l’autre réfaction optique évidente d’*opinact*l, **topica* par persévérance du et qui précède, est exclue car l’adjectif n’existe pas avant le néo-latin humanistique. Sur *opinabilis*, cf. *TLL* 9.711.74-712.52; le mot a quelque chose d’un piège à copistes dans la tradition textuelle d’au moins une œuvre latine majeure si l’on en croit son plus récent éditeur ainsi qu’un sien recenseur (M. Jacobsson, *Aurelius Augustinus, De musica liber VI. A Critical Edition with a Translation and an Introduction*, Stockholm 2002, LXXVIII-LXXX, avec ce qu’en dit R. Holte, *Latomus* 66, 2007, 195), mais voir *infra*, n. 99.

⁷² Cicéron y recourt, dans une périphrase, pour traduire le τὸ δοξαστὸν d’Aristote (A. Traglia, “Note su Cicerone traduttore di Platone e di Epicuro”, dans *Studi filologici e storici in onore di Vittorio De Falco*, Napoli 1971, 325-6), Apulée préférant employer le sénéquien *cogitabilis* (*De Platone*, § 200; J. Beaujeu, *Apulée. Opuscules philosophiques (...) et fragments*, Paris 1973, 266, C. Moreschini, *Apuleio e il platonismo*, Firenze 1978, 206); Aulu-Gelle, quant à lui, forge *inopinabilis* pour ἄδοξος (Holford-Strevens, *Aulus Gellius. An Antonine Scholar and his Achievement*, Oxford 2003², 54 n. 48). Dans sa version des *Topiques* aristotéliennes, Boèce se sert parfois d’*opinabilis* (il lui préfère *probabilis*) quand il s’agit de rendre τὸ ἔνδοξον, et la traduction latine anonyme de la *Rhétorique* fait de même (*probabilis*, Guillaume de Moerbeke). Sur la catégorie du plausible chez Boèce, N.J. Green-Pedersen, *The Tradition of the Topics in the Middle Ages. The Commentaries on Aristotle’s and Boethius’ Topics*, München 1984, 43-4; sur les adjectifs en *-bilis*, K. Fisher, “Ameisenkapriolen. Zu den griechischen Pulsbezeichnungen bei Isid. *orig.* 11,1,120”, *RhM* 158, 2015, 50-2, surtout 51 n. 20.

⁷³ Calcidius, *In Timaeum*, 347: *est idea quidem intellegibilis species, utpote quae puro intellectu comprehendatur; species uero natia opinione percipibilis proptereaque opinabilis, silua porro neque intellegibile quid neque opinabile, quia neque intellectu neque sensu comprehendatur; uerum est suspicabilis, suspicio autem spuria quaedam ratio est atque adulterina*, avec J.C.M. van Winden, *Calcidius on Matter. His Doctrine and Sources. A Chapter in the History of Platonism*, Leiden 1965, 225-7 (227 pour *opinabilis*).

⁷⁴ Pour une analyse des modes tardo-antiques de la démonstration, ou modes apodictiques, cf. B. Ferré, *Martianus Capella. Les Noces de Philologie et de Mercure*, VI Livre VI La géométrie, Paris 2007, 161-3 n. 422.

⁷⁵ ‘Based on opinion (rather than knowledge)’ (*OLD*, s.v.). Voir Aulu-Gelle 12.1.23 *quicquid ita educati liberi amare patrem atque matrem uidentur; magnam fere partem non naturalis ille amor est sed ciuilis et opinabilis*, que je traduirais “tout ce que des enfants ainsi élevés semblent éprouver d’amour envers leurs père et mère, est chose qui pour la plus grande part ne procède pas de l’état naturel (*naturalis*) mais de la vie en société (*ciuilis*) et de l’être individuel (*opinabilis*)”. ‘Ce qui relève de l’opinion, qui est idiosyncrasique’ (Lewis & Short, Gaffiot) n’incarne en effet pas un parallèle valable de ‘ce qui relève de l’ordre civique’ dans le cadre d’une antithèse à l’état de nature.

l'épithète cumule les avantages de l'explicabilité, de la richesse sémantique (ostensiblement négatif en ce qu'il véhicule avec force vigueur le registre de l'excès d'individualité du livre sidonien, mais susceptible d'être compris de façon beaucoup plus favorable par Léon, qui savait ce qu'il avait demandé à Sidoine), et d'une *gradatio* terminologique suffisante avec *turbidus* et *praeceps*: 'exemplaire échevelé et impétueux et plein d'imagination' s'applique avec justesse aussi bien à la retraduction christianisée de la *Vie d'Apollonios de Tyane* que postule Goulet qu'à la transcription grecque d'Anderson / Cameron ('plein de fantaisie', par opposition à 'plein de science du grec'), sans qu'il soit indispensable de s'inféoder à l'une ou l'autre de ces deux nuances. Ma conjecture, par-delà Victorianus, peut viser Nicomaque en personne, vu l'exemple de Prétextat, dont l'éloge funèbre vante le labeur philologique sur les lettres gréco-latines (*CIL* VI 1779 = *ILS* 1259, v. 8-12⁷⁶ *tu namque quidquid lingua utraq(ue) est proditum / cura sofortum, porta quis caeli patet, / uel quae periti condidere carmina, / uel quae solutis uocibus sunt edita, / meliora reddis quam legendo sumpseras*): une sienne version de la *Vita* a quelque chance d'avoir participé de son antichristianisme, à l'instar des deux passages de l'*Histoire Auguste* où s'affirme, intertextualité patristique à l'appui, la divinité d'Apollonios avec auto-insertion de cet Anonyme au lieu de sa dissimulation usuelle sous des masques⁷⁷. *Opinabilis* se comprend aussi bien dans l'hypothèse de Goulet: Sidoine aurait entendu par là attirer l'attention de Léon sur le caractère particulièrement individuel de son travail sur la *Vita*. Net est aussi le progrès que constituent à la fois *opinabilis* et *Aethiopica* sur *opica* pour désigner l'*indoles* d'un codex, quelle que soit sa langue. Cameron ne veut pas qu'*opica* soit pris littéralement car 'Osque' pointe dans la direction d'un livre latin; or les appréciations stylistiques non descriptives et prédiquées d'êtres vivants 'ennemie / ignorante du grec ou du latin' ou 'arriérée' > 'mal dégrossie, rustre, sentant sa campagne' sont par trop détournées, rendant artificielle au possible la prosopopée

⁷⁶ M. Kahlos, *Vettius Agorius Praetextatus. A Senatorial Life in Between*, Roma 2002, 141-3.

⁷⁷ *Vie d'Aurélien*, 24.3 *uerum Apollonium Tyanaeum, celeberrimae famae auctoritatisque sapientem, ueterem philosophum, amicum uere deorum, ipsum etiam pro numine frequentandum* ~ 24.8 *quid enim uiro illo sanctius, uenerabilius, antiquius diuiniusque inter homines fuit? ille mortuis reddidit uitam, ille multa homines et fecit et dixit*, élargi par Ratti, "Réponses de l'*Histoire Auguste* aux apologistes Tertullien et Lactance", *MH* 59, 2002, 236-7, cf. D. Rohrbacher, *The Play of Allusion in the Historia Augusta*, Madison 2016, 98 (pour Nicomaque et la *Vita*, spéculations de J. Wytzes, *Der Letzte Kampf des Heidentums in Rom*, Leiden 1977, 150-4; pour la trajectoire de Nicomaque, cf. J. Flamant, *Macrobe et le néo-platonisme latin à la fin du IV^e siècle*, Leiden 1977, 48-55, et Hedrick, *History and Silence*, 13-25). La paternité flavianienne sur l'*HA* a induit un nihilisme sur toute la *Quellenforschung* centrée autour du sénateur chez Cameron, R.W. Burgess (qui maintient la thèse traditionnelle voyant en la *Kaisergeschichte* d'Enmann la source commune à la *Chronique* de Jérôme, à Aurélius Victor, Ammien, Festus, Eutrope et l'*HA*: "Jerome and the Kaisergeschichte", *Historia* 44, 1995, 349-69, en particulier 356 sqq.), et l'incendiaire M. Kulikowski, "The *Historia Augusta*: Minimalism and the Adequacy of Evidence", dans W.V. Harris, A.H. Chen, eds., *Late-Antique Studies in Memory of Alan Cameron*, Leiden-Boston 2021, 23-4 ('*Flavianforschung* is a miasmatic swamp' [23 note 5]; 'magical reasoning as a form of *Quellenforschung*' [24 note 8 milieu]; 'démonstration Rattifiée' [24 note 8 fin]...). On reviendra plus bas sur l'*HA* (n. 94).

de Sidoine⁷⁸. Celle-ci cesserait de l'être si *opicus* recouvrait une œuvre latine, 'Osque', mais on se heurte alors aux obstacles qui réduisent à néant la crédibilité de l'interprétation de Pricoco-Loyen⁷⁹. En revanche, *Aethopica*, qui fleure bon l'exotisme non gréco-romain en sus de son sens ausonien, et *opinabilis* comme manifestation matérielle de l'esprit, se prédisent sans difficulté ni forçage aussi bien d'une *translatio* produit de l'acte de *transfere* que d'une traduction – un manuscrit, une version peuvent être très 'personnels' en bonne comme en mauvaise part, et se ressentir fortement de l'individualité de leur copiste ou de leur auteur, non moins qu'ils peuvent manifester un air tourmenté peu usuel par rapport aux habitudes de la culture tardo-antique, 'éthiopien'. D'un côté, ces conjectures apportent une plus-value sémantique au titre de culmination des deux autres épithètes de nature psychologique *turbida* et *praeceps*; de l'autre côté, *opica* des manuscrits défendu par une docte allusion au médiocre bilinguisme de Sidoine recèle une kyrielle de problèmes, sans compter son défaut de convenance à la psychologie de classe de notre évêque, homme très conscient d'appartenir à la caste sociale de l'élite soutenant son rang et maintenant mordicus les traditions chrétiennes de romanité contre l'obscurantisme wisigoth. La seule *Wortphilologie* n'autorise pas à trancher la question de la textualité de la *translatio* qualifiée d'*opica* par la majorité de nos manuscrits autrement que de manière péremptoire et via un jugement de valeur; or chez Cameron et les Belges, ce jugement est indéniablement déterminé, ou plutôt conditionné, par des idées préconçues sur la typologie littéraire de l'ouvrage que Sidoine a adressé à Léon, ainsi, et surtout, que par une hypothèse a priori sur la langue dans laquelle ce livre doit être couché. *Non tali auxilio nec defensoribus istis*.

⁷⁸ *Qua* image de l'ignorance ou de l'inculture, *opicus* est beaucoup plus chantourné que la métaphore capillaire *intonsus* au sens d'*incultus* (D. Knecht, *Ciris. Authenticité, histoire du texte, édition et commentaire critiques*, Bruges 1970, 150 n. 259; R.O.A.M. Lyne, *Ciris, a Poem attributed to Virgil. Edited with an Introduction and Commentary*, Cambridge 1978, 220) si on la rétablissait en 8.3.1: un livre 'ébouffé, échevelé' (= *hirsutus*, comme les Romains archaïques et les Gaulois: F. Bömer, *P. Ovidius Naso. Die Fasten*, Heidelberg 1958, II, 82 ad 30) s'entend spontanément avec la nuance de 'rude, grossier'.

⁷⁹ On s'approche de cette nuance tant dans l'intelligente version non littérale d'O.M. Dalton "I was so eager to fulfil your wish, that the result is a makeshift of a copy, obscure and over-hurried, and rough as any version could be" (*The Letters of Sidonius Translated, with Introduction and Notes*, Oxford 1915, II, 140) que dans le nouvel Apollonios de la Loeb "I was in such a hurry to finish up that it is a crude, rushed, and uncouth translation, hastily copied out" (Jones, *Philostratus, Apollonius of Tyiana, III Letters of Apollonius – Ancient Testimonia – Eusebius' Reply to Hierocles*, Cambridge, Mass.-London 2006, 141). Précisons que d'après Pricoco révisé par Loyen, "Sidoine savait donc assez de grec pour oser entreprendre la traduction d'une œuvre importante. Ce jugement lui est beaucoup plus favorable que celui que j'avais cru pouvoir porter sur sa culture, il y a trente ans. Il ne faudrait cependant pas tomber dans l'excès inverse. Sidoine ne lit pas couramment le grec. Il avoue que sa traduction est 'barbare'. Les circonstances, certes, l'ont desservi: il est alors en exil, prisonnier à Livia, et ne trouve pas dans sa chambre inconfortable le calme et les moyens nécessaires à un travail sérieux. Mais on peut penser aussi que sa connaissance de la langue était, malgré tout, assez limitée. Pour reprendre l'expression de Pierre Courcelle, 'Sidoine savait du grec', mais il ne le parle pas (...)" (Loyen, "Études", 86).

Le choix passe donc entre le maintien du *textus receptus* – mal défendu même aux yeux de Cameron, qui ajoute du *special pleading* de son cru⁸⁰, car le sens primitif, ‘Osque’, ébranle sa thèse de la copie d’un exemplaire du texte grec de Philostrate d’après celui corrigé par Victorianus à partir d’une copie nicomachienne –, avec cette valeur-là, en s’exposant à l’objection sociologique de l’inconvenance d’*opicus* prédiqué, chez le noble Sidoine, d’une production de sa main offerte à un homme d’aussi haute culture que Léon de Narbonne, et le renversement de la perspective critique. Par cela, entendons le fait soit d’accepter de remplacer *opica* par l’une ou l’autre de mes émendations, à savoir *opinabilis* (= *translatio* particulièrement idiosyncrasique de la part de Sidoine, peut-être parce qu’il s’agissait d’une version latine seconde par rapport à celle de Nicomaque où notre évêque a fait œuvre de *rewriting* christianisant) ou *Aethiopica* (= *translatio* à l’air étranger et tourmenté comme les Éthiopiens qui ne trouvent jamais le repos

⁸⁰ “If Sidonius had translated Philostratus, somewhere among these interminable apologies there should have been some reference to the one central requirement of any translation, fidelity to the original. Did Sidonius translate ad verbum or ad sensum? What about the specific problems presented by Philostratus’s often extravagant style? Why was he so desperately apologetic about stylistic short-comings but apparently oblivious to the possibility of misunderstanding or mistranslation? No fewer than six of the words in Sidonius’s litany of apologies imply speed or haste (*festino, celeriter, tumultuarium, turbida, praeceps, eiecit*) and those that do not (*Opica, impolitum, semicrudum, musteum*) are all metaphors of style. While it is true that Sidonius was first and foremost a stylist, his judgment of Rufinus’s translations from Origen reveals him well aware of the importance of accuracy and fidelity. It would surely be very odd for even Sidonius to have characterized a translation of his own in exclusively stylistic terms” (*Last Pagans*, 549). Une puissante objection vient à l’esprit: un évêque qui attache un primat tout particulier à la fidélité et à l’exactitude de textes bibliques ou patristiques majeurs en traduction ne peut-il être justifié à ses propres yeux de n’attacher guère d’importance à ces mêmes critères lorsqu’il s’agit cette fois d’œuvres profanes, quelque amour ou intérêt qu’il leur porte? De plus, et surtout, l’hypothèse de Goulet règle élégamment cette prétendue difficulté: à supposer que Sidoine ait christianisé la *Vita*, telle que l’avai(en)t latinisée Nicomaque et Victorianus, afin de tirer le plus possible le Christ païen Apollonios de Tyane du côté de la vraie foi, il était avantageux, pour notre évêque faisant à Léo la réclame de son travail dans son épître d’accompagnement, de se borner à exprimer la nature de ses opérations scripturaires en termes exclusivement littéraires sans jamais entrer en matière technique comme il le fait, en *Lettres* 9.9.5, à propos des versions d’Origène par Rufin, dans un but non pas philologique mais *stylistique* (point capital: R. Fletcher, “Platonizing Latin: Apuleius’ *Phaedo*”, dans G.D. Williams, K. Volk, eds., *Roman Reflections. Studies in Latin Philosophy*, Oxford 2016, 245-6). Enfin, la pratique cameronienne du comput de mots incarne un point faible de sa panoplie. Pour le *Carmen contra paganos*, il dénombre les et copule (*Last Pagans*, 314-16), constate leur évitement (mais cf. Ratti, “Pourquoi Damase n’est pas l’auteur du *Carmen contra paganos*”, *GIF* 67, 2015, 247-8), rappelle que ce phénomène ne vaut pour l’œuvre d’aucun autre poète latin connu hormis le pape Damase en ses épigrammes (trouvaille de M. Ihm, “Die Epigramme des Damasus”, *RhM* 59, 1895, 195-6, qui en excipait un critérium d’authenticité: “so lange nicht neue Funde die Hinfalligkeit dieser Beobachtung erweisen, Gedichte, die von De Rossi und anderen aus diesem oder jenem Grunde als damasianisch betrachtet werden, wenn sie dieser sprachlichen Erscheinung nicht entsprechen, von vornheren verdächtig”, 196) et en déduit la paternité damasienne (‘discovery’, 316), à l’appui de l’identification par L. Cracco Ruggini de la cible du *Carmen* à Prétextat (*sed contra* Ratti, *Polémiques*, 121, “Pourquoi Damase”, 240-3; Cracco Ruggini était mieux inspirée sur Nicomaque en *Il paganesimo romano tra religione e politica, 384-394 d.C. Per una reinterpretazione del Carmen contra paganos*, Roma 1979, 39-43).

dans leur pays, façon emphatique de dire qu'elle a coûté à Sidoine un maximum de peine pour un résultat rude), soit d'ajouter la *crux desperationis* devant le mot transmis⁸¹, dès lors exclu de considération alors qu'il incarne la pièce maîtresse dans l'arsenal de ceux qui postulent un Sidoine copiste grec zélé de Philostrate recopié ou remanié par Tascius Victorianus. Les conséquences historiographiques sont aussi claires que possibles. Considérant les faiblesses inhérentes à la défense d'*opica* soit par l'exégèse d'Anderson-Cameron soit par le sémantisme original médiocrement appuyé sur la valeur d'*opicus* = 'grossier' au propre ou au figuré chez Ausone selon Bajoni, l'apographe de la *Vita* grecque (Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen) ne se maintient plus. Par profit de défaut, c'est le modèle de Mommsen qui s'impose⁸². Après P. de Labriolle:

vers la fin du IV^e siècle, un des représentants les plus qualifiés du parti païen, Virius Nicomachus Flavianus, transposa en latin la *Vie d'Apollonius*, de Philostrate. Sa version fut revue par le grammairien Tascius Victorinus; et il faut croire qu'elle éveilla de l'intérêt même parmi les chrétiens cultivés, car Sidoine Apollinaire, qui par-

⁸¹ Ce n'est pas la seule. La construction d'*ieicere* dans *celeriter ieicit in tumultuarium exemplar* contraste avec la correction parfaite des autres exemples du verbe dans la prose sidonienne: *Ep.* 2.9.7 *si Prusiani (sic fundus alter nuncupabatur), Tonantium cum fratribus, lectissimos aequaeorum nobilium principes, stratis suis ieiebamus, quia nec facile crebro cubilium nostrorum instrumenta circumferebantur* ~ 7.14.3 *quippe cum praebeat tamquam ab aduerso boui pilus, apro saeta, uolucris pluma uestitum (quibus insuper, ut uim uel inferant uel repellant, cornu dens unguis arma genuina sunt), membra uero nostra in hunc mundum sola censeas ieiecta, non edita* (P.G. Christiansen, J.E. Holland, W.J. Dominik, *Concordantia in Sidonii Apollinaris epistulas*, Hildesheim-Zürich-New York 1997, 186); comparer *De beneficiis* 7.1.7 *si deorum hominumque formidinem ieiecit et scit non multum esse ab homine timendum, a deo nihil* ou *Ad Lucilium* 74.3, *huc et illuc circumspiciendum est et ad omnem strepitum circumagenda ceruix; nisi hic timor e pectore ieiectus est, palpitantibus praecordiis uiuitur*. C'est intolérable car "à bien des égards, la langue de Sidoine est très proche de la langue classique; elle est d'une grande correction dans les déclinaisons, la conjugaison et la syntaxe" (Amerdt, *Sidoine Apollinaire*, 47), et pour un auteur contemporain des grandes invasions, pas plus qu'Ennode il ne présente les vulgarismes et les tournures de bas aloi qui émaillent la latinité chrétienne tardive (pour prendre un unique exemple, Ambrosiaster, contemporain de Damase [†384], se permet *corpus* et *uulgas* masculins, *ales* pluriel, *exta* singulier, écrit sans sourcilier *magis certissimum* et multiplie les *per id quod*; au pire la tradition sidonienne lit-elle *Amerini* au lieu d'*Amerinae* en *Ep.* 2.2.2 *concaua municipis A. sede compressus*). Shanzer conjecture *exiuit*: 'as I hastened to obey, my obscure, helter-skelter and Oscan (i.e. illiterate) translation resulted in an haphazard, messy exemplar' (80). Le maintien d'*ieicit* faute de variante (*silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen) réfute l'affirmation de F. Dolveck "there will doubtless be less to emend and less to explain if the text is established on truly scientific foundations" (*Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, 507).

⁸² Adopté par Courcelle, *Lettres grecques*, 6, Bardy, *La question des langues dans l'Église ancienne*, Paris 1948, 244-5, et presque tous les historiens de cet âge: A. Demandt, *Die Spätantike. Römische Geschichte von Diocletian bis Justinian, 284-565 n. Chr.*, München 1989, 505; H. Inglebert, *Les Romains chrétiens face à l'histoire de Rome*, Paris 1996, 675; J. Szidat, *Historischer Kommentar zu Ammianus Marcellinus Buch XX-XXI*, III *Die Konfrontation*, Stuttgart 1996, 178; J. Fündling, *Kommentar zur Vita Hadriani der Historia Augusta*, Bonn 2006, 29 etc. Parmi les philologues, on mentionnera G. Garbugino, *Enigmi della Historia Apollonii regis Tyri*, Bologna 2004, 87-8.

le d'Apollonius avec une extrême déférence, la révisa lui-même à son tour⁸³,

le Cameron des débuts, celui qui n'aimait pas encore jouer à l'éléphant dans un magasin de porcelaine, écrivait:

a few words now about translations from Greek – in themselves, of course, strong and suggestive evidence of cultural decline. In the second and third centuries educated men could be expected as a matter of course to read Greek books in the original. The most favourable and most quoted example for the traditional interpretation is Nicomachus Flavianus' version of Philostratus' *Life of Apollonius of Tyana*. Apollonius had been a miracle worker, held up in some quarters as a pagan counterpart to Christ. But even here it is difficult to be sure. The *Life of Apollonius* had always been a popular book, and it was read, quite possibly in Flavian's translation, by both Jerome and Augustine, neither of whom seems to have interpreted it as an anti-Christian book (je rectifie la coquille 'help up')⁸⁴.

Plus récemment, selon Shanzer

while we cannot know for sure, it seems highly probable that, between the efforts of Nicomachus, Victorinus, and Sidonius, at least one Latin translation of Philostratus survived in Francia into the early Middle Ages to be read by the Cosmographer and perhaps to have inspired his itinerant sage⁸⁵ (81),

⁸³ *La réaction païenne. Étude sur la polémique antichrétienne du Ier au IVe siècle*, Paris 1934, 457, cf. 352 "(...) Nicomachus Flavianus donna une traduction latine de la *Vie d'Apollonius*, par Philostrate, afin de répandre plus largement cette œuvre qui, au cours des temps, était devenue une machine de guerre contre le christianisme". Cet ouvrage toujours impressionnant a été sujet à une véritable *damnatio memoriae* chez Cameron et les Belges.

⁸⁴ "Paganism and Literature in Late Fourth Century Rome", dans *Christianisme et formes littéraires de l'antiquité tardive en Occident*, Vandroeuves-Genève 1977, 13.

⁸⁵ "The *Cosmographia*", 65-81, s'efforce en effet de démontrer que la *Cosmographia* d'Aethicus Ister (la mystérieuse composition irlandaise d'un auteur qui "has proved singularly resistant to scholarly ministrations", 58, et semblerait avoir écrit entre ca. 630 et 658, 59-60) exploite la *Vie d'Apollonius de Tyane* par le truchement d'une version latine, qui par la force des choses et la documentation étant ce qu'elle est, constitue nécessairement une production prémédiévale et s'identifierait avec la traduction discutée par Sidoine dans sa lettre 8.3 (de laquelle Shanzer reproduit en bilingue, 79-81, de plus larges extraits que n'importe qui d'autre). Si elle a raison, nous détiendrions enfin un reflet textuel, bien évidemment tout sauf littéral, de la *Vita Apollonii Tyanaei* latine (ou de l'une des *Vitae*, si celle de Nicomaque Flavien fut bien refondue dans un sens pro-chrétien par Sidoine); ce serait d'autant plus notable que les quelques emprunts à un Philostrate latin dépiستés par Courcelle chez l'ignare et sans aucun doute non-helléniste Grégoire de Tours n'ont convaincu personne, car forcés et de trop peu de cas: rencontres fortuites, banalités, simples concordances de *Motive* ou de *Themen* découlant de ressemblances structurelles ("Philostrate et Grégoire de Tours", dans *Mélanges Joseph de Ghellinck*, Gembloux, Duculot, 1951, I, 311-319 *versus* P. Antin, "Notes sur le style de saint Grégoire de Tours et ses emprunts (?) à Philostrate", *Latomus* 22, 1963, 282-4).

et N. Adkin, réagissant à Pricoco et Loyen, dit “Nicomachus would seem however to have produced an actual translation”⁸⁶. Aucun de ces experts en latinité tardive n’a justifié son adhésion au modèle de Mommsen en dehors d’une conviction personnelle forgée sur le passage de Sidoine. La motivation la plus naturelle pour son attitude me semble que cette réticence exprimée par l’évêque à évoquer en clair la nature de son travail sur Philostrate s’inscrit dans le contexte de la longue tradition romaine d’embarras devant les entreprises translinguistiques⁸⁷, en plus des

⁸⁶ “Apollonius of Tyana in Jerome”, *SEJG* 39, 2000, 77 n. 45. Cameron, dont l’ouvrage exploite cette étude et qui remercie Adkin en fin de préface (VIII), se garde de citer son opinion discordante sur la *Vie d’Apollonios*; il fait de même e.g. pour Dubuisson.

⁸⁷ Les Romains restent attachés au sentiment d’infériorité de leur langue par rapport au grec quand il s’agissait d’exprimer des concepts techniques et d’illustrer la haute culture (Gamberale, *La traduzione in Gellio*, 118); ainsi Quintillien, après Cicéron, veut-il remédier à la pauvreté lexicale de la langue nationale comparée au grec pour l’expression philosophique et rhétorique (T. Fögen, “La formation des mots et l’enrichissement de la langue vus par quelques auteurs latins”, dans B. Kaltz [ed.], *Regards croisés sur les mots non simples*, Lyon 2008, 70-2, 74-8; J.G.F. Powell, “Cicero’s Translations from the Greek”, dans *id.* [ed.], *Cicero the Philosopher. Twelve Papers*, Oxford 1995, 283-8, 288-97). Si *Ep.* 8.3.1-2 évoque bien une version littéraire, l’embarras de Sidoine est ultra-classique, compte tenu des perceptions romaines sur le défaut de souplesse du latin vis-à-vis du grec et du défi que constitue la latinisation des beautés littéraires helléniques avec un degré tolérable de fidélité (Holford-Strevens, *Aulus Gellius*, 198-205). McElduff, *Roman Theories of Translation*, 187, soutient le contraire moins par des arguments tirés d’une considération serrée des textes (souvent outrageusement sollicités par elle: prétendre que, “in the end, Gellius claims that Caecilius failed because he chose to imitate too grand a model; he only followed and did not overtake. In other words, Caecilius has committed the cardinal sin of Roman translation: he has not surpassed his source” [182] tient de la rêverie éveillée autour de *Nuits Attiques* 2.23, cf. Holford-Strevens, *Aulus Gellius*, 200 “he approaches Caecilius’ dramaturgy as nothing but an exercise in translation, complaining that he has not even tried to render what is best in Menander (§12) and concluding that he ought not to have attempted the piece (§22). Whenever Gellius discusses a Roman imitation, it is always in this same schoolmasterly spirit”) que par un désintérêt envers les questions de philologie croisé avec une vision partielle, très partielle (*quid* de l’*egestas*?) et bien trop cicéronianisante (McElduff ne conduit pas l’étude plus loin qu’Aulu-Gelle) des originaux helléniques comme des ‘Source Texts’ à revendiquer en latin pour la grandeur de Rome: “translation strategies and theory in Rome were born out of the complications of translating literature from a culture it increasingly dominated, Greece. They were also born out of the increasing importance of knowledge of (Attic) Greek among the Roman elite. (...) Roman concerns centered on a desire to be seen to control the ST, not to be controlled by it; the more translation became an important facet of elite literary production, the more critical it was that authors imposed their identity upon its products. Because translation worked as a form of self-presentation, it mattered and was of critical importance; how to translate was not just a matter of linguistics but of social and cultural pressures”. Cf. E. Barbiero, *CW* 107, 2014, 563 (très critique). On dira sagement, avec Fögen, “insgesamt ist es erstaunlich, daß auch spätantike Autoren keinerlei Versuche unternahmen, die These Ciceros von der Überlegenheit der lateinischen Sprache gegenüber dem Griechischen aufzugreifen. Dies wird kaum daran liegen, daß ihnen die Argumente aus Ciceros Schriften nicht bekannt waren; nur wenige Klassiker wurden in der Spätantike so intensiv rezipiert wie Cicero, auch wenn insbesondere die Kirchenväter ihre Vertrautheit mit heidnischen Texten immer wieder herunterspielen. Man muß also davon ausgehen, daß Ciceros Position nicht geteilt wurde – entweder aus echter Überzeugung oder aber aus der Haltung des bescheidenen Übersetzers, der das *egestas*-Stereotyp heranzieht, um dem Leser seine Schwierigkeiten vor Augen zu führen und um dessen Nachsicht zu bitten” (*Patrii sermonis egestas. Einstellungen lateinischer Autoren zu ihrer*

spécificités laissées dans le vague de l'emboîtement de ses sources, des conditions matérielles plus que délicates ayant présidé à l'accomplissement de sa tâche, de la modestie de mise entre gens d'Église cultivés. Que le labeur de translation du grec vers le latin et inversement faisait difficulté vers la fin de l'Antiquité, même dans le cas d'une simple rétroversion utilitaire, sans prétentions littéraires, est placé hors de toute contestation par un passage de la correspondance libanienne qui insiste sur les peines qu'a coûté le décodage d'une épistole latine reçue par le sophiste d'Antioche; le mélange qui s'y lit d'imprécision technique (πόνος, πρᾶγμα, φωνή dans le sens de 'langue', 'langage'⁸⁸) et d'amphigouri lexical (l'entreprise y est donnée, de manière peut-être purement plaisante, comme une compétition à l'issue de laquelle il y a une couronne à remporter) évoque, toutes proportions gardées, la lettre et l'esprit des déclarations de Sidoine sur la *Vie d'Apollonios*⁸⁹.

Muttersprache, München-Leipzig 2000, 227). *Silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen.

⁸⁸ Pour évoquer la langue grecque, il dit Ἑλλάς φωνή ou γλωττα Ἑλλάς (B. Schouler, "Hellénisme et humanisme chez Libanios", dans S. Saïd, ed., *ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΣ. Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, Leiden 1991, 272), cf. *Discours* 2 (ca. 381), 44 ἀλλ' οἱ μὲν εἰκέναι (i.e. l'éloquence, τὰ περὶ τοὺς λόγους 43) δοκοῦσι πέτρας, εἰς ἃς ὁ σπειρώων μαινεται προσπολλὺς τὴν σποράν. καρποὶ δ' ἐτέρωθεν ἀπὸ τῆς Ἰταλῶν φωνῆς, ὡ δέσποινα Ἀθηναῖα, καὶ τῶν νόμων, qui confirme les vues de Schouler contre le scepticisme mal informé de R. Criboire ("Higher Education in Early Byzantine Egypt", dans R.S. Bagnall, ed., *Egypt in the Byzantine World, 300-700*, Cambridge 2007, 62 n. 99). Origène par exemple (D.G. Robertson, "Origen on Inner and Outer Logos", *Studia Patristica* 46, 2010, 202-4) met un point d'honneur à distinguer φωνή, classiquement 'voix' (Nardelli, "L'Orient dans le Cycle", dans G. Scafogliolo, ed., *Studies on the Greek Epic Cycle*, Pisa-Roma 2015, II, 76-7), et λόγος, 'langue'.

⁸⁹ *Lettres*, 1036 Förster (*Libanii Opera*, XI, Leipzig 1923, 160) = 181 Norman, § 2 ἦς ἦν μὲν τι κέρδος καὶ προτεινομένης ἔτι Ἰλαρίου τοῦ καλοῦ τοῦτο ποιοῦντος, πλέον δ' ἔρμηνευομένης, πόνος δὲ ἄρα τὸ πρᾶγμα γεγενῆται τοῖς ἀγούσιν εἰς τὴν ἡμετέραν φωνὴν τὴν ὑμετέραν, καὶ ὁ νικησας <τῶν> τὸ προσιὼν ἐλεῖν ἐστεφανοῦτο (AD 392, à Postumianus). Le détail qu'il nous intéresserait par-dessus tout de connaître est malheureusement condamné à demeurer obscur, en raison du style compressé et du sémantisme trop peu normé de τὸ προσιὼν, 'ce qui est joint', 'ce(lui) qui vient après', 'ce(lui) qui se présente / approche': "und so haben wir den, der jeweils die folgenden Worte am raschesten erfasst hatte, als Sieger bekränzt" (G. Fatouros, T. Krischer, *Libanios Briefe, Griechisch-Deutsch. In Auswahl herausgegeben, übersetzt und erläutert*, München 1980, 171); "et celui qui l'avait emporté pour avoir saisi la suite recevait la couronne" (Bruggisser, "Libanios", 22 n. 27); "and the best (of the translators) at comprehending each succeeding passage was crowned as victor" (A.F. Norman, *Libanios. Autobiography and Selected Letters*, II *Letters 51-193*, Cambridge, Mass., 1992, 401). Les traducteurs allemands prennent un risque excessif en présupposant τῶν τὸ προσιὼν ἐλεῖν flanqué d'un adverbe; la version française, elle, est tautologique, voire absurde (un traducteur parmi ceux sollicités par Libanios dans l'ἀγὼν qu'il met en scène ne saurait l'emporter sur ses collègues du simple fait qu'il aurait, lui, compris 'ce qui suit'! on attend au minimum quelque chose comme 'le mieux compris'); le seul rendu défendable au strict point de vue de la logique appartient à Norman, traducteur pourtant rien moins que littéral (il rend de façon très lâche πόνος... ὑμετέραν) mais c'est hélas déjà beaucoup solliciter ce grec allusif et fleuri. Je suis tenté de restituer τὸ προσιὼν <ὄλον> ἐλεῖν, 'avoir entendu le texte entier', en supposant une seconde haplographie à très bref intervalle. Citant πλέον etc A. Pellizzari paraphrase sous la forme "quest'ultima era stata oggetto del lavoro interpretativo di un team di traduttori, impegnati non solo a volgerne il testo dal latino al greco, ma anche a renderne al meglio la gravidanza di alcuni passaggi" ("Tra Antiochia e Roma: il network comune di Libanio e Simmaco", *Historika* 3, 2013, 107; mon insistance), ce qui est aussi bancal que la version de Bruggisser et encore plus arbitraire (qu'est-ce que le fait de 'tirer le meilleur parti de

Hypothèse pour hypothèse, ne vaut-il pas mieux préférer, pour interpréter ces propos, celle qui peut arguer de sa meilleure intelligence d'un détail crucial du texte primaire lorsque plusieurs de ces derniers semblent par ailleurs avoir été démontrés sinon comme défavorables aux vues du *mainstream* des historiens du moins comme insuffisants à les maintenir? Considérant l'influence des *Last Pagans of Rome* et la réception flatteuse de la collection de Van Hoof et Van Nuffelen, y compris quand elle fait montre d'un regrettable dogmatisme comme sur Sidoine 8.3.1, le plus urgent tient dans l'interprétation de ce texte sur la base de la philologie la plus saine, laquelle ne saurait se confondre, *pace* Cameron, avec l'exploitation *stans pede in uno* des outils lexicographiques sans longue digestion personnelle des matériaux, et la moins influencée possible par les biais du raisonnement. N'en déplaise au savant américain, le positivisme, le minimalisme, la prédétermination de l'option à retenir in fine constituent des péchés non moins mortels que le penchant à des interprétations qui tentent de balancer l'esprit de géométrie (la science 'dure' des langues) et l'esprit de finesse (la judiciaire, le *Gefühl* des hypothèses, des abductions ou des paris documentaires). Quoi qu'ils en aient, Cameron et Van Hoof & Van Nuffelen ne sont pas, en effet, autre chose que de fieffés maximalistes comparés à Momigliano lorsqu'il rendait compte de notre texte primaire sans y rien extrapoler qui ne soit d'une évidence absolument incontestable:

il passo di Sidonio (...) è tutt'altro che chiaro (...). Il passo preso in se stesso sembra significare semplicemente che Sidonio mandò al suo corrispondente Leone il testo di Filostrato non secondo la copia fattane direttamente da Nicomaco, ma secondo la copia che Tascio Vittoriano derivò dal manoscritto di Nicomaco. A rigore, rimane incerto se si tratta del testo greco o latino: Sidonio, dopo tutto, sapeva il greco. Ad ogni modo non si dice che Nicomaco fu il traduttore. Inoltre rimane incerta la differenza tra la edizione di Nicomaco e quella di Tascio Vittoriano⁹⁰.

Pour dépasser Momigliano, il convenait d'avancer un argumentaire alternatif de Cameron et ses épigones qui attachât le même primat qu'eux à la lecture philologique du latin de Sidoine tout en remplaçant systématiquement le lexique et la rhétorique de notre évêque dans le cadre de son idiolecte. Or, non contents

l'importance / de la signification / du poids' propre à 'certains passages', hormis pour un historien moderne se payer de mots sur un texte ancien délicat?); avec perspicacité, Fatouros et Krischer, *Libanios Briefe*, 447 n. 6, songent à un cumul entre la difficulté technique du rendu en grec d'un original latin sans nul doute élaboré et les embûches propres à la paléographie romaine pour des Hellènes. Sur la place du latin dans la correspondance libanienne, cf. F. Millar, "Libanius and the Near East", *SCI* 27, 2007, 163-5.

⁹⁰ A. Momigliano, "L'età del trapasso fra storiografia antica e storiografia medievale (320-550 d.C.)" [1970], dans *Quinto contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico I*, Roma 1975, 70. *Silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen.

de ne le faire jamais, ces trois savants agissent comme s'ils traitaient d'un simple fragment de doxographie ou d'une banale citation grammaticale, c'est-à-dire l'un de ces textes dont l'*usus scribendi* soit basique soit impersonnel ne conditionne que marginalement l'exégèse, et non point d'un morceau de l'un des écrivains romains les plus idiosyncrasiques qui soient, dont on commence seulement depuis trente ans à cartographier les profondeurs et dont le style fort peu commun demande de quiconque le veut interpréter une initiation préalable.

Voici venu le moment de conclure. Le texte latin tel que je l'éditerais et finalement le traduirais est le suivant:

Apollonii Pythagorici uitam, non ut Nicomachus senior e Philostrato, sed ut Tascius Victorianus e Nicomachi schedio exscripsit, quia iusseras, misi; quam, dum parere festino, celeriter exiuit in tumultuarium exemplar turbida et praeceps et Aethiopica (*siue* opinabilis) translatio,

la Vie d'Apollonios le Pythagoricien, non point de la façon de Nicomaque aîné sur Philostrate, mais selon que Tascius Victorianus tailla à sa mesure l'écrit de Nicomaque, j'ai fait partir à votre demande. Comme je forçais l'allure pour vous obéir, la reproduction désordonnée et abrupte et abyssinienne (*ou bien*: pleine d'idiosyncrasie) produisit promptement un apographe improvisé⁹¹.

Mêlant la lucidité et une part sans doute excessive de pessimisme, Goulet débutait son petit essai sur le travail scripturaire de l'évêque en observant que "les termes employés par Sidoine (*exscribere, schedium, exemplar, translatio*) ne fournissent pas d'indication précise et ils sont généralement tirés du côté de

⁹¹ Par rapport à la traduction provisoire de la première phrase proposée plus haut, cette version définitive réduit le moyen français au strict minimum et surtout s'efforce de rendre l'ambiguïté de la disposition de *non ut... exscripsit*, dont on ne saurait dire si les précisions encloses répondent à des ordres de marche communiqués par Léon ou, au contraire, incombent à Sidoine lui-même. Rendant la seconde phrase, je cherche dans la paréchèse en *p* des cinq derniers mots un équivalent concret du style travaillé et fort peu naturel de *celeriter... translatio*, nos prosateurs modernes évitant l'allitération prolongée; le recherché 'abyssinien' pour *Aethiopicus* cumule les avantages d'être une trouvaille verbale et de suggérer à des francophones une aura de rudesse sauvage et tourmentée par le truchement des bribes de souvenirs scolaires que l'on garde de l'existence que mena Rimbaud petit trafiquant à Aden, Harar et dans les hauts-plateaux éthiopiens (A. Borer, *Rimbaud en Abyssinie*, Paris 1984, 41-93, 331-48 *passim*; surtout J.-J. Lefrère, *Arthur Rimbaud*, Paris 2001, 791-1112); en revanche, il a fallu renoncer à préserver quoi que ce soit de la construction avec la conjonction *quam* régissant *translatio* et sa triade d'épithètes, même au prix d'acrobaties grammaticales contre lesquelles regimberait de toute façon le génie de notre langue (on a déjà dit combien l'antécédent de ce *quam* dans la phrase qui précède demeure flou sans possibilité de trancher l'affaire). Ces procédés n'ont aucune prétention littéraire; ils servent humblement à communiquer une idée très concrète des recherches de ce latin alambiqué tout en visant la plus grande précision possible quand les mots de Sidoine sont pénétrables, et un bon rendu soit contextuel soit pour ainsi dire médian au sein du champ lexical couvert par tel ou tel mot chaque fois que le sémantisme reste au contraire indistinct.

l'interprétation soutenue par les commentateurs" ("Léon de Narbonne", 88-9). Les latinistes que leur familiarité avec cet auteur élusif autorise à développer un discours empreint d'autorité ne disent pas autre chose, qui subsume ce flou notionnel du lexique patent en 8.3.1 sous une véritable doctrine poétique propre à l'évêque. Sans parler de métaphores, puisqu'il ne s'en rencontre pas dans notre passage (voir le développement de Gualandri, *Furtiva lectio*, 111-13), Amherdt, *Sidoine Apollinaire*, 50, écrit:

Sidoine ne choisit pas ses mots dans l'unique but d'exprimer un contenu de manière claire et précise. Il les choisit pour leur sonorité, leur intérêt rythmique dans l'ensemble de la phrase, leur ressemblance avec d'autres termes, leur couleur archaïque ou grecque⁹². Il cherche ainsi à donner à la phrase une atmosphère insolite ou 'exotique'. Il prouve du même coup qu'il maîtrise un vocabulaire précieux, savant, soutenu. Ces mots, surtout ceux qui sont empruntés au grec, les archaïsmes, les néologismes et les termes rares, ne sont pas placés au hasard dans la phrase: ils sont artificiellement mis en évidence par les techniques stylistiques. C'est ainsi qu'on

⁹² On se gardera de croire à la légère que cette préférence lexicale nous fournit une raison a priori pour valider l'*opicus* des manuscrits. Toute riche qu'elle soit en mots helléniques latinisés (E. Wolff, "Sidonius' Vocabulary, Syntax and Style", dans *The Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, 398, 399, 405, contre T. Chronopoulos, "Glossing Sidonius in the Middle Ages", *ibid.*, 647 "Sidonius' letters are truffled with Greek words, many of them used just by him. As such, his letters present a treasure trove for someone interested in enlarging his (Greek) vocabulary"), la correspondance de Sidoine ne démontre pas le grecisme passionné de celles de Cicéron ou de Pline le Jeune, encore moins des *Nuits attiques* (Holford-Strevens, *Aulus Gellius*, 226-32). En outre, il n'y a pas le moindre autre hellénisme lexical dans les passages consacrés à la *Vie d'Apollonios de Tyane* en 8.3.1-2 (sur le préfixe dans *semicrudum*, F. Bader, *La formation des composés nominaux du latin*, Paris 1962, 371 § 446), ce qui surprend puisque Sidoine tend à accumuler les hellénismes ou les hapax en véritables clusters de la même manière, quoi qu'il prétende sur ce point, que son penchant au *tumor* (Loyen, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux*, VI) se manifeste par des triades d'épithètes. Enfin, et peut-être surtout, contre l'idée parfois énoncée qu'il aurait existé un véritable 'Late Latin Grecistic style' dont notre évêque serait représentatif (W. Berschin, *Greek Letters and the Latin Middle Ages. From Jerome to Nicholas of Cusa*, Washington 1988, 103 avec la n. 1), Shanzer rappelle le fait trop souvent occulté que 'almost all of Sidonius' Greek words come from Pliny' (eadem et I. Wood, *Avitus of Vienne, Letters and Selected Prose. Translated with an Introduction and Notes*, Liverpool 2002, 62 n. 2 *ad finem*; Gualandri, *Furtiva lectio*, 162, avait déjà perçu cette dépendance); or il se trouve qu'*opicus* brille par son absence dans les écrits du neveu du Naturaliste. Contre tout enthousiasme intempestif, il ne suffit donc pas qu'un lexème latin provienne du grec et soit abscons et rare et/ou recherché et/ou appartienne à un registre littéraire élevé pour que Sidoine l'ait vraiment employé, malgré son attestation manuscrite, du moment qu'il fait difficulté sur le plan de la convenance sémantique ou psychologique; qu'il n'est clairement ni attendu dans ni soutenu par le micro-contexte local; et qu'il manque chez le modèle littéraire favori de l'évêque en fait de prose, mais dont il n'imité pas davantage la langue et les procédés stylistiques qu'il n'est cicéronien, à savoir Pline le Jeune. Autrement, on réintroduirait dans nos textes tragiques, au titre de l'expulsion des gloses intrusives, tout ou partie des mots rares ou poétiques passés dans nos scholies (*sic* G. Thomson, *The Oresteia of Aeschylus*, Amsterdam-Prag 1966, I 73-78)

les retrouve, souvent regroupés dans une même phrase, par exemple dans une énumération.

Pour peu qu'on prenne la peine de rapprocher de ce diagnostic stylistique les attendus des savants anglo-saxons, il ressort qu'en schématisant la philologie de Cameron, riche mais biaisée, et en durcissant les conclusions de celui-ci d'après leur propre examen, comme on l'a vu guidé par une approche doxographique et plate, le commentaire de Van Hoof & Van Nuffelen fait coup double dans l'erreur: il occulte, ou ignore, la neutralisation sémantique de trois des termes bibliologiques ciblés par Goulet, qui est pourtant évidente une fois ceux-ci replacés dans l'idiotelecte sidonien, et infléchit de manière indûment spécialisée l'emploi du quatrième, *exscribere*. Il paraît préférable, au terme d'un réexamen qui intègre les tics d'écrivain de l'évêque, de laisser au substantif *translatio* sa valeur normale au V^e siècle de transfert scripturaire diversement fidèle, disons 'reproduction', et de prendre *exscribere* dans un sens plastique à mi-chemin entre copie servile et création plus ou moins libre de l'original. Également contre les trois chercheurs anglophones, il me semble que Sidoine n'insiste à ce point sur la qualité qu'il déclare très incertaine du produit fini de son labeur scribal, réalisé (sans doute) aussi bien que possible mais compliqué par le piètre confort dans lequel il lui fallut travailler d'arrache-pied pour son ami, que parce qu'il constituait en réalité une œuvre latine: un apographe second, via la copie faite par Victorianus, de la version, désormais quasiment centenaire, de la *Vita* de Philostrate procurée par Nicomaque Flavien Senior avant sa fin stoïcienne une fois vaincu à la Rivière Froide (4-5 septembre 394)⁹³. L'insistance lexicale donnée au thème de la vitesse avec laquelle la tâche de Sidoine a été accomplie possède moins d'importance une fois reconnue la signification 'improvisé' de *tumultuarius* courante en latin du IV^e siècle; les autres lexèmes de rapidité placent l'entreprise dans l'intervalle du séjour en prison tout en s'efforçant de faire excuser l'inadéquation du livre fini par rapport aux standards élevés que l'on peut postuler sans risque d'errer avoir été ceux du parangon de culture classique Léon (insistons bien sur le fait qu'aucune valorisation tant soit peu plus littérale de *celeriter*, *turbida* et *praeceps* ne se laisse

⁹³ Cf. déjà Prechlik, "Sidonius or Flavianus", 203-4, 205-7. Attention à sa conclusion: "the most important of all arguments is the exact meaning of the verbs that Sidonius used; this argument points more heavily to Flavianus being translator [faux]. The exact meaning of other words, like *schedium* and *opicus*, is as an argument rather neutral [contestable]. The argument of the influence of the opposition *non ut ... sed ut...* is either unfounded or gives trouble in all three conceptions [faux]. The argument of usual dealing with Greek texts in the circles of Flavianus and Victorianus is either neutral or points slightly again to Flavianus [vrai, mais non concluant]. The argument of the use of pejorative words points slightly to Sidonius, but being alone cannot be decisive at all [vrai]. The conclusion is obvious: Philostratus' *Vita Apollonii* was translated into Latin and the translator was Virius Nicomachus Flavianus; the modern compendia are right in saying so" (207). Le citer in extenso en regard de mes propres conclusions constitue le meilleur moyen d'enregistrer autrement que *seriatim* mes accords et mes désaccords avec cette étude supérieure à sa réputation et toujours fort utile malgré ses faiblesses.

cerner). La constance, chez les Romains de la période tardive quand ils sont aux prises avec une tâche translinguistique, d'une posture de gêne ou d'embarras en tant que locuteurs du latin devant l'énorme prestige et la supériorité intrinsèque classiquement reconnus à la langue grecque, en particulier telle qu'elle s'exprime dans tel ou tel chef d'œuvre admiré de tous, explique à merveille le parti d'orgueilleuse modestie adopté par Sidoine face au roman de Philostrate; le topos de l'infériorité du *sermo patrius* devant la langue de l'Hellade s'applique d'autant plus à la *Vie d'Apollonios de Tyane* que sa longueur et le caractère ardu de son style rendent aussi peu crédibles la suggestion d'une copie seconde d'un exemplaire grec de cette œuvre que l'hypothèse d'une version latine confectionnée par Sidoine *proprio Marte*, compte tenu de ce que nous soupçonnons sur l'hellénisme de l'évêque. Son pédantisme grammatical et stylistique le rendait plus sourcilieux au chapitre de la reproduction *ex hypothesi* d'une composition latine existante attribuée à un personnage aussi illustre que Nicomaque⁹⁴ que s'il

⁹⁴ Nonobstant Van Hoof & Van Nuffelen, *The Fragmentary Latin Histories*, 52 bas, et F. Paschoud, *Histoire Auguste*, V 1e partie *Vies d'Aurélien et de Tacite*, Paris 1996, 142, il n'y a rien à tirer, dans le couplet imaginaire d'*Aur.* 24.7-9, du § 9 *ipse autem (...) breuiter saltem tanta uiri* (sc. Apollonios) *facta in litteras mittam* pour l'existence d'une *Vie d'Apollonios* latinisée par Nicomaque, cf. Momigliano, "L'età", 70-1. Comme *in litteras mittere* signifie à peine 'consigner par écrit', façon de noyer le poisson par excellence, la vacuité pontifiante et verbeuse qui remplit la fin de la phrase (*non quo illius uiri gesta munere mei sermonis indigeant, sed ut ea quae miranda sunt omnium uoce praedicerentur*) nous met hors d'état de spécifier ce que l'Anonyme affirme au juste avoir eu pour dessein littéraire de produire 'si Dieu lui prête vie'. On ne tombera pas trop loin de la vérité en présumant que telle était précisément son intention par cette pirouette. Il y a vraisemblablement ici allusion de l'Anonyme sur son rapport avec Nicomaque (relation d'emprunteur à sa source, i.e. recours aux *Annales* nicomachéennes? indice de sa proximité envers, voire son identité avec, le suicidé du Frigidus?), mais c'est vraiment tout ce qu'on peut dire. Pour Paschoud, *Histoire Auguste*, V 1, 142, "on notera cependant qu'il semble penser, non à une traduction, mais à un ouvrage indépendant", par suite de quoi il est réduit à soupeser la première partie du témoignage sidonien en alignant sur celui-ci les évidences conventionnelles à la Cameron et Van Hoof & Van Nuffelen, laissant apercevoir combien il n'avait rien de spécial à dire. Or la mention en *Aur.* 27.3 du Nicomaque traducteur vers le grec d'une lettre syriaque de Zénobie 'en personne' inspirée par son ministre le néo-platonicien Longin, toutes précisions aussi clairement imaginaires que l'épître en question (e.g., A. Molinier-Arbo, "Frustrations politiques et revendications utopiques dans les lettres de l'*Histoire Auguste*", dans F. Guillaumont, P. Laurence [eds.], *La présence de l'histoire dans l'épistolaire*, Tours 2013, 135-6; le fond de vérité qu'une telle lettre refermerait selon Callu, *Culture profane et critique des sources de l'Antiquité tardive*, 363-4, lequel invoque la correspondance libanienne pour l'année 393 et la mémoire, d'après Callu encore 'vérifiable sur pièces' archiviales à cette date, que celle-ci conserve de l'activité diplomatico-littéraire déployée par Longin au service de Zénobie, tient de la fiction savante), évoque plus plausiblement Nicomaque Flavien senior et sa *Vita*, malgré le silence sur cette hypothèse conservé par Paschoud *ad loc.* (148-9) et son déni assertorique par Cameron, *Last Pagans*, 559 (dont le "but why so convoluted and indirect an allusion?" donne le ton): *hanc epistulam Nicomachus se transtulisse in Graecum ex lingua Syrorum dicit ab ipsa Zenobia dictatam. nam illa superior Aureliani Graeca missa est*. Cf. C.P. Jones, "An Epigram on Apollonius of Tyana", *JHS* 100, 1980, 194, colonne de gauche; I. Männlein-Robert, *Longin, Philologe und Philosoph. Eine Interpretation der erhaltenen Zeugnisse*, Leipzig 2001, 131; D. Burgersdijk, "Zenobia's Biography in the *Historia Augusta*", *TALANTA. Proceedings of the Dutch Archaeological and Historical Society* 36-37, 2004-2005, 145; F. Chausson, *Stemmata aurea. Constantin, Justine, Théodose: revendications*

s'agissait d'un simple texte grec en transcription; Sidoine rougit bel et bien d'offrir à Léon un volume fort en-deçà, pour la correction matérielle de la réalisation ou pour l'élégance du style, du niveau auquel leurs études les ont haussés, son correspondant et lui. Cependant si forte demeure l'empreinte de son métier de styliste, si prégnante l'influence de l'école sur lui, que Sidoine n'a pu se retenir de s'exprimer de façon maniérée et opaque, multipliant les figures (périphrases, prosopopée) et abusant d'un lexique à effet mais filandreux, fort peu normé et polaire, voire redondant (à coup sûr *exemplar* ~ *translatio*, à première vue *turbidus* ~ *tumultuarius*), là où un scripteur moins maniéré, ou plus classique, aurait très probablement trouvé moyen de se faire entendre de son correspondant sans ce luxe d'afféteries qui brouille chaque détail du message qu'il entendait lui faire partager. Témoignage de l'abaissement des standards intellectuels des grands personnages cultivés de cet âge par rapport à ceux du IV^e siècle⁹⁵ ou simple exagération d'une constante de la poétique romaine, prose comme poésie⁹⁶, ce phrasé imprécis, contourné et allusif n'exposait pas seulement l'incipit de la lettre à Léon à l'inintelligibilité pour d'autres lecteurs que le destinataire ès qualité de commanditaire de l'entreprise, en voilant sous d'épaisses ténèbres les sources exploitées par Sidoine (les Philostrate latins de Nicomaque Flavien Senior⁹⁷ puis

généalogiques et idéologie impériale au IV^e siècle ap. J.-C., Roma 2007, 621. Triangulation entre le Vopiscus de la *Vie d'Aurélien*, l'Apollonios de Tyane historique, et sa *Vie* écrite par Philostrate chez M. Dzielska, *Apollonius of Tyana in Legend and History*, Roma 1986, 174-6.

⁹⁵ En matière de vigueur conceptuelle et de netteté de l'expression, le parallèle de la phrase citée *supra* (n. 40) du prologue hiéronymien à la *Chronique* est accablant pour Sidoine intellectuel et prosateur. Comme il n'écrit pas toujours de cette manière énigmatique à plaisir, y compris en 8.3, cf. 9.16.2 (*supra*, n. 21), croyons qu'avec son entame *Apollonii... translatio* il entendait euphémiser en un endroit rhétoriquement sensible la nature de ses opérations textuelles sur l'œuvre de Philostrate pour d'autres raisons que l'*urbanitas* chrétienne (outre le topos de l'infériorité culturelle du latin par rapport au grec, on pense à la difficulté de la tâche; au manque de confiance en sa capacité à bien marcher sur les brisées du grand érudit Nicomaque; ou à sa répugnance à dévoiler son propre atelier d'écrivain); mais Sidoine s'est surchargé, et par sa préciosité, son péché mignon de la redondance, sa délectation à appairer les épithètes, il débouche au final sur un embrouillamini que l'on plaindrait presque Léon d'avoir dû déchiffrer si ce dernier, par sa demande expresse de l'ouvrage (8.3.4 *historiam flagitatam tunc recognosces opportune competenterque*), n'en avait pas déterminé en amont les paramètres. Mais insistons-y: embrouillamini n'est pas galimatias, comme avec /opicus/.

⁹⁶ "If an author, for instance, must refer frequently to a particular person, thing, or idea in his work, he will avoid using the same word every time, using synonyms or synonymous expressions instead. This is a feature of Latin literature of all periods", rappelle M. Roberts, *The Jeweled Style. Poetry and Poetics in Late Antiquity*, Ithaca-London 1989, 45. Cf. Isidore de Séville, *De differentiis*, I, préface, ML 83 chapitre 9, *plerique ueterum sermonum differentias distinguere studuerunt subtilius inter uerba et uerba aliquid indagantes. Poetae autem gentiles necessitate metrica confunderunt sermonem proprietate. Sicque ex his consuetudo obtinuit pleraque ab auctoribus indifferenter accipi, quae quidem quamuis similia uideantur quadam tamen propria inter se origine distinguuntur*, avec M.L. Uhlfelder, *De proprietate sermonum vel rerum. A Study and Critical Edition of a Set of Verbal Distinctions*, Roma 1954, 3, et pour le latin classique e.g. A.E. Housman à Manilius, V, 634 (*M. Manilii Astronomicum liber quintus. Edidit et enarrauit*, London 1930 et réimpr., 79-80). *Silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen.

⁹⁷ Ainsi se justifie a minima l'intérêt de Sidoine pour l'original et son héros, lui l'ultime

Tascius Victorianus, deux ouvrages que malheureusement pour nous aucun autre auteur ancien ne mentionne) et en dérochant la nature de ce dont notre homme prétend accabler son propre Philostrate, par une modestie qui mêle à divers degrés la déférence au lieu commun de l'infériorité foncière du latin face au grec, en particulier quand il s'agit d'œuvres patrimoniales à acclimater au *sermo patrius*; la courtoisie épistolaire de mise entre grands mondains cultivés; et la prudence tacticienne. Encore et surtout, l'opacité de notre passage prêtait le flanc à des imperfections de tradition. On pourrait se demander si *celeriter eiecit*, troisième personne du singulier au lieu d'une première personne, *eieci*, comme le suppose la glose d'Anderson-Cameron "I hurriedly flung the work into a haphazard copy", ne serait pas altéré, mais il s'agit tout simplement de la prosopopée du modèle de Nicomaque repris par Victorianus (ou l'éditeur-traducteur de la Loeb ou les savants qui se sont chargés de publier posthument son tome II, aura laissé passer cette disparate entre texte et traduction; *a camel is a horse designed by a committee*). Ladite personnification, parce qu'elle est inattendue et artificielle, de la *Vie d'Apollonios in fieri* a doublement souffert: en son début, où le verbe initial à la troisième personne fut changé, contre la syntaxe, pour le direct et frappant *eiecit*, puis vers son terme, lorsque la dernière des trois épithètes coordonnées qualifiant *translatio* devint l'alambiqué *opica* par accident paléographique survenu sur un mot moins affriolant mais plus adapté à son microcontexte. Le maintien d'*eiecit* et *opica* par tous les éditeurs, traducteurs et exégètes de 8.3.1 constitue un cas d'école de *Korruptelenkult*: dans le cas de la forme verbale, l'acquiescement envers les manuscrits de Lütjohann et Mohr, qui ne pouvaient offrir ni version allemande ni notes, protocole éditorial des *Monumenta Germaniae Historia* et de la collection Teubner oblige, se comprend, mais pas celui des bilingues d'Anderson (Loeb) et de Loyer (CUF); pour l'épithète, la conscience qu'aurait eu Sidoine de son incapacité à bien reproduire le texte couché dans un

maillon d'une longue série d'écrivains captivés par la figure littéraire du sage de Tyane (Dzielska, *Apollonius of Tyana*, 153-84, retrace cette réception gréco-romaine d'Hiéroclès jusqu'à Nicomaque, tâche ensuite reprise par Jones, "Apollonius of Tyana in Late Antiquity", 49-60; études tranchantes d'Horsfall, "Apuleius, Apollonius of Tyana, Bibliomancy", dans G. Bonamente, G. Paci, eds., *Historiae Augustae Colloquium Maceratense. Atti dei convegni sulla Historia Augusta III*, Bari 1995, 171-3, et de Paschoud, *Histoire Auguste*, V 1, 140-1, avec G.A. Cecconi, *Commento storico al libro II dell'Epistolario di Q. Aurelio Simmaco*, Pisa 2002, 74 n. 130 pour une plus ample bibliographie; sur le mélange de fascination et de réprobation qui prédomine chez les Pères à propos d'Apollonios, W. Speyer, "Zum Bild des Apollonios von Tyana bei Heiden und Christen" [1974], dans *id.*, *Frühes Christentum im antiken Strahlungsfeld. Ausgewählte Aufsätze I*, Tübingen 1989, 182-92, reste sans rival, cf. depuis lors, e.g., Adkin, "Apollonius of Tyana in Jerome", 70-1, et Ratti, "Jeu de l'allusion dans l'*Histoire Auguste* ou vide de l'interprétation? À propos de David Rohrbacher, *The Play of Allusion in the Historia Augusta*", *Antiquité Tardive* 24, 2016, 508-9). Or je trouve plus séduisante l'idée du remaniement qu'aurait fait subir Sidoine à la *Vita* latinisée par Nicomaque afin d'y gommer ce que le paganisme d'Apollonios de Tyane avait de plus choquant pour un chrétien cultivé de la fin du Ve siècle; en tout état de cause, Cameron et Van Hoof & Van Nuffelen devaient créditer Goulet. L'ignorance du *Dictionnaire des philosophes antiques* hors de la francophonie ne leur est pas une excuse.

grec redoutable de la *Vie d'Apollonios de Tyane*, en remplissant tout le début de sa lettre de précisions sur les tribulations ayant présidé à son labeur, par le truchement desquelles il remercie aussi et surtout Léon de l'avoir fait élargir, a eu vraiment bon dos. Espérons avoir contribué à rétablir ce passage dans son épaisseur stylistique et psychologique; si ce n'est pas le cas, il y a toujours quelque importance à remémorer historiens et latinistes du sémantisme contentieux du verbe *exscribere* dans l'incipit de la lettre à Léon, et à attirer l'attention sur les hypothèques, lexicographiques, littéraires, stylistiques, qui obèrent les gloses anglaises reçues d'*opica*⁹⁸, tout en martelant l'impérieuse nécessité, sur un passage aussi problématique d'un écrivain à ce point maître de son instrument et guidé par une poétique absconse et peu familière, de tenir le plus grand compte de son idiolecte. "À ceux qui nous reprocheraient de nous être souvent contenté de conjectures⁹⁹ ou de conclusions négatives, nous avouons préférer l'hypothèse

⁹⁸ Particulièrement néfastes pour qui les appliquerait au carré sur des formulations équivoques et vagues comme celles de Sidoine au début de la lettre à Léon, sont les raccourcis énergiques de Biville (*supra*, n. 54) et Pricoco ("Studi", 94) sur ce que c'était linguistiquement et culturellement que d'être un *opicus*, du reste à date trop reculée par rapport à celle de notre évêque pour ne pas susciter le doute sur leur pertinence chez ce dernier: Cicéron (Biville), Juvénal (Pricoco). Les conditions idéologiques et le climat mental qui prévalaient du temps du latin d'or ou d'argent n'étaient plus de mise après la chute de l'Empire, en Gaule wisigothique; à preuve, la forme sidonienne d'*urbanitas* qua mode chrétien et mondain de la charité, n'a pas d'équivalent aux périodes précédentes. Une bonne note de commentaire *minor* comme celle des Watson à Juvénal 6.455 est du reste presque aussi nuisible, par pellucidité simplificatrice, que les discussions synthétiques des commentaires de type *maior* (Mayor, Courtney) en ce que ces dernières peuvent désinformer de bonne foi. On a suivi P. Lejay: "le plus souvent, il n'eût pas suffi de renvoyer à des manuels ou à des dictionnaires. Il faut encore adapter les connaissances générales qu'on y puise au détail précis du texte, et parfois l'écart est assez grand pour demander un effort" (*Œuvres d'Horace – Texte latin avec un commentaire critique et explicatif, des introductions et des tables. Satires*, Paris 1911, III).

⁹⁹ Je l'entends aussi bien au sens d'inductions raisonnées que sur le plan de la critique textuelle comprise de manière non conservatrice. "Courtney also observes that sometimes I do not "settle on one conjecture but offers a medley from which to choose". One (I believe) must acknowledge that choice between equally possible emendations is sometimes difficult, if not impossible, and that alternatives may be looked for and mentioned" (G. Liberman, "Edward Courtney's Review of my Edition and Critical Commentary on Statius, *Silvae*: a Short Reply", *Exemplaria Classica* 17, 2013, 534). Telle était déjà la pratique d'Heinsius: R. Tarrant, *Texts, Editors, and Readers. Methods and Problems in Latin Textual Criticism*, Cambridge 2016, 46-7. Ces précédents m'enlèvent tout scrupule à ne pas fixer mon choix sur l'une ou l'autre de mes émendations pour laisser *in fine* le lecteur libre de sa préférence; car leurs mérites respectifs me semblent s'équivaloir. *Aethiopica* est plus recherché, poétique et d'un registre élevé, il repose sur des fautes toutes simples, manifeste une grande force comme qualificatif final de *translatio* après deux épithètes négatives, et convient à toutes les lectures du labeur scribal abattu par Sidoine à la demande de Léon en 8.3.1 par sa neutralité bibliologique. Le cicéronien *opinabilis* est prosaïque et requiert un processus de corruption autrement lourd et complexe; j'ai déjà signalé que ce beau mot classique et sonore apparaît dans une partie de la tradition manuscrite d'Augustin, *De musica* 6.11.32, que les Mauristes stabilisent sous la forme *haec igitur memoria quaecumque de motibus animi tenet, qui aduersus passiones corporis acti sunt, phantasiai Graece uocantur, nec inuenio, quid eas Latine malim uocare. Quas pro cognitibus habere atque pro perceptis opinabilis uita est, constituta in ipso erroris introitu* ("(...) tenir celles-ci [= les *phantasiai*] pour choses connues et pour choses perçues est (vivre) une vie de conjectures, située au seuil même

aux affirmations rassérénantes mais arbitraires” remarquait M. Roger en tête de son méritoire *L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin*, Paris, 1905, VIII. Les questions de constitution textuelle sur ce passage dont l'absolu

de l'erreur” ~ “and the life of opinion consists in having them instead of things known and things perceived, and such a life is at the very entrance of error” R.C. Taliaferro dans (coll.), *Saint Augustine, The Immortality of the Soul – The Magnitude of the Soul – On Music – The Advantage of Believing – On Faith in Things Unseen*, Washington 1947, 357); le premier éditeur critique moderne émette en *pro certis opinionationis est constitutatae*, modifiant drastiquement le sens de la phrase (“les [*phantasiai*] considérer pour choses connues et certaines, cela est propre à un acte de l'opinion qui menace de faire tomber dans l'erreur même” ~ “tenerlas por cosas conocidas y por cosas ciertas es propio de un acto de opinión establecido en la misma entrada del extravío” J. Luque Moreno, A. López Eisman, *San Agustín, Sobre la música, seis libros. Introducción, traducción y notas*, Madrid 2007, 392-3). Ce texte conjectural de Jacobsson exige de poser que les copistes auront renchéri (pourquoi?) sur la notion augustinienne de l'erreur qu'incarne l'existence attachée aux choses matérielles par opposition à la vie spirituelle menée par le chrétien, en secrétant cet *opinabilis uita* dont la forme belle et bien frappée est digne de l'évêque d'Hippone; au plan paléographique, le processus de corruption n'est que partiellement explicable: si *pro certis opinionationis* se prêtait assez bien à devenir *pro perceptis opinabilis* (quoique l'inverse serait plus aisé), on ne sait d'où *uita* et ses variantes *uia* et *uisa* ont pu infecter la tradition entière. C'est d'autant plus ennuyeux que la présence de la vie perverse régie par les chimères remplissant l'âme humaine quand elle est tournée vers les choses de ce monde serait toute naturelle, pas seulement ‘naturally admissible’ (Jacobsson, *Aurelius Augustinus, De musica liber VI*, LXXIX), vu l'état de la pensée augustinienne en ce point de sa carrière (D.C. Alexander, *Augustine's Early Theology of the Church. Emergence and Implications*, 386-391, New York etc. 2008, 253-6, avant tout 254) et en vertu du parallèle de Plotin, *Ennéades*, 3.6 [26], 5.2-13 ἢ ἐπειδὴ καὶ τὸ εἰς αὐτὴν ἐπὶ τοῦ λεγομένου παθητικοῦ οἷον φάντασμα τὸ ἐφεξῆς πάθημα ποιεῖ, τὴν ταραχὴν, καὶ συνέξενκται τῇ ταραχῇ ἢ τοῦ προσδοκωμένου κακοῦ εἰκόν, πάθος τὸ τοιοῦτον λεγόμενον ἡξίου ὁ λόγος ὅλως ἀφαιρεῖν καὶ μὴ ἔαν ἐγγίγνεσθαι ὡς γιγνομένου μὲν οὕτω τῆς ψυχῆς ἐχούσης εὖ, μὴ γιγνομένου δὲ ἀπαθῶς ἰσχύουσης τοῦ αἰτίου τοῦ πάθους τοῦ περὶ αὐτὴν ὀράματος οὐκέτι ἐγγιγνομένου, οἷον εἰ τις τὰς τῶν ὄνειράτων φαντασίας ἀναιρεῖν ἐθέλων ἐν ἐρηγήρῳσει τὴν ψυχὴν τὴν φανταζομένην ποιῆ, εἰ [coni. Henry-Schwyzzer, *editio minor*, I, 313: ποιῆ, ἢ εἰ ceteri codices, Henry-Schwyzzer *ed. maior*, I, 342] τὰ πάθη λέγει πεποιηκέναι, τὰ ἔξωθεν οἷον ὀράματα παθήματα λέγων τῆς ψυχῆς εἶναι, que l'on prendra avec P. Kalligas, *The Enneads of Plotinus. A Commentary, Volume One*, Princeton 2014, 550. Excepté l'avantage plus que douteux qu'il y a à substituer au rare *opinabilis* un substantif courant chez Augustin qui par surcroît se rencontre prédiqué d'*error* dans au moins un passage, lequel au demeurant ne ressemble que de très loin au nôtre (*Aurelius Augustinus, De musica liber VI*, LXXX et n. 181: *De Genesi ad literam* 11.32.61 *tunc enim et falsa sunt, quando per opinionationis errorem alia pro aliis putantur*), la conjecture de Jacobsson procure en vérité un texte pontifiant et plat où le fait de tenir les φαντασίαι pour une *opinatio certis* ‘amène, établit, érige, constitue, positionne’ ce processus intellectif aux confins de l'*error*, soit de la phraséologie contournée voire arbitraire (*constituere in erroris introitu* appliqué à un acte de l'intellect plutôt qu'à quelque chose de fondateur ou de durable comme un type d'existence, me semble forcé; *opinatio uana* pour *opinationis* offert par le ‘dissertation referee’ de Jacobsson Anders Piltz ne renverse pas l'objection et illustre la gratuité de tout cet argument, puisqu'il modifie le substantif; son mérite tient à une syntaxe plus régulière et à une explicabilité un peu meilleure des leçons transmises, avec la corruption de tout ou partie de *uana* en *uita* / *uisa* / *uia*) dont la version espagnole se tire par le décalque littéral ‘un acto de opinión establecido en la misma entrada del extravío’ au lieu d'essayer de l'appropriier au contexte comme j'ai tâché de le faire en traduisant. Au total, l'adhésion nuancée au texte de Jacobsson marquée par Holte (“very intelligent reading, well-founded in Augustinian terminology and thought (but notice that he has to give the following participle genitive form)”) manifeste une excessive mansuétude; comme F. Hentschel en sa bilingue (*Aurelius Augustinus De musica, Buch I und VI. Vom*

consensus des éditions modernes sur sa teneur laisse présumer l'impeccable transmission, ont été si négligées, parce que, comme souvent, on ne déclare acquis un *status quaestionis* convaincant que par crainte de faire moins bien, en rouvrant le dossier soi-même, que les spécialistes en renom, qu'il ne me semble pas m'être trop imprudemment avancé à découvert en conjuguant la *Textkritik* non conservatrice avec la réévaluation de Sidoine aussi bien comme érudit laborieux et subtil qu'en tant que témoin des pratiques scripturaires de son temps et de son milieu. Par contraste avec le nihilisme auquel se résignent sans sourciller Cameron et les deux Belges, voilà peut-être bien du poids à faire porter sur quelques lignes d'essence beaucoup plus mondaine que savante ou bibliologique. Considérant néanmoins la remarquable popularité dont jouit la *Vie d'Apollonios de Tyane* dans la Rome chrétienne, ce qui ne laisse pas d'étonner au vu de l'utilisation polémique de cette œuvre par certains milieux païens ou au moins traditionalistes des III^e-IV^e siècles et plaide en faveur d'un intérêt intrinsèque qui n'était pas forcément lié à l'actualité idéologique, et attendu que le complet naufrage de la production de Nicomaque Flavien Senior, y compris son Philostrate, nous interdit de vérifier tant soit peu l'impact sourcier de cette production sur l'historiographie contemporaine ou postérieure que Bleckmann, Paschoud, Festy, Ratti postulent sur la foi de spéculations ni plus ni moins risquées que les hypothèses sourcières de Burgess ou Cameron, notre si énigmatique *testis unius* sur la *Vita* la supporte aisément, cette superstructure¹⁰⁰, mieux: il justifie qu'on débâte d'*Ep.* 8.3.1 jusqu'à ce

ästhetischen Urteil zur metaphysischen Erkenntnis, Hamburg 2002, 130), et contre le critère de Jacobsson pour trouver 'a good starting-point for choosing a reading in a confused tradition' (*Aurelius Augustinus, De musica liber VI, LXXX*), je maintiens la *ulgata lectio* et retouche aussi bien son édition commentée partielle que son volume 102 du CSEL (*Augustinus De Musica. Edited by M. J., Introduction by M. J. and Lukas J. Dorfbauer*, Berlin-Boston 2017, 216). Quoi qu'il en soit exactement, en Sidoine, 8.3.1 mon *opinabilis* compris en tant qu' 'individuel' donne un climax non moins satisfaisant qu'*Aethiopica* à la triade d'épithètes qui culmine avec la corruptèle *opica* tout en possédant un double registre, négatif en apparence mais susceptible d'être aussi entendu *in bonam partem*, qui est le bienvenu en ce qu'il met l'accent sur la personnalité du livre confectionné par Sidoine. De plus, cette dualité sémantique convient non moins bien aux trois lectures bibliologiques du passage, avec ceci de mieux qu'elle appuie surtout celle que je crois préférable, la thèse de Mommsen: une traduction, seconde ou non, relève par excellence des opinions et de la personnalité de son auteur, et de l'individualité de la sienne *ex hypothesi* Sidoine s'excuse d'avance en tête de la lettre, à côté des autres raisons qu'il avait pour faire montre d'une extrême modestie à l'endroit de son *donum* scripturaire.

¹⁰⁰ J'entends par ces mots que mes développements ni ceux de Goulet ne présentent l'air d'une Néphélococcygie qui métaphysique visiblement la lettre et l'esprit du texte primaire, à la différence des monceaux de spéculations (notamment chronographiques) dont *The Last Pagans of Rome* accable e.g. l'*Histoire Auguste* et les *Saturnales* pour éviter que ces deux œuvres ne rendent une tonalité païenne antichrétienne, sans jamais rien invoquer de tant soit peu décisif en faveur de ces bouleversements d'une *opinio communis* fermement ancrée en raison. Qui plus est, si un historien de l'Antiquité doit être épinglé au motif qu'il antedate ou au contraire postdate des auteurs en fonction des besoins de sa thèse d'ensemble et cela d'après de pures et simples spéculations ad hoc assistées par la réfutation tout ensemble agressive et tendancieuse des positions adoptées avant lui, c'est bien Cameron. Dans son cas, la science n'opère plus au stade du principe de Saint Benoît *alius sic, alius*

qu'émerge une interprétation qui soit à peu près également bien enracinée dans la *Wortphilologie* latine, la *Textkritik*, les usages scripturaires sidoniens et la psychologie propre à son époque et à son milieu socio-culturel. Comme l'écrit A. Meillet, "apporter du neuf, ce n'est pas appliquer à des faits connus quelque idée générale ayant une apparence d'originalité, c'est interpréter d'une manière exacte et personnelle des faits recueillis de première main" (*Étrennes de linguistique offertes par quelques amis à Émile Benveniste*, Paris 1928, VI).

La polémique théorique sous-jacente à l'exégèse de Sidoine évoquant la *Vita* mérite pour finir quelques mots, car nous avons pris, chemin faisant, en flagrant défaut de *grandstanding* certaine vision de l'historiographie. Le dogmatisme des deux dernières discussions en date s'enracine dans le conflit silencieux qui opposa *The Last Pagans of Rome* au Labriolle de *La réaction païenne*¹⁰¹. Cameron a si bien convaincu le monde anglophone que son approche a minima rend mieux compte de la documentation, tout en résolvant les difficultés à moindre coût, qu'elle autorise ses épigones comme les deux Belges à faire montre d'arrogance sur ce texte particulier, et certains de ses admirateurs à taxer les sceptiques de mauvaise foi toute pure, voire de *μαρία*. "The effectiveness of Cameron's arguments seems to me proven by the total refusal of Ratti 2012a, 179-87, and 2016a, 179-88 to engage with them in chapters ostensibly devoted to doing so" ~ "e.g. Nardelli 2016, arguing with a deranged subtlety for minute knowledge of the Septuagint on the part of the *scriptor Historiae Augustae*" assène ainsi Kulikowski, "The *Historia Augusta*", 24 n. 8, et 35 n. 64. Le procédé ne grandit pas son auteur, lui qu'il n'est que trop facile de prendre en flagrant délit d'incompétence sur certaines des matières dont il traite ailleurs avec les apparences de la maestria: la somme qu'il a co-écrite sur les fastes, annales et chroniques antiques soupèse la documentation égyptienne et mésopotamienne sans même avoir pris la peine de s'initier à ces civilisations¹⁰², tandis que l'armature méthodologique où s'enracine

vere sic; il pratique un double standard par rapport aux savants de langue française, italienne et allemande.

¹⁰¹ Ratti, *Antiquus error*, 80-3. Labriolle est prolongé par les études de l'antichristianisme chez Pline le Jeune, Galien, Celse, Porphyre et l'empereur Julien par R.L. Wilken (*The Christians as the Romans Saw Them*, New Haven-London 1984, 2003²) et de l'irrationalité revêtu par le christianisme aux yeux rationalistes des auteurs impériaux par F. Ruggiero (*La follia dei Cristiani. La reazione pagana al cristianesimo nei secoli I-V*, Milano 1992); *The Last Pagans of Rome* les ignore, et maltraite tous azimuts Ratti, Paschoud, Bleckmann (lequel lui a rivé son clou sur Zonaras: "Last Pagans, Source Criticism and Historiography of Late Antiquity", *Millenium* 12, 2015, 103-15). Malgré Testa et Kulikowski, la partialité de ce livre est incontestable aussitôt qu'il s'y agit de la *Quellenforschung* animée par tous ces auteurs (Van Hoof & Van Nuffelen, *The Fragmentary Latin Histories*, 41 n. 30); le laisser-aller relevé pour divers détails, pas toujours menus ni sans conséquence, par G. Kelly (*CR* 65, 2015, 233) est confirmé dans la présente étude. "Occasional slips come with the territory", remarquait D.R. Shackleton Bailey en démolissant un compte rendu assassin d'une sienne édition Loeb ("On Editing the *Silvae*: A Response", *HSPH* 102, 2004, 459); ceux des *Last Pagans* relèvent plutôt de l'exercice impénitent d'un animus historiographique et philologique adossé à du dédain de virtuose pour l'humble contrôle des données.

¹⁰² R.W. Burgess, M. Kulikowski, *Mosaics of Time. The Latin Chronicle Traditions from*

son traitement de l'*Histoire Auguste* reste sourde à, pour ne pas dire ignorante de, la démolition en règle des thèses de Cameron offerte par Paschoud (*supra*, n. 2). L'envoi biographique qui clôt son article démontre crûment que la vénération envers son maître et l'admiration sans borne qu'il professe pour l'auteur des *Last Pagans*¹⁰³ découlent l'une de l'autre; le lecteur au fait des usages académiques américains ne sera pas dupe du procédé par lequel Kulikowski met hors de pair ceux qu'il admire au motif que cette adulation tient du discernement de la simple grandeur savante par différence avec l'idolâtrie de disciples mus par la simple reconnaissance académique dont il croit trouver la preuve chez un de ces mêmes sceptiques¹⁰⁴. Trêve de cette sentimentalité tenant lieu d'argument scientifique: en qualité de philologues nous ne sommes pas là pour perpétuer notre propre mémoire, mais celle des grands auteurs, "denn wir sind dazu da, das Gedächtnis der großen Dichter lebendig zu erhalten, nicht das unserer Collegen noch das eigene" (U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Einleitung in die griechische Tragödie*⁴, Berlin 1959, 248). Ce qui me concerne ici au plus haut point est que, par-delà l'habillage rhétorique et leur évident double standard érudit, Cameron et Kulikowski polémique en creux sur la meilleure manière de pratiquer la

the First Century BC to the Sixth Century AD, I A Historical Introduction, Turnhout 2013, 63-7 (Égypte) et 67-80, 297-300 (Mésopotamie). Ce pot-pourri cursif exploite sur un pied d'égalité les excellentes *Assyrian and Babylonian Chronicles* de Grayson, la version américaine des *Chroniques mésopotamiennes* de Glassner (philologiquement plutôt moins fiables) et la collection obsolète des *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament* de Pritchard (*ANET*³), tout en omettant l'entier corpus des annales royales assyriennes préservées par les inscriptions publiées dans les séries des *RIMA* (épigraphie médio-assyrienne) et *RINAP* (épigraphie néo-assyrienne). La situation est encore moins favorable du côté de l'égyptologie, où pour les textes chronographiques les ressources fiables accessibles au non-linguiste sont des plus rares, si bien que Burgess-Kulikowski exploitent indifféremment l'anthologie périmée de Breasted et la synthèse du pur bibliiste Van Seters. La *plain man's approach* revendiquée pour ces pages vaut au lecteur une compilation superficielle fondée sur de trop rares sources intermédiaires.

¹⁰³ "I continue to regret that I did not know Alan Cameron very well, but his work has been a constant presence in my scholarly life since the start. We students of T. D. Barnes swiftly learned to read everything by any scholar for whom Tim showed even passing approbation, and the esteem in which he held Alan's work was far more than passing. I therefore started with *Porphyrius* and *Circus Factions*, worked back to Claudian and the great *JRS* articles of the 1960s, and then from *Barbarians and Politics* have read everything new as it appeared. It goes without saying that my own work on the late Roman aristocracy (especially Kulikowski 2017a) would have been impossible without Alan's work on the consular diptychs, the career of Basilius, and the rules of senatorial polyonymy" (41).

¹⁰⁴ "Rather than address serious critiques, Ratti and others (e.g., Nardelli 2016) respond to any and all criticism of the Flavianus thesis either by citing an alleged 'Anglo-Saxon' inability to read 'austere' work in French, German, or Italian or by attributing skepticism to undue deference to doxa and authority. These savants seem, rather touchingly, not to realize that in the Anglophone academy (in its distinct American, Canadian, British and Antipodean variants) one is not obliged to pay constant, unquestioning homage to the Lehre of one's teacher or academic patron" (28 n. 8). Dans le passage visé par Kulikowski, Ratti se contente de prouver que la documentation ultérieure donne raison à Carcopino sur un point précis, témoin G. Kelly, "Rutilius Namatianus, Melania the Younger, and the Monks of Capraria", dans W.V. Harris, A.H. Chen, eds., *Late Antique Studies in Memory of Alan Cameron*, Leiden 2021, 67 n. 8 (sensible et nuancé). Honni soit qui mal y pense.

Geschichtschreibung en procédant à la relecture des sources tardo-antiques en fonction non pas des toutes dernières connaissances sur les auteurs en question, leur temps, leurs biais, mais d'une application rabot de la critique philologique, prétexte à la *tabula rasa* de nos connaissances. Cela les autorise à supprimer toutes considérations d'ordre théorique ou général sur leur méthode, car ils prouvent, pensent-ils, le mouvement par la marche. Aucune valeur ne s'attache donc à la préemption autoritaire de l'interprétation des lignes absconses de Sidoine à Léon que revendiquent ces antiquisants qui disent mieux exploiter que quiconque les documents historiques au motif qu'à la différence des exégètes accrédités (experts reconnus du citateur, spécialistes du genre littéraire en question, de la philologie latine ou de *Textkritik*, historiographes de ce temps ou de la classe sociale concernée), ces chercheurs-là sous-entendent n'avoir aucun a priori résultant de leurs recherches antérieures qui pourrait les induire en erreur, ni résultat connexe à défendre, ni égo scientifique à satisfaire. La raison? Leurs horizons beaucoup plus larges et leur refus de principe de toute induction autre que strictement linguistique par sa nature ou ses matériaux¹⁰⁵. On a vu ce qu'il en était à la vérité,

¹⁰⁵ Ces apparences olympiennes sont constamment niées par la mise en forme agressive. La lecture de l'article de Kulikowski est ainsi rendue pénible non seulement par les remarques frénétiques ou désobligeantes ('reams of nonsense can be consigned to oblivion', etc) et la constante morgue du discours (l'incipit donne le ton: "argument over the date and nature of the *Historia Augusta* is eternal, or so it seems. It has inspired vast displays of erudition, much nonsense, even madness, sometimes all at once", "The *Historia Augusta*", 23, cf. plus bas, 23-4 "dominant since the 1990s, the edifice of Flavianic speculation has grown ever more baroque, particularly at the hands of Stéphane Ratti. It has also deformed the Budé editions of Zosimus, some of the fourth-century epitomators, and the *Historia Augusta* itself: the high philological and text-critical standard of many of these volumes is compromised by the fallacious historiographical frame"), ce qui évoque l'ire intéressée de Burgess (*Studies in Eusebian and Post-Eusebian Chronography*, Stuttgart 1999, 115 n. 8), mais aussi par l'abus du raisonnement apodictique. Le passage suivant, pris à peu près au hasard dans la partie la plus technique de l'article, en communiquera une idée je crois assez juste: "the core of Bleckmann's thesis is correct: there was a lost fourth-century source that was transmitted via another lost source to the history of John Zonaras, which is now the best witness to its existence. Elements of Bleckmann's argument are highly problematical, not least that he identified his fourth-century source as the lost *Annales* of Nicomachus Flavianus. At best incautious, the identification has stuck: most *Flavianforscher* now accept that a complicated, classicizing Latin masterpiece lies behind the whole Byzantine conception of late Roman history. This is patently impossible. We know the kind of Latin source that actually got into the Greek tradition: *breviaria* like that of Eutropius and *consularia* like those represented by the *Consularia Italica* tradition that was used by Marcellinus comes and in the *Paschal Chronicle*. That last source is, of course, in Greek, and Eutropius was translated into Greek not once but twice. A Latin work on the scale imputed to Flavianus could have had no impact on a Greek historical tradition that wanted nothing more difficult than Eutropius, and even Eutropius in translation" (36-7). Sans entrer dans les détails, relevons ici le mélange frappant d'atomisation documentaire et d'exclusivisme de chacune des étapes; l'absence de toute part ménagée au hasard; le refus de faire place à l'arbitraire occasionnel ou à la subjectivité dans les habitudes de travail des auteurs tardo-antiques et byzantins; le simplisme mécanique des déductions; et surtout les allures fallacieuses de syllogisme appliquées à une matière en vérité fort protéiforme. Les traditions historiographiques qui s'incarnent en Zonaras et sa source directe, *ex hypothesi* Pierre le Patrice, ne veulent prétendument pas de source latine difficile, pourtant elles s'accrochent fort bien de l'œuvre historique d'Eunape, malgré le grec terrifiant de ce dernier qui rend aléatoire toute traduction

chez Sidoine, de ce minimalisme exégétique quand on le rapporte à l'emploi des verbes *exscribere* et *elicere*, du tour *non ut – sed ut* et des épithètes *tumultuarium* et *opica* en *Ep.* 8.3.1. Il est fallacieux de faire croire que Cameron et consorts sont mieux placés que des Européens non anglophones, bavards Italiens, Français imaginatifs et excessifs, Teutons plus ou moins fâchés avec la critique textuelle, pour user impartialement de la panacée philologique. Celle-ci n'existe pas; la philologie classique est contextuelle, historique et auxiliaire plutôt que maîtresse. Au cas où les présentes recherches hâteraient, aussi peu que ce soit, le retour d'une indépendance de l'historiographie tardo-antique continentale par rapport aux 'méthodes' de cette science anglo-américaine plus en connivence intestine qu'en remise en question vivifiante, nul davantage que moi ne s'en réjouirait. Tant il est vrai que l'obstination de savants américains et désormais belges à dresser leur *Wortphilologie* assertorique contre la judiciaire entendue au sens large; leur goût de la bibliographie touffue; et le ton comminatoire, voire acerbe, duquel ils conduisent leurs discussions, camouflent des réalités beaucoup moins reluisantes: respectivement une exploitation *stans pede in uno* des usuels lexicographiques sans longue digestion des matériaux bruts; une désinvolture certaine envers la recherche produite dans d'autres idiomes que l'anglais par-delà ce que permettent de collecter un tri rapide par sondages dans les bases de données et la lecture cursive des résumés de *L'année philologique*; une méfiance à l'égard des hypothèses de

de ses fragments même par les meilleurs connaisseurs; n'y a-t-il pas quelque paradoxe à trouver normale l'exploitation du redoutable Eunape par les Byzantins couplée à une préférence pour des sources latines de nature très élémentaire? En vérité, Kulikowski, après Cameron et Burgess, veut que l'historiographie byzantine n'ait exploité que des sources antérieures fort basiques: vrai lit de Procuste! Le mot n'est pas trop fort: Kulikowski ignore pertinemment qu'il fausse la perspective par son absolutisme, ne serait-ce qu'en ne distinguant pas entre les premiers auteurs byzantins de chroniques universelles (Malalas, le *Chronicon paschale*), qui effectivement n'ont guère de tropisme envers l'histoire romaine ni ses sources malgré la disponibilité en leur langue de Dion Cassius, et les chroniqueurs ou historiographes byzantins ultérieurs, qui en ont et mettent notamment Dion à profit, pour ne rien dire des auteurs du VI^e siècle exploitant une pluralité de sources notamment romaines, Jean le Lydien en grec (M. Dubuisson et J. Schamp, *Jean le Lydien, Des magistratures de l'état romain*, CUF, I 1-2, Paris, 2006, CXXXIV-CCIX, DCCLXXI) ou le comte Marcellinus en latin (B. Croke, *The Chronicle of Marcellinus. Translation and Commentary*, Sydney 1995, XXII-XXV). Or même certaines chroniques byzantines de première génération ne confirment que partiellement les propos de Kulikowski sur l'appétit de l'historiographie byzantine pour des sources de caractère élémentaire; les bureaucrates Malalas et Jean partagent ainsi un certain nombre de caractéristiques thématiques et tonales, voire documentaires (R. Scott, 'Malalas and his Contemporaries' [1990], dans ses *Byzantine Chronicles and the Sixth Century*, Londres-New York 2016, [VII] 72-5). Il est, de même, singulièrement étonnant de prétendre que les motivations derrière les deux moutures helléniques connues d'Eutrope avaient quelque chose à voir avec la facilité du *Breuiarium* plutôt qu'avec les qualités intrinsèques, tonales comme historiographiques, de cet abrégé de Tite-Live sur lesquelles insiste justement E. Fisher, "Greek Translations of Latin Literature in the Fourth Century A.D.", *Yale Classical Studies* 27, 1982, 189-90. En bref, la reconstitution d'une *Quellenforschung* soi-disant réaliste éliminant les *Annales* nicomachiennes qu'avance Kulikowski tient d'un exercice logique tout pur dont certaines articulations-clé supposent une vision arbitraire, sinon fautive, autoritaire et parfois gratuite, de la documentation. *Non uidemus manticae quod in tergo est.*

travail jumelée à l'abandon du doute méthodique envers leurs propres façons de raisonner, en faveur d'un minimalisme en réalité très conjectural; enfin certains critères idéologisés du vrai. La part de l'irénisme rétroprojeté, depuis les temps présents et la religiosité chrétienne ambiante prévalant aux États-Unis, sur les IV^e-VI^e siècles dont la science européenne présente assez peu d'exemples, pour cause d'agnosticisme religieux beaucoup plus prononcé sur le Vieux Continent¹⁰⁶, mais vraisemblablement aussi en raison d'une moindre implication viscérale des historiens dans leur objet d'études, doit absolument être discernée chez Cameron afin d'éviter qu'elle n'induisse en erreur ses suiveurs, comme les deux Belges, et pour mieux être neutralisée. C'est la dernière leçon que, pour ma part, je tire de mon tour d'horizon des ultimes destinées latines de la *Vie d'Apollonios de Tyane*: davantage encore que l'*Histoire Auguste*, le témoignage de Sidoine agit comme un révélateur des présupposés et des préjugés de ses interprètes; il les pousse à leur limite. Nonobstant l'état des lieux historiographique en vigueur, nul ne saurait donc être trop prudent, ni avancer de démonstrations trop circonstanciées, avant de se commettre à une opinion. Des passages comme Sidoine 8.3.1 exigent une véritable ascèse, infiniment plus coûteuse en temps et en peines que la sujétion à la méthodologie en vogue ou à l'*opinio communis* des spécialistes.

¹⁰⁶ Il est peu niable que les historiens de l'Antiquité tardive et les classicistes continentaux actuels, de plus en plus volontiers athées ou agnostiques, envisagent les IV^e et Ve siècles avec nettement moins de mansuétude pour leurs manifestations sporadiques et discontinues mais bien réelles de prosélytisme chrétien et de vandalisme antipaïen (quand même le consensus actuel reste encore à leur minimisation: M. Kahlos, *Religious Dissent in Late Antiquity, 350-450*, Oxford 2020, 57-79, surtout le *Forschungsbericht* de 57 n. 3), ainsi que pour le climat intellectuel pesant paraissant avoir été alors en vigueur, qu'y mirent les prêtres savants français tel Mandouze et les chercheurs catholiques de l'école de Marrou et qu'y mettent toujours leurs disciples du temps présent ainsi que les Anglicans et tous les chrétiens américains. Ne parlons pas ici de laïcité, ce corps de doctrine élusif même en France auquel persistent à ne rien entendre les Américains, progressistes comme néo-conservateurs, car il leur est inconcevable que l'on puisse séparer les domaines de la croyance individuelle et de la foi publique inspirant la conduite des affaires. La lecture de l'histoire tardive développée par Peter Brown ou Cameron est de la sorte influencée par l'imprégnation chrétienne ambiante de leur patrie; cette rétroprojection inconsciente du *status quo at home* entraîne forcément une perte de focus au niveau de l'analyse documentaire. La querelle scientifique occasionnée par la sortie du très iconoclaste P. Athanassiadi, *Vers la pensée unique. La montée de l'intolérance dans l'Antiquité tardive*, Paris 2010 (avec l'assentiment d'Averil Cameron, "The Cost of Orthodoxy", *Church History and Religious Culture* 93, 2013, 351-61, avant tout 352 n. 42, 359 sqq.) y doit le plus clair de son aigreur; ainsi s'explique aussi sa stérilité, les protagonistes campant peu ou prou depuis lors sur leurs positions et les offensés refusant de discuter. On lira Ratti, *Polémiques entre païens et chrétiens*, 11-18, 211-13, id., *Histoire Auguste et autres historiens païens*, 'Bibliothèque de la Pléiade', Paris 2022, XV-XLIII, et les contributions du même et d'Athanassiadi in Ratti, ed., *Une Antiquité tardive noire ou heureuse? Actes du colloque international de Besançon (12 et 13 novembre 2014)*, Besançon 2015, respectivement 11-23 ('Introduction. Une Antiquité tardive libre? De Herbert Bloch à aujourd'hui') et 63-78 ('Antiquité tardive rouge et noire').

